
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01877295 4

LA RAISON ET L'EVANGILE



LA RAISON

ET

L'ÉVANGILE

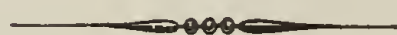
SUIVI DE CONSIDÉRATIONS

SUR

LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

PAR

AUGUSTE NICOLAS



PARIS

POUSSIELGUE FRÈRES, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 27

—

1876

AVERTISSEMENT

Ainsi que je l'avais annoncé en terminant mon dernier ouvrage : Jésus-Christ, *introduction à l'Évangile étudié et médité à l'usage des temps nouveaux,* je croyais pouvoir aborder, sans autre préambule, l'étude du saint Livre, et y être absorbé pour longtemps. Mais j'ai éprouvé une fois de plus que l'écrivain chrétien n'est pas seul à la tâche, et que, s'il y met son intelligence et sa foi, comme l'argile et la roue, le vase qui s'en élève reçoit son tour et sa destination de la main du Potier. L'Évangile, que

je croyais pouvoir aborder, ne s'est pas trouvé à la portée de ma main. Quelques efforts que j'eusse faits pour m'en approcher et m'y élever, j'ai senti qu'il en était de lui comme des montagnes, dont la distance et la hauteur trompent notre œil et nos pas, et qui, par une succession d'approches, font payer les transports qu'excitent leurs sommets. Il m'a paru qu'il fallait encore y adapter les dispositions d'esprit et de cœur, de raison et de foi du lecteur. De là ce nouveau prélude.

Quand je l'ai eu terminé, il m'est apparu comme pouvant être en soi d'une utilité présente, qui justifierait sa publication distincte, sauf à le rattacher plus tard à son premier objet; et voici pourquoi.

Le temps est court. Il est court pour l'auteur, qui doit se hâter de produire, pendant qu'il est jour, les œuvres qu'il lui est donné de faire, et pour qui vient la nuit, où nul ne

peut plus travailler. Mais il est court aussi pour le public : il marche, il se précipite dans l'obscurité des événements... A un tel temps, il faut des écrits qui lui ressemblent, courts comme lui, qu'on puisse lire en marchant, et qui, néanmoins, contiennent dans leur substance de quoi éclairer le chemin : qui soient comme l'huile dont les vierges sages de l'Évangile garnirent leurs lampes, pour ne pas être surprises par l'arrivée nocturne de l'Époux.

Cette huile signifie la foi, pénétrant de sa divine essence et alimentant la raison, pour l'enflammer en clartés d'intelligence.

C'est l'image de ce que je me suis proposé de montrer dans cet opuscule.

On a traité bien souvent, dans ce siècle, des rapports de la raison et de la foi, parce que la rupture ou la perturbation de ces rapports est la maladie même de ce siècle. J'ai cru cependant devoir traiter ce sujet à

nouveau; parce que, la maladie étant arrivée à son état le plus aigu, donne lieu à des applications et à des solutions plus pratiques; parce que cette question des rapports de la raison et de la foi ne me paraît pas avoir été envisagée jusqu'ici, assez, du moins, dans son caractère de *réciprocité;* parce que, à des titres et à des degrés divers, non-seulement les incroyants, mais certains croyants ne se rendent pas bien compte de la vérité et de ses obligations à cet égard, et que, par ces divers motifs, jamais il ne fut plus important ni plus opportun de la dire.

C'est ce que j'ai essayé de faire, en traitant, dans un premier chapitre, de *la Raison* avec la foi et dans la foi; et, dans un second, de *l'Évangile* reconnu divin à cette lumière.

J'ai été ensuite encouragé à cette publication par la résurrection des Universités

Catholiques, comme devant manifester et opérer cette bienheureuse alliance de la raison et de la foi par ses effets, plus concluants et plus frappants que toutes les théories. Je ne les avais pas en vue quand j'ai composé *la Raison et l'Évangile,* puisqu'elles n'ont surgi que depuis. Mais, nombre de vérités que j'avais émises devant trouver en elles leur grand moyen d'application, il m'a paru que ce serait compléter le bien que je m'étais proposé que de les leur adapter par des considérations additionnelles qui sont l'objet d'un troisième chapitre, appendice aux deux premiers [1].

Tels sont l'objet et la raison de cet écrit, que j'appellerai volontiers, par la manière dont il est venu et il se produit, un écrit de fortune. Je le livre à la critique pour

[1] Voir, à la fin, la Table des matières, devant suppléer au défaut de sous-titres, que nous n'avons pas cru devoir mettre aux coupures de cet écrit, pour ne pas en ralentir la marche.

ses imperfections; mais je le propose aux hommes sérieux pour les vérités essentielles qu'il renferme, aux esprits soucieux de l'heure critique où nous sommes; j'en fais hommage et soumission à NN. SS. les Évêques, qui président en ce moment, avec tant de sagesse, de lumière et de conseil, à la fondation de nos Universités Catholiques : je le remets, enfin, à la grâce de Dieu.

A. N.

Versailles, 20 février 1876.

LA RAISON ET L'ÉVANGILE

Dans un livre précédent, et comme introduction à l'Évangile, j'ai essayé de présenter la grande figure de Jésus-Christ dans l'histoire et dans la doctrine : ce qu'il est dans l'humanité ; ce qu'il est en lui-même. L'Évangile est la consommation historique de sa préexistence aboutissant à sa manifestation, et la production doctrinale d'où cette manifestation opère le salut du monde. C'est le sommet où tout tendait, d'où tout part, où tout se joint, et nous pouvons nous écrier avec Tertullien : « Oh ! que Jésus-« Christ est ancien dans la nouveauté de son « Évangile ! »

Maintenant, c'est sur cette manifestation hu-

maine de Dieu en Jésus-Christ, centre historique autour duquel gravitent les siècles, c'est sur ce tableau de la vie de Celui qui est la *Vie*, c'est sur le récit de cette vie au milieu de nous, c'est sur le livre de l'Évangile qu'il faut concentrer nos regards.

Il est là, devant nous, encore fermé, ce livre sans égal, qui contient tant et de si grandes merveilles, mais merveilles si cachées dans leur inépuisable fécondité, si méconnues sous la simplicité de leur enveloppe, et il nous faut enfin l'ouvrir et en rompre les sept sceaux.

Notre main tremble, notre esprit recule devant cette tâche deux fois redoutable : redoutable en elle-même, redoutable surtout par rapport aux dispositions si peu favorables de ce siècle.

Comment saisir et fixer les esprits à cette calme étude ? L'air que nous respirons n'est-il pas comme imprégné d'un doute amollissant ? Le milieu de préoccupations séculières où nous nous agitons se prête-t-il à cette vigoureuse application de l'intelligence, à ce haut exercice de la raison que réclame et que justifie si grandement une telle entreprise ?

A ces seuls mots d'*intelligence* et de *raison*,

appliqués à l'Évangile, se dresse déjà devant nous un préjugé généralement régnant qui nous arrête sur le seuil, et qui harcèlerait incessamment notre marche si nous le laissions subsister; préjugé, pour ainsi dire, à deux faces :

L'Évangile est un livre divin, dit-on, le surnaturel en est l'essence, et par conséquent c'est affaire de foi. Or, ou on croit, ou on ne croit pas. Si on croit, on n'a qu'à s'incliner devant l'Évangile, et qu'à se recueillir dans sa méditation, sans en laisser approcher la raison, qui n'a que faire à ce saint exercice et ne peut que le troubler. Si on ne croit pas, alors la raison étant le seul bien de l'esprit qu'on possède, on ne peut l'abdiquer pour une foi qu'on n'a pas et qui en exige le sacrifice.

Voilà le préjugé qui, s'il est vrai, doit me faire poser la plume. Car à qui m'adresserai-je? Aux croyants? c'est affaire de pure dévotion, et l'Évangile se suffit à lui-même. Aux incroyants? je ne saurais raisonnablement leur demander le sacrifice de la raison.

Il faut donc, avant tout, soumettre ce préjugé à l'épreuve de ce dont il s'autorise, à la double épreuve de la raison et de la foi. Il faut montrer que cet antagonisme qu'on in-

voque au profit de toutes deux est injurieux et ruineux pour l'une et l'autre; que pauvre est la raison sans la foi, et non moins pauvre la foi sans la raison; que croyants ou incroyants se trompent du tout au tout lorsque, tirant chacun de leur côté, ils croient retenir quelque chose en raison de ce qu'ils répudient; que c'est là l'hérésie capitale de notre temps, d'autant plus fatale qu'elle s'autorise souvent des meilleures intentions, et qu'elle n'aboutit des deux parts qu'à consacrer la confusion et qu'à nous river dans la division en toutes choses. Certes! nous avons bien assez des mauvaises passions à conjurer sans y joindre les fausses vues, et c'est bien le moins que tous les bons esprits et les honnêtes cœurs s'entendent pour reconnaître et s'accorder réciproquement les parts de vérité qu'ils détiennent, qui deviennent erreur par leur exclusion, et dont la réunion peut seule recomposer la vérité, qui n'est pas, en un tel sujet, si elle n'est totale.

C'est pourquoi, l'Évangile, d'ailleurs, le réclamant pour être abordé de toutes nos forces, je crois bon de traiter aussi succinctement que possible ce sujet rendu aussi délicat que devenu important par l'erreur commune.

C'est ce que je vais essayer de faire en deux sections : la première sur *la Raison;* la seconde sur *l'Évangile.* L'exécution fera mieux connaître mon dessein.

LA RAISON

Intellectum valdè ama!
« Aime grandement l'intelligence! »
(S. Augustin, *Épître à Consentius.*)

LA RAISON

I

Observons dès l'abord que le préjugé en question tire à plus de conséquences qu'on ne pense. Il divise fatalement la société des esprits en deux classes totalement étrangères en cela l'une à l'autre : les sectateurs de la raison, les disciples de la foi. Il interdit en quelque sorte la foi aux premiers, au nom de la raison ; et la raison aux seconds, au nom de la foi. Il déconsidère d'autant la foi, par cette infériorité intellectuelle qu'on lui attribue, et dont ne la relèvent pas entièrement ses effets moraux aux yeux des partisans de la raison ; et il ne décon-

sidère pas moins la raison, par cette infériorité morale à laquelle nous la voyons réduite chez ceux-ci, comparativement aux hommes de foi. Introduisant la division dans la division même, il entretient une lutte intestine en chacun de nous, entre la raison et la faculté religieuse, qui ne distingue pas moins l'homme que la raison; car cette faculté innée en nous, j'entends ce sentiment du bien, du vrai, du beau, de l'éternel, de l'infini, du parfait, du *divin,* en un mot, et toutes les aspirations, toutes les préoccupations qu'il engendre, sont loin d'obtenir satisfaction de la seule raison, qui apparaît alors bien misérable à ses propres sectateurs; et cette raison, d'autre part, dans les croyants, traitée en ennemie, au lieu de l'être en alliée, ne cesserait de faire des réserves, des protestations, des irruptions dans leur foi, qui, pour ne lui avoir pas fait sa part, serait exposée à chaque instant à se voir enlever la sienne.

Tel est l'état des esprits, aujourd'hui, sous l'empire de ce préjugé dissolvant et amoindrissant, réduisant la raison au rationalisme et la foi à une sorte d'empirisme, et qui, se ramifiant de la question religieuse à toutes les autres questions, morale, économique, politique, so-

ciale, est comme la racine de tous les antagonismes, de toutes les divisions, de toutes les confusions, de toutes les impuissances et de toutes les défaillances de ce siècle.

C'est là, il faut le reconnaître, un fort préjugé contre ce préjugé, et qui le balance bien.

Mais enfin il faut en venir à la question même.

N'y a-t-il pas un pont qui relie les deux bords de cet abîme de séparation entre la raison et la foi? La foi ne doit-elle pas partir de la raison, et la raison ne doit-elle pas aboutir à la foi, pour être parfaites l'une et l'autre? Et comment doit se faire leur pénétration?

Et d'abord, la foi, j'entends la foi chrétienne, est-elle purement affaire de raison, comme les sciences humaines et naturelles?

Non. Elle ne serait pas ce qu'elle est, divine et surnaturelle, s'il en était ainsi.

Mais peut-elle se passer de la raison? Ne l'emploie-t-elle pas? ne la satisfait-elle pas? ne l'enrichit-elle pas? Telle est la question.

Or, tant s'en faut! elle l'exige, elle l'exerce, elle la ravit comme nos autres facultés, et de concert avec nos autres facultés.

Je dis *de concert* avec nos autres facultés, et,

par ce seul mot, la question est déjà éclairée.

Si la raison, en effet, paraît moindre dans la foi, ce n'est pas qu'elle y soit moindre en réalité; mais c'est qu'elle n'y est pas seule et dans le vide; c'est qu'elle y est en jeu avec nos autres facultés. Par contre, si, chez ses partisans exclusifs, elle paraît avoir plus d'importance, c'est que celles-ci lui sont sacrifiées à son propre détriment : son isolement, qui fait son indigence, lui fait une apparence de grandeur, comme ces colonnes restées solitaires parmi les ruines d'un temple écroulé.

Ce n'est donc là qu'une illusion sous laquelle il faut voir la réalité. Or, la réalité, c'est que toutes nos facultés sont faites pour être exercées de concert; c'est qu'elles se valident et s'enrichissent réciproquement; c'est qu'aucune ne se suffit exclusivement, et que toutes même ne se suffisent pas entièrement; c'est que si la raison éclaire la volonté, la bonne volonté place bien la raison en situation d'être elle-même éclairée; et que le cœur enfin, qu'on a beau tenir pour suspect dans la foi, comme s'il ne l'était pas dans l'incroyance, affine de sa pureté l'œil de la raison, et envoie à l'intelligence de ces traits de lumière qui s'enflamment au

contact de son objet; c'est, qu'en un mot, la plénitude et la force de notre être intellectuel et moral consiste dans la commune alliance de nos facultés, dans leur équilibre. C'est là comme le diapason auquel la saine critique apprécie la valeur des hommes et des sociétés, leur grandeur ou leur décadence. La marque de celle-ci est la prédominance exclusive de *l'esprit.*

Si cela est vrai, il en résulte un fort préjugé en faveur de la vérité du christianisme.

L'Évangile, en effet, ne s'adresse pas à telle ou telle de nos facultés, au sentiment, à la volonté, à la raison, prises divisément, mais à toutes, à l'âme humaine tout entière. *L'âme!* lui seul l'a évoquée du chaos moral et intellectuel où elle était tombée, et où elle retombe dans les sociétés détachées de sa loi. On peut dire même qu'il en a créé jusqu'à l'expression. Il a refait l'unité brisée de notre être par l'unité de son principe et de sa fin, en l'y rapportant comme à ses deux pôles. Il a refait ainsi l'homme dans tous ses légitimes rapports, et par là même l'humanité. Il est la source de toute harmonie.

Venir dire, après cela, qu'il est inconciliable

avec la raison parce qu'il ne lui sacrifie pas nos autres facultés, parce qu'il ne lui fait que sa part dans leur commune coopération à la régénération de l'âme, parce qu'il la lui assure d'autant plus, ainsi qu'il assure la leur aux autres, et qu'il les exerce toutes de concert pour les reconstituer en unité, c'est en faire le plus bel éloge : éloge qui n'est mérité que de lui seul, et qui révèle en lui l'auteur même de l'âme humaine.

La question ainsi dégagée et bien posée consiste maintenant à savoir s'il lui fait sa part, sa grande part.

Cette grande part, je viens précisément la revendiquer en son nom, loin de la disputer. J'ose dire que si la raison humaine est pauvre et courte sans la foi chrétienne, une foi sans raison n'est pas de bonne qualité. C'est une foi à refaire. Peu s'en faut que je n'en tienne quitte celui qui s'en prévaudrait pour avoir affaire en lui comme en tout autre à la raison, et la réintégrer dans la foi, au grand profit de toutes deux.

En parlant ainsi, je le sens, je gêne nombre d'incroyants, et je scandalise quelques fidèles. Mais le salut de tous est au prix de la vérité. Oui, fidèles ou incroyants, il faut en revenir à

la raison pour être fermes dans la foi ou pour nous y établir si nous n'y sommes pas encore. Cela demande du travail, de l'application, sans doute. Mais qui s'en plaindrait? qui ne s'en réjouirait? Les croyants? Cela justifie leur foi. Les incroyants? Cela donne satisfaction à leur raison. Tous, cela nous oblige.

C'est pourquoi, pour légitimer et affermir dans nos mains, dans la mesure de son emploi, cet instrument intellectuel de notre adhésion à l'Évangile et de la pénétration de sa doctrine, nous allons le dégager et l'éprouver par quelques réflexions sommaires sur le rôle de la raison en matière de foi.

II

L'homme est une raison créée. Dieu est la raison increée. La religion véritable doit donc être, entre l'homme et Dieu, une haute société de raison.

Et la foi?

La foi est le lien logique qui relie la raison humaine à la raison divine reconnue dans sa révélation, pour l'élever, de clartés en clartés,

à sa connaissance, à son intelligence, à sa participation, par des procédés conformes à notre misère et à notre grandeur.

On peut appliquer à la raison ce que le Christ a dit de la loi : *Non veni solvere, sed adimplere :* « Je ne suis pas venu l'abolir, mais l'accomplir. » Car *la loi,* dans son acception la plus générale, n'est autre que *la raison,* et il n'y a qu'une raison, en Dieu son principe, et dans l'homme son prolongement. Tous les degrés de la religion, naturelle, sinaïque, évangélique, ne sont que sa révélation progressive, réparatrice de sa perte et consommatrice de sa perfection, au moyen de la foi dont le but est de la porter à son comble ici-bas, qui est l'Évangile.

Dans les siècles de croyance, il n'en était pas autrement. La raison était le sol de la foi, qui y enfonçait ses racines et portait en toutes choses des fruits de raison; et si cette foi était si ferme, si elle était si peu mise en question, ce n'est pas qu'elle fût dépourvue de raison, mais c'est précisément à force qu'elle en était pourvue, se justifiant ainsi doublement et par son fonds et par ses fruits. Lisez Bossuet, lisez Bourdaloue, et vous n'y pourrez diviser la phi-

losophie de la théologie, la raison de la foi, tant elles s'y entre-croisent pour ne former qu'une même trame. Tout ce qui n'est que raison y devient foi, et ce qui est foi se trouve être raison, tant on passe aisément de l'une à l'autre. Et tels étaient les prédicateurs, tels étaient les auditoires. C'était la société d'alors. De là vient que toutes les productions de cette époque portent un si haut cachet de raison.

Comment est-on déchu de cet état?

Les mœurs, d'abord, en se déréglant de l'Évangile, n'en firent qu'une spéculation, dont la sévérité, d'autre part, pernicieusement exagérée, ne parut réagir contre ce déréglement des mœurs que pour lui fournir le prétexte de l'impossible, et devenir son complice par cet autre déréglement en sens inverse de la doctrine.

L'esprit, fidèle encore à celle-ci, dans ce divorce même avec les mœurs, mais de cette fausse fidélité qui outre son objet pour s'y soustraire, ne tarda pas à livrer passage à l'ennemi commun, à l'incroyance totale, ayant pour elle la logique de notre nature, qui ne souffre pas de division, et le siècle des Arnaud et des Pascal, miné par la corruption, faussé dans la

doctrine, s'effondra tout entier, de sa rigide hauteur, dans celui des Helvétius et des d'Holbach.

Alors éclata le plus grand divorce de la raison et de la foi, de la terre avec le ciel, dont nous sommes les déplorables héritiers.

On sait, on voit où en est venue la raison dans ses partisans exclusifs, et comment, après avoir cru s'enrichir de la ruine de la foi, elle en est arrivée, de négation en négation, sans s'arrêter à l'ordre naturel même, non-seulement à perdre ce qu'elle tirait de la foi, mais ce qu'elle possédait en propre, jusqu'à se nier elle-même, prouvant ainsi, par sa propre ruine, la solidarité native de la raison et de la foi.

Mais ce qu'on ne sait, ce qu'on ne voit pas assez, c'est que, en mettant ce désordre au compte de la vraie raison, en s'en prévalant contre elle pour la tenir en suspicion et en interdit, la foi ne perdrait pas moins que celle-ci.

C'est là ce qu'il importe de faire ressortir.

Le jansénisme avait déjà mis les croyants sur la pente de cette funeste erreur, que la nature et la raison en nous, étant non-seulement affaiblies, mais détruites par la déchéance origi-

nelle, ne pouvaient rien dans l'œuvre de notre relèvement; que c'était là une pure opération de la grâce et de la foi. Erreur grossière; car la grâce réclame elle-même un *sujet* correspondant à son action, sans lequel son propre empire est sans objet et sans honneur, si bien qu'on peut dire, en ce sens, avec de Maistre, que « le plus grand crime qu'on puisse com« mettre contre la grâce, c'est de lui trop « accorder ». Erreur d'autant plus inconcevable que la religion de l'Évangile, loin de se prêter à cette doctrine de Dieu sans nous, consiste fondamentalement dans le dogme aussi rationnel que secourable de *Dieu avec nous,* avec l'homme, et tellement avec l'homme qu'il est Homme-Dieu.

Dieu *avec* nous, sa grâce *avec* notre nature, la foi *avec* la raison : tel est donc le rapport constitutif de la religion par excellence, dont un des deux termes ne saurait être supprimé sans entraîner l'autre.

C'est ce qui a eu lieu; et certes, l'expérience en est assez mémorable! Elle fut aussi prompte qu'elle est persistante et croissante. C'est le mal des maux de ce siècle.

La raison, en effet, ainsi maltraitée par le

jansénisme, le prit au mot. Elle profita de son exclusion de la foi pour s'en émanciper, comme si elle eût dit : Puisque je ne suis rien dans la foi, je serai par moi-même. On la vit, chose digne de remarque, dans le jansénisme même, se venger de ce qu'on lui refusait dans son rapport avec Jésus-Christ, par tout ce qu'elle se permit contre son Église ; et comme il en avait été antérieurement dans le protestantisme, dont ce fut chez nous une infiltration, le *serf arbitre* engendra le *libre examen*.

On sait le reste... Mais ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que, tout en nous désintéressant de ces erreurs doctrinales, par suite de l'indifférence même où elles nous ont plongés, nous en avons retenu le poison, qu'il n'a pas cessé d'exercer ses ravages, et que sa présence dans notre sein est le grand quoique secret obstacle à notre guérison dans les croyants eux-mêmes[1].

[1] « Si on pouvait analyser tous les motifs du déclin actuel de « la France, on trouverait parmi les plus pondérants la doc- « trine janséniste, qui a éloigné les âmes de l'Église et favorisé « la réaction de l'incrédulité. » (*Lettre de M. Adolphe Dechamps au révérend père Gratry :* un des documents les plus importants et les plus touchants de la polémique catholique contemporaine, publié dans l'*Univers* du 22 août 1875.)

Les torts, en effet, ont été, sinon égaux en intention, du moins réciproques dans la conduite.

Les partisans de la raison ont eu manifestement tort de rompre avec la foi pour ce qui n'en était pas l'expression autorisée. Ils devaient revendiquer les droits de la raison sans doute, mais les revendiquer pour ses devoirs et non pour sa licence, les revendiquer dans la foi et pour la foi même. Et cela était facile, grâce à cet infaillible magistère de l'Église qui se prononçait pour elle, par l'organe de son chef, et qui, avec un sens vraiment surnaturel, n'a jamais laissé pencher la balance au détriment de la raison ou de la foi. Leur écart, qui est devenu celui du siècle, ne peut-il aussi s'expliquer que par cet esprit de révolte qui s'autorise de l'erreur pour la consommer.

Mais les disciples de la foi n'ont-ils pas eu tort de rendre la raison même responsable de son mauvais usage, de triompher de tous les coups qu'on lui portait en son nom, d'autoriser enfin cette fatale scission de la raison et de la foi en l'acceptant, pour se retrancher dans la foi seule, sans la raison, contre la raison?

Je n'incrimine pas ici les intentions : hélas!

chez beaucoup, elles ne sont plus assez éclairées pour être coupables. Je ne dirai pas qu'il y a du jansénisme dans cette conduite; mais n'y a-t-il pas de la personnalité chez quelques-uns, de la paresse de raison chez un grand nombre, de la défiance de leur propre foi chez la plupart? Il suffit qu'il y ait de l'erreur, si inconsciente, si généreuse même qu'elle soit, ou plutôt à raison de cela même, parce qu'elle est d'autant plus aveugle. Les erreurs les plus funestes sont celles qui se font un bandeau de la vérité.

Notre raison est courte, faible, faillible, sujette à mille écarts : « partout, dit Bossuet, ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe. » Hélas! il n'est que trop vrai, et nous ne l'éprouvons que trop dans les choses ordinaires de la vie. Nous le voyons surtout par l'humiliant spectacle qu'elle nous offre dans sa séparation de la foi. Mais prenez garde : si peu qu'elle soit, *elle est* autant que nous sommes. C'est l'homme même. Or, à moins de dire que l'homme ne doit être pour rien dans l'opération de son propre salut, il faut reconnaître que la raison doit y avoir son rôle, comme la volonté, comme le cœur. Ceux-ci ne

sont pas moins faibles, pas moins dépravés, pas moins rebelles que la raison, et si, pour ce motif, on doit interdire l'exercice de celle-ci dans la foi, cette interdiction devrait s'étendre à l'âme tout entière. Et alors que devient la foi? sur quoi peut-elle avoir prise, son sujet disparaissant...? La vérité, c'est que si notre raison est infirme, elle est guérissable et perfectible comme nos autres facultés et avec nos autres facultés. Il ne faut ni l'exalter au point de dire qu'elle peut se suffire sans le secours de la raison divine, ni l'annihiler au point de dire qu'elle est incapable de participer à sa propre guérison. Agir autrement, c'est tout perdre, et la raison et la foi.

Qu'est-il arrivé, en effet, et où en sommes-nous?

D'une part, nous nous infatuons de la libre pensée comme d'un affranchissement de la raison poursuivi avec fureur contre la foi; d'autre part, nous nous flattons d'avoir une foi d'autant plus parfaite que l'exercice y est interdit à la raison. Ainsi la raison sans la foi, la foi sans la raison, nous sans Dieu ou Dieu sans nous : tel est le bilan de notre fortune, où le débit réel est réciproquement en raison d'un

crédit fictif, pour la consommation du commun déficit de ce siècle.

Comment nous en relever, si ce n'est en renouant l'alliance de la raison et de la foi, *la Nouvelle Alliance,* propre objet de l'Évangile même, mot touchant et significatif qui résume et consacre toutes nos faibles pensées sur ce grand sujet?

Mais par qui, par où commencer?

Manifestement par ceux qui ont la raison pour eux sans en user autant qu'ils le devraient : par les croyants; par l'exercice de la raison dans la foi.

Et cela pour trois motifs que nous allons successivement apprécier :

Nous affermir dans la foi par l'intelligence;

En être d'autant plus forts contre leurs communs ennemis;

Gagner à la sainte cause de la vérité les hésitants et les neutres.

III

Nous affermir dans la foi par l'intelligence.

Nous pouvons être fervents par habitude ou par accès; mais nous ne sommes pas forts; nous ne sommes pas instruits de notre foi; nous n'en avons pas *la science*. Nous y sommes campés en passant, comme dans une hôtellerie où nous ne prenons que le nécessaire, au jour le jour, plutôt que nous n'y sommes établis comme dans notre demeure et notre patrimoine, dont nous connaissons et faisons valoir tous les biens. Nous avons raison, sans savoir à quel point nous avons raison, ce qui est comme si nous n'avions pas raison, puisque nous ne nous en rendons pas compte. Nous sommes soumis à l'autorité religieuse, nous sommes mus par la grâce des sacrements; mais notre intelligence, cette intelligence si active, si exercée, si jalouse de sa participation aux affaires séculières, quel est son rôle dans notre soumission ou dans notre ferveur? Nul ou presque nul. De là un moindre hommage à l'autorité et à la vérité de

notre foi. De là un partage de nous-même entre Dieu, qui n'a que le servage de notre volonté, et dont la grâce n'agit en nous que par sa vertu propre, et le Siècle, où notre intelligence se donne d'autant plus libre carrière qu'elle ne s'exerce que là sans y être accompagnée de la foi, dont ce ne serait pas le domaine, de même que la foi ne serait pas celui de l'intelligence. De là, dans le domaine de la foi même, attaqué et envahi si souvent dans le monde, qui n'en fait pas la même séparation que nous, ce triste dépourvu de savoir et de doctrine qui laisse se produire les plus futiles erreurs sans les redresser, qui laisse pénétrer les plus grossières imputations jusqu'au cœur même de la place sans les confondre, au lieu de cette supériorité qui devrait les intimider, couvrir de tous côtés notre foi du bouclier de la raison, et la venger de son épée : *toujours prêts,* comme dit le Prince des Apôtres, *à rendre raison de notre foi*[1]. De là ces méprises, ces lacunes, ces hiatus étranges que nous voyons chez tant de croyants eux-mêmes entre leurs opinions et leur foi, la blessant souvent dans le monde comme ils la

1 Ire Épître de saint Pierre, III, 15.

servent dans ses temples, sans savoir. De là enfin cet océan de doute contre lequel se calfeutre vainement notre foi, et cet injurieux honneur que nous faisons à sa vérité de la préserver de la lumière, elle qui est la Lumière même; elle qui, au lieu d'être tenue sous le boisseau, veut être posée sur le candélabre *pour luire devant les hommes*[1] : tellement qu'on peut dire que, croyants sans savoir, nous croyons sans croire, s'il est vrai qu'on ne peut croire sans savoir pourquoi et à quoi l'on croit[2].

1 Matth., v, 15.

2 « Un préjugé funeste, — écrivions-nous il y a seize ans, — tend à se fixer dans les esprits : c'est de croire que du moment où une âme est convertie à la foi, elle a, comme par une sorte d'illumination céleste, toute la somme de connaissances qui convient à son nouvel état. Sans doute ses facultés sont merveilleusement épurées et rectifiées, elle a même acquis une sorte d'intuition des choses qu'elle ne sait pas, et enfin la soumission supplée à la connaissance de ce qu'elle ignore. Mais tout cela n'est tout au plus suffisant que pour elle-même, et la laisse sans action dans un monde plus éclairé des choses humaines que cette âme ne l'est des choses divines, et qui pèse sur elle dans la même proportion. Il y a plus : cette âme, impuissante au dehors, sera-t-elle assez puissante au dedans? Ne subira-t-elle pas la pression qu'elle ne peut dominer? Sa résistance étant rigoureusement dans le rapport de sa foi, sans aucune provision d'intelligence, aura-t-elle toujours la même rigidité? Ne fléchira-t-elle pas dans le vide, et ne composera-t-elle pas alors avec les préjugés qui l'environnent? *Ne la*

Il y a du doute, en effet, il y a de la défiance de notre foi dans une telle peur de la raison; car c'est comme si l'on disait : Je m'incline, je m'abstiens, parce que si je levais les yeux, si je raisonnais, tout s'évanouirait à l'instant même. Cette disposition est passée même, de nos jours, en maxime de prudence et presque de religion : la religion, dit-on, est un édifice de mystères; il faut se garder de le sonder, notre raison ne pourrait que s'y abîmer, au grand péril de notre foi.

Expliquons-nous bien une fois sur ce que je ne crains pas d'appeler un grossier malentendu.

De quelle raison, en effet, entend-on parler ici? Est-ce d'une raison paresseuse ou prévenue comme serait celle d'un juge qui voudrait prononcer sur une grave affaire sans se donner le

verra-t-on pas, d'autant plus orgueilleuse qu'elle sera moins éclairée, se faire de son ignorance même un tribunal de censure où elle rabaissera les sublimes vérités auxquelles elle ne peut s'élever, et, se piquant d'autant plus de religion qu'elle l'entend à sa manière, apporter à la défection le poids d'une prétendue fidélité? Voilà ce qui est à craindre et à conjurer; voilà ce qui fait que, après la déraison des incrédules, il y a un danger non moins grand peut-être qui nous menace : l'ignorance parmi les croyants. » (*La Vierge Marie et le Plan divin*, préface du tome III.)

Au lecteur de 1875 de juger ce que l'événement a dégagé de vérité dans cette crainte exprimée en 1859.

soin d'en examiner les pièces et d'en peser les raisons? Est-ce d'une raison imbécile comme serait celle d'un ignorant qui, entrant dans un laboratoire de chimie ou dans un observatoire d'astronomie, sans se laisser initier aux éléments de ces sciences, sans se laisser guider par l'autorité des maîtres qui les possèdent, voudrait y pénétrer de plain-pied, en manier gauchement les instruments, en enlever de prime abord tous les secrets, et qui, sur sa maladresse et les accidents qui lui en arriveraient, prononcerait qu'elles ne supportent pas l'examen, ou, par un autre tour de déraison, dirait qu'il faut bien se garder de les étudier et qu'on ne peut y avoir qu'une foi aveugle?

Mais une telle raison est la déraison et non la raison : la raison, qui a le sentiment de sa grandeur native et de sa vocation à la lumière, mais qui sait aussi son ignorance et son infirmité présentes; qui sait, ce sans quoi on ne peut rien savoir, qu'en toutes choses, même naturelles et humaines, et à plus forte raison surnaturelles et divines, elle a besoin d'être *enseignée*, et qu'elle ne gagne la vérité, comme le corps gagne le pain, qu'à la sueur du front.

Celle-ci, la vraie raison, n'a rien à craindre

de la foi chrétienne, qui elle-même n'en a rien à craindre. Elles ne peuvent se passer l'une de l'autre : la raison, parce qu'elle a besoin d'être instruite ; la doctrine de la foi, parce qu'elle ne peut que gagner à être connue. C'est l'éducation d'un prince dont la foi est le Mentor, pour le faire arriver, par une succession d'épreuves et de leçons, au trône de son père. La foi n'est pas l'objet et le but, mais le moyen et la voie de l'intelligence. Elle en est l'institutrice, l'initiatrice ; elle n'a d'autorité sur elle que pour l'élever, non pour l'asservir, pour l'affranchir de l'ignorance et des viles passions qui l'entretiennent. Aussi n'est-elle que temporaire. Elle disparaît à la fin de cette vie pour faire place à l'intelligence totale de la vérité, à la *vision;* et sa fonction se ressentant de sa fin, elle y exerce, elle y fait préluder la raison ici-bas même.

La double erreur que je cherche à dissiper sur la coopération de la raison en matière de foi, dédaignée par les uns, redoutée par les autres, supprimée par tous, tient encore beaucoup à ce qu'on ne s'entend pas sur le sens du mot *raison,* par suite de l'effrayant abus qu'on a fait de la chose. Il y a *la* raison et *notre* raison. *La* raison est cette lumière commune, unique et univer-

selle, en laquelle tous les esprits s'entendent et arrivent à se mettre d'accord. *Notre* raison est la portion de cette lumière générale dont nous sommes privativement pourvus, par la capacité de notre intelligence d'y participer et de se l'approprier. L'une est le sens commun, l'autre est le sens privé. Or, tant s'en faut que l'une et l'autre soient de la même valeur qu'on ne doive pas les distinguer, et que, surtout dans les rapports de notre intelligence avec la foi, on puisse prendre indifféremment *notre* raison pour *la* raison. Voyez, en effet, la différence. S'il n'y avait que *la* raison qui régnât parmi nous, nous marcherions tous dans la plus parfaite unanimité du sens commun : nous serions une race de sages. Si nous en étions réduits à *notre* raison, chacun s'en irait s'égarant et divergeant de plus en plus dans son sens privé; nos esprits seraient comme des montres qui, ne se réglant plus sur le soleil, arriveraient bientôt à marquer des heures toutes contradictoires; nous serions une race de fous. Il n'en est ni l'un ni l'autre; mais les sociétés inclinent vers l'un ou l'autre, selon la prédominance de la raison ou de notre raison. Aujourd'hui, et depuis que rien ne garantit plus la raison, c'est notre rai-

son, c'est le sens privé qui prévaut. Il prévaut à ce point qu'on en est venu, dans toutes les écoles qui ne se rattachent plus à la foi, à nier doctrinalement la raison. C'est la *libre pensée*. La libre pensée ne se dit pas telle, en effet, parce qu'elle est seulement libre de la foi. Ce qui lui a fait prendre ce nom, relativement nouveau, ce qui la caractérise, c'est qu'elle se prétend libre de la raison même, jusqu'à nier qu'elle soit, et qu'il y ait autre chose que des raisons privées, ne relevant plus de quelque règle, de quelque criterium que ce puisse être. C'est le vagabondage de la pensée. Nous devions en venir là par la force de la logique. Les *libres penseurs* ont dû finir par traiter la raison comme les *esprits forts* d'il y a cent ans commencèrent à traiter la foi. Je m'arrête sur la pente des réflexions et des conclusions; j'y reviendrai plus tard.

Ce que je veux dire seulement ici, c'est que la raison individuelle, notre raison, par suite de cette maladie dont nous sommes tous plus ou moins atteints, ne s'alimentant plus de la raison commune et supérieure dans laquelle tous les esprits flottaient autrefois comme dans leur élément, est tellement mêlée de faiblesses,

d'obscurités, de préjugés, d'ignorances, de partis pris, qu'elle est devenue ce quelque chose d'étroit et de personnel que nous appelons l'esprit propre, qui luit de soi, mais sans éclairer, comme la luciole. Or, vouloir juger les grandes vues de la foi au pied de cette raison-là, c'est donner le droit de répliquer : Commencez par vous mettre d'accord avec la raison, avant de reprocher à la foi de ne pas l'être elle-même. La raison est à la foi ce que le reflet est à la lumière, ce que le rayon est à l'astre : comment, n'étant plus reflets ni rayons, nos esprits auraient-ils la singulière prétention, non-seulement de remonter par eux-mêmes à l'astre et à la lumière, mais, monstrueux renversement, que l'astre et la lumière fussent leur rayon et leur reflet! Apportons au moins à cette grande et plus que jamais nécessaire entreprise cet humble sentiment de soi qui fut dans tous les temps la condition de la sagesse, et dans nos temps surtout, qui doit être sa suprême loi.

Ce qu'il faut conclure, c'est le contraire du préjugé que je combats. La foi chrétienne exige beaucoup de raison, et, chose admirable! elle en donne à proportion qu'elle en exige. Les

faibles ou lâches esprits s'y heurtent; les grands et les vaillants s'y déploient. Le mot de Bacon est sa plus belle apologie et la plus juste condamnation de ses détracteurs ou de ses timides disciples : « Peu de philosophie en éloigne, « beaucoup de philosophie y ramène. »

Venons-en, pour le montrer, à quelques explications catégoriques.

IV

La raison est constamment en jeu dans la foi et par la foi. Son exercice y est incessant en diverses phases et sous divers modes.

On peut la considérer avant la foi, — dans la foi, — outre la foi.

Avant la foi.

Celle-ci présuppose, en effet, exige même, à proportion qu'on est plus exigeant soi-même, l'étude de ses fondements, de ses titres, de ses témoignages, de ses preuves : *l'Apologétique*, par laquelle elle démontre sa divine autorité, la parole de Dieu, Dieu même en Jésus-Christ se révélant dans son Évangile. Œuvre de raison manifestement, œuvre d'une richesse d'éle-

ments rationnels incomparable, dont chacun suffirait à emporter la conviction, et dont tous l'accablent; qui embrasse tout : la nature, l'histoire, la philosophie, les traditions, les mœurs, les institutions, les lois, les sciences, tout : tellement qu'on peut dire que l'apologétique chrétienne est le cadre le plus vaste qui puisse être proposé aux connaissances humaines, qu'il n'en est aucune qui n'y rentre et ne s'y trouve intéressée, et que ce que la vérité du christianisme a le plus à craindre, ce n'est pas l'application de la raison saine, droite, impartiale et judicieuse, mesurant ses investigations à l'importance de leur objet; mais la légèreté, la paresse, le préjugé, le parti pris, la peur de la vérité, toutes les mauvaises pratiques de la déraison, qui n'en sort jamais que confondue.

Cette immense satisfaction étant donnée à la raison, elle conclut elle-même que, ayant reconnu son Dieu à tant de preuves les plus convaincantes de sa présence, elle doit céder le pas à la plus grande foi qui puisse la déterminer.

Elle conclut, dis-je : conclure, en effet, est la fin rationnelle et nécessaire d'examiner; en

un sujet surtout où la conclusion est tellement hors de toute proportion, hors de toute illusion possible, par la nature même de la question et de l'alternative qui s'y pose : Dieu ou l'homme, la vérité ou l'imposture, la sainteté ou l'infamie, la sagesse ou la folie au plus au point, que le doute dans un sens ou dans un autre ne saurait subsister, et qu'il faudrait que ce fût clairement faux pour ne pas être clairement vrai : de sorte qu'on peut dire que le poids même de la conclusion la détermine et ne saurait la laisser en suspens. Que si cependant on ne conclut pas, c'est qu'on est faible de raison ou de volonté; car s'il y a de la légèreté à tout croire, c'est aussi manque de pénétration ou de sincérité de ne pas se rendre à ce qui suffit.

La raison donc doit conclure pour la foi à Jésus-Christ.

Et il faut bien comprendre la portée de cette conclusion.

La raison a été le principe du travail qui s'est fait jusqu'à ce point. Mais la conclusion qui en est la conséquence étant la foi à Jésus-Christ, cette foi, de conséquence, doit devenir principe. Car le propre de la foi en toute chose, même humaine et naturelle, une fois qu'elle est for-

mée, est de ne plus être révisée et discutée. Telle serait la foi à un ami. Combien plus la foi à Dieu! Il serait périlleux pour la vérité, autant qu'il serait mauvais pour la volonté, qu'une telle foi fût nomade et ambulatoire, la masse de preuves qui l'ont déterminée ne pouvant être éternellement revue et roulée dans l'esprit. D'autant que des preuves d'un autre ordre allant succéder dans la foi même, des preuves souveraines d'expérience, de sens intime, de tact divin, de régénération et de vie, tellement puissantes qu'on n'a jamais vu revenir de la foi, si ce n'est par les motifs les plus inavouables, jamais par sagesse et par raison, ce serait se priver de ces nouvelles preuves que de s'attarder aux preuves préliminaires de l'Apologétique après qu'elles ont fourni leur démonstration. La vérité chrétienne, étant morale autant que rationnelle, veut la fidélité de la conscience autant que l'exercice de l'intelligence. Sa lumière croît à proportion qu'on la suit.

La foi donc, de conséquence rationnelle, doit devenir principe en nous, principe spirituel actif.

J'ajoute que, participant de son objet, Dieu, elle est principe surnaturel comme lui, principe

vital, vertu méritoire, et dont Dieu lui-même s'est fait la récompense, par le prix que sa munificence et sa grâce ont voulu y attacher.

Et ici il faut admirer la pénétration réciproque de la raison et de la foi dans leur exercice et dans leurs conséquences.

La raison, avec toutes nos autres facultés, dont il ne faut jamais la séparer, entre dès ce moment dans la voie de la foi. Elle la suit après l'avoir précédée. Mais en cela abdique-t-elle? Nullement. Elle ne suit la foi, en effet, que parce que celle-ci porte sa marque originelle, tout illuminée qu'elle est des mille preuves de sa divine autorité déjà reconnue par la raison. A l'autorité de la raison succède la raison de l'autorité. Mais c'est toujours la raison; la raison se suivant, pour ainsi parler, elle-même en suivant la foi, comme elle se suit dans les conséquences d'un syllogisme, quelque multiples, quelque sévères qu'elles soient, le principe étant reconnu vrai. Chacune de ses adhésions aux vérités de la foi, celle-ci étant ainsi reconnue divine, est une conclusion logique dont le refus serait une absurdité. Seulement elle opère par la foi.

Elle opère par la foi, comme l'œil de l'astro-

nome opère par les instruments d'optique. C'est à travers ceux-ci qu'il voit ce qu'il ne verrait pas ; mais c'est bien *lui* qui voit. La foi est ainsi un instrument à travers lequel la raison perçoit les vérités les plus inaccessibles à l'œil nu, et plonge dans les profondeurs du firmament divin. Est-ce là le sacrifice de la raison? C'est le sacrifice, oui, mais de son impuissance, et le bénéfice de son extension. Elle voit ce qu'elle ne verrait pas; et elle le voit avec plus de certitude que ce qu'elle voit naturellement; parce que la foi à la parole de Dieu est plus sûre que la foi à l'infirmité humaine. Et elle le voit, je le répète, rationnellement, quoique surnaturellement, parce qu'elle le voit d'une foi rationnelle. Aussi saint Paul appelle-t-il justement la foi un *argument,* « l'argument des choses qui « ne seraient pas naturellement perceptibles; » *argumentum non apparentium*[1].

[1] *Ad Hœbreos,* XI, 1. — En insistant sur cette comparaison de la foi à un instrument d'optique, on peut dire qu'il serait également absurde ou de fermer l'œil à l'instrument, ou de rejeter l'instrument pour se borner à l'œil. Mais combien cela tire-t-il à plus de conséquence dans l'ordre moral et religieux, où ce n'est pas la science seulement du système sidéral qui est intéressée, mais le système même, mais la conduite et la destinée dans cet ordre volontaire et libre où les esprits sont les mondes, et où ils se meuvent en confusion ou en harmonie selon leur

Et voyez la richesse des conséquences! Dieu nous fait un mérite éternel d'adhérer ainsi par la foi à des vérités auxquelles, considérées dans le principe de leur créance, la parole de Dieu, nous ne pouvons pas ne pas adhérer par raison. Il attache son ciel à la raison de notre foi, dès lors que, par une permutation logique, elle devient la foi de notre raison.

Bien plus, il étend ce mérite surnaturel à toutes les vérités et à toutes les vertus de l'ordre simplement naturel et humain qui par elles-mêmes n'auraient jamais pu y prétendre, par la seule vertu du principe de foi qui, du sommet de notre âme, s'étend à toutes ses puissances et à toutes ses opérations, si inférieures, si minimes qu'elles soient, et leur communique une consistance et une valeur qu'elles n'auraient jamais par elles-mêmes. Ainsi, la simple raison, sans le secours de la foi, conduit aux vérités naturellement perceptibles de Dieu, de l'immortalité de l'âme, etc., comme la conscience aux vertus de la probité, de la tempérance et de

rapport avec leur soleil! Que peuvent-ils être alors, quand ils s'en séparent, que des *astres errants à qui une tempête de ténèbres est réservée pour l'éternité?* (S. Jude, 13.) — Pour bien voir et pour bien agir en toutes choses, voyons-les donc à travers le Révélateur et le Médiateur.

la bienfaisance : eh bien, l'adhésion à ces vérités et la pratique de ces vertus contractent, aux yeux de Dieu, la même valeur que la foi aux vérités et la pratique des vertus les plus transcendantes et les plus héroïques de l'Évangile, dès lors qu'elles s'inspirent de la même foi. L'adhésion par foi à la vérité manifeste d'une Providence est payée du même prix que la foi au mystère insondable de la Trinité. Un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ a droit au même ordre surnaturel de récompense que tout le sang versé pour le confesser.

En un mot, chose admirable! la raison et la foi, la nature et la grâce, si distinctes, si distantes qu'elles soient, se pénètrent tellement, qu'on peut dire que, par l'effet de leur alliance, toute la raison entre en substance dans la foi pour en prendre les hautes et vastes proportions, et que la foi, à son tour, réagit de sa vertu sur tous les éléments de la nature et de la raison en nous pour les surnaturaliser : comme un seul temple dont les murailles tendent, depuis leurs fondements jusqu'à leur faîte, à porter la coupole qui, de son poids et de sa hauteur même, en affermit toutes les parties et les retient en unité.

Telle est la raison à l'état de foi. Elle y est entrée par le travail tout rationnel de l'apologétique, elle y est fixée par ses propres conclusions devenues principe de foi, par le mérite de la volonté qui l'y retient, et dont chaque acte de foi se trouve être ainsi un acte de raison.

On s'arrête généralement aujourd'hui à cet état de foi acquise par l'étude préliminaire de ses preuves. On borne là le travail de la raison; et encore combien pour plusieurs cette étude a-t-elle été imparfaite! avec quelle économie de connaissances est-on entré dans la foi comme sous une tente ébranlée par tous les vents!

Mais la foi chrétienne est plus jalouse des droits de la raison pour ses devoirs envers elle. Elle ne la laisse pas un seul instant oisive. A un exercice succède un autre exercice. Elle veut plus que la reconnaissance de ses titres. Après s'être fait ainsi légitimement accepter, elle exige la connaissance de sa doctrine : second travail intellectuel qu'on ne néglige pas moins que le premier : *la Catéchistique.*

Par l'apologétique, la raison sait déjà *pourquoi elle croit;* par la catéchistique, elle doit savoir *à quoi elle croit.* La foi chrétienne (et il faut

entendre, ici surtout, la foi catholique) n'est pas réservée ni arbitraire dans ses enseignements : elle en expose tout l'objet et elle veut qu'on le connaisse. Et quel vaste champ, et néanmoins des plus déterminés, des plus proportionnés à la capacité de chaque esprit, n'ouvre-t-elle pas à l'intelligence, depuis le petit catéchisme de cinq sous jusqu'à la Somme de l'Ange de l'École ! Connaître, savoir, discerner la doctrine chrétienne, exercice de la raison s'il en fut jamais ! Voilà donc, en second lieu, non-seulement ce que permet, mais ce qu'exige la foi.

Et qu'on ne dise pas que cette connaissance, ayant pour objet des mystères insondables, n'exerce la raison que pour la rabattre, et que ce n'est pas connaître finalement que de ne pas comprendre. On ferait par là le procès à toutes les sciences humaines elles-mêmes, qui ne savent le fond de rien, qui ne connaissent que le fait et quelque peu sa loi prochaine, et qui encore les connaissent si peu, que ce qu'elles en découvrent renverse presque aussi souvent ce qu'elles en croyaient savoir qu'il paraît en augmenter la somme. La doctrine chrétienne est exempte de cette infirmité. Elle est complète et achevée dans son tout. C'est une science

faite. Ses dogmes se soutiennent et se justifient les uns les autres par un enchaînement merveilleux qu'il faut rompre pour les trouver choquants, ce qui est le propre de toute harmonie. Ils se prêtent par là à leur parfaite connaissance. L'obscurité qui en est le fond divin, et qui n'est que l'éblouissement produit par leur foyer à la débilité de notre œil quand il se joue à les fixer, projette la lumière sur tout ce qu'il nous importe de savoir, à commencer par nous-mêmes que nous ignorons le plus, et toutes les relations temporelles et éternelles qui constituent nos devoirs et nos destinées. Enfin cette grande étude est pour la raison, pour la volonté, pour le cœur, pour l'âme tout entière, comme une gymnastique céleste qui met en jeu toutes ses puissances et développe toutes ses facultés.

Ainsi, avant la foi, et pour y arriver, la connaissance de ses fondements. Dans la foi, et pour s'y conformer, la connaissance de sa doctrine, — l'apologétique et la catéchistique, — voilà un double champ d'exercice pour la raison, qui, certes, ne lui permet pas de se plaindre, si ce n'est de l'étendue des droits qu'on lui reconnaît, parce qu'ils emportent autant de devoirs.

Et cependant ce n'est pas tout.

Cette double connaissance des fondements et de l'objet de la foi est indispensable. Sans elle la foi est plus qu'en péril, on peut dire qu'elle n'est pas. Et cependant combien n'est-elle pas négligée !

Maintenant, l'autorité divine de la Révélation ainsi reconnue, et la Doctrine révélée ainsi connue par la raison, le rôle de celle-ci est-il épuisé? La foi peut-elle la comprimer dans cette invincible ardeur qu'elle a de poursuivre? C'est ici que j'ai le plus à forcer le préjugé auquel je me suis pris, le double préjugé des incroyants qui imputent ce caractère de compression à la foi, et des croyants qui le préconisent.

La question, je dois le reconnaître, devient complexe. Mais la solution ne saurait être douteuse.

Non, même après la connaissance, la foi ne comprime pas la raison aspirant à *l'intelligence outre la foi*. Car, nous l'avons déjà dit, la fin de la foi est l'intelligence totale devant laquelle elle disparaîtra : elle nous y conduit ; et comme elle nous y conduit, elle nous y prépare.

Seulement, ce nouvel exercice de la raison ne saurait raisonnablement se comporter comme

les précédents. Il en diffère par le mode et par l'objet.

Son mode est un mode de foi, plus étroitement encore que pour la simple connaissance de la doctrine, parce que, plus ardus sont les sommets, plus rigoureuse doit être la discipline. La raison vient plus que jamais ici après la foi; elle s'exerce dans la foi et sous la foi. Mais, de ce qu'elle vient après la foi, est-ce pour être arrêtée? Non, mais pour être guidée. De ce qu'elle est sous la foi, est-ce pour y être étouffée? Non, c'est pour en être fécondée.

L'objet diffère pareillement. *La connaissance* de la doctrine doit être totale. *Son intelligence* ne saurait l'être ici-bas. Ici-bas, *per speculum et œnigmate;* là haut, *facie ad faciem.* Mais, de ce que l'intelligence de nos mystères ne peut être ici-bas qu'incomplète, s'ensuit-il qu'il ne faut pas s'y exercer? Nullement; nous devons tous y tendre, chacun selon sa mesure, moyennant que nous y tendions par la foi. C'est le mouvement légitime de la raison; c'est l'objet de la foi même et sa récompense. Comprendre pour croire (comprendre que Jésus-Christ ne peut pas ne pas être le Fils de Dieu, et qu'à ce titre il est éminemment croyable), a été au début

le travail de la raison. Connaître sa doctrine a été son second travail. Se remplir de l'intelligence de sa doctrine est son travail suprême. C'est l'objet de la Théologie intellectuelle, de *la Philosophie sacrée.*

Téméraire présomption contraire à la simplicité et à l'humilité de la foi! s'écrie-t-on.

Je réponds : Ce qui est téméraire présomption, c'est de vouloir tout comprendre, et parce qu'on ne peut *tout* comprendre, de ne vouloir *rien* entendre; c'est de ne vouloir pas accepter de mesure dans les communications célestes; c'est, qu'on me passe l'expression, de bouder la foi. Sous le nom de simplicité et d'humilité, c'est une orgueilleuse paresse, c'est une superbe ignorance. Rien, au contraire, n'exerce plus l'humilité qu'un tel exercice de l'intelligence; car celle-ci n'avance qu'à travers mille obscurités qui l'obligent à s'arrêter; elle y est continuellement en mérite de soumission à raison même de son ardeur de pénétration; plus elle acquiert, plus elle se sent pauvre; plus elle s'élève dans la vérité, plus elle est humble en elle-même. Ce n'est pas une humilité inerte et sous la tente, mais active et sous l'épreuve, sans laquelle il ne se fait rien de grand.

Ah! si l'esprit, en ce cas, ne s'exerçait sur les mystères divins que pour les remettre en question et s'ériger en juge de la doctrine révélée, s'il revenait en arrière parce qu'il ne peut aller jusqu'au fond, cette conduite-là devrait lui être interdite comme contraire à la foi. Elle devrait l'être aussi comme contraire à la raison, et doublement contraire; parce que l'autorité divine reconnue à l'entrée de la foi y retient logiquement l'intelligence; et parce que la prétention de trouver le fond de l'objet de la foi, c'est-à-dire d'épuiser l'infini, ne peut se soutenir.

Mais, de ce que l'esprit est capable d'absurdité, faut-il pour cela l'interdire? Pas plus en matière de foi qu'en toute autre. Moins même en matière de foi; parce que la foi a précisément pour objet de redresser la raison humaine sur la raison divine et originale dont elle est l'image. Ce serait supprimer le malade pour supprimer le mal.

Mais enfin, me dira-t-on, comment se livrer à un tel travail? Notre raison, véritablement, d'abord si exigeante, vous demande grâce de tout ce que vous lui accordez et en exigez.

Grâce, non, si vous voulez être parfaits chré-

tiens, c'est-à-dire *enfants de lumière*[1]; si vous voulez rayonner la vérité.

Ce travail, d'ailleurs, n'est pas si effrayant qu'on le pense, si on le fait dans son ordre et dans ses conditions. Je dirai même qu'alors il se fait, en quelque sorte, tout seul en nous, et ce n'est pas là une des moindres preuves de la vérité doctrinale de notre foi et de son affinité à l'intelligence.

Expliquons-nous bien.

V

Au point où nous en sommes, on a la croyance à la doctrine, et on en a la connaissance. On *y* croit, et on *la* croit. C'est là l'indispensable, le *minimum* du chrétien. Or, dès lors et de soi commence le travail de l'intelligence sur cette doctrine : tellement que l'on prétend devoir le réprimer; et que, ne devant pas le réprimer, chose impossible, chose périlleuse et qui expose à mille dangereux écarts d'ignorance et d'erreur, il s'agit de le régler. La connais-

1 *Aux Éphésiens*, v, 8.

sance, en effet, suppose déjà ce que j'appellerai l'intelligence technique de la doctrine. Non qu'il faille entendre à fond pour connaître en toutes choses, grâce à la foi qu'on a en celui qui enseigne. Mais, ce qu'on peut dire, c'est que plus une doctrine est *connaissable* (et la doctrine chrétienne l'est éminemment), plus elle suppose de vérité dans son fond; plus aussi elle excite l'esprit à la pénétrer et à s'en pénétrer. Ce qu'on peut dire encore, c'est qu'une chose bien connue est déjà en partie entendue. ou en voie de le devenir. Les pires obscurités ne sont pas celles de l'intelligence, mais de l'ignorance, surtout de l'ignorance qui croit savoir, et qui combat ensuite ses propres monstres. La connaissance de la doctrine chrétienne, donc, est déjà un commencement de son intelligence et comme un germe qui tend à se développer et à se transformer en celle-ci[1].

1 Qu'on nous permette encore de citer ce que nous écrivions il y a longtemps à ce sujet, pour montrer notre constance dans une doctrine qui a été la méthode philosophique de tous nos écrits, même les plus dogmatiques. — « La foi est un germe qui n'est pas jeté en nous pour y demeurer stérile, mais dont le développement doit se faire dans tous les sens : dans le sens de l'intelligence comme dans celui de la volonté, puisqu'il doit aboutir à la Vérité autant qu'à la Charité, à Dieu qui est à la fois l'une et l'autre. Ce serait une sacrilége erreur que celle qui

Mais la connaissance ne suffit pas. Pour qu'un tel travail ne dégénère pas, il faut que l'esprit, qui y est porté par elle et par sa propre nature, y soit préparé, assisté et précédé par la foi : j'entends toujours la foi dans son sens surnaturel, la foi vertu divine. C'est au prix et en raison de cette foi que se fera la lumière.

Comment cela? Je pourrai me borner à répondre : Qu'importe! si l'effet justifie la cause; et l'effet, ici, est certain, constant, éclatant, en tous ceux qui en font l'expérience, et aux yeux mêmes de ceux qui ne la font pas, mais qui ne peuvent ne pas la voir toute faite dans les docteurs de la foi. Mais enfin, si on en veut l'expli-

verrait dans la foi la *borne* de la raison. Elle en est plutôt la *carrière*. Son objet est immuable sans doute; mais c'est l'immutabilité de l'infini qui comprend et mesure tout développement, l'immutabilité de Dieu, de sa parole et de ses mystères. La religion est une science, et la plus sublime en même temps que la mieux proportionnée à nos facultés, depuis le catéchisme, où elle élève les petits enfants à une plénitude de vérité qui passe les philosophes, jusqu'aux vastes traités de théologie, où les plus grands génies aiment à s'exercer. Et comment une science si belle, à la laquelle nous sommes finalement tous appelés, serait-elle ici-bas une science occulte ou réservée à un petit nombre d'initiés? Non, elle doit être le patrimoine de tous, docteurs et disciples. En tous la foi doit être à la recherche de l'intelligence comme de sa fin, car Celui que nous adorons est la VÉRITÉ, et nous sommes FILS DE LUMIÈRE. » (*La Vierge Marie et le Plan divin*, préface du tome III.)

cation, la voici : elle réclame autant d'attention qu'elle en est digne.

Les mystères chrétiens ne seraient pas obscurs par eux-mêmes comme divins, qu'il aurait fallu qu'ils le fussent comme remède. De là cette parole : « Le monde n'a point connu « Dieu par la sagesse, c'est pourquoi il a plu à « Dieu de le sauver par la folie[1]. » Comment par la folie? Parce que la sagesse humaine étant folie sous le nom de sagesse, quand le christianisme vint, et cette folie consistant dans l'infatuation d'elle-même, il importait, pour la mettre en état de recevoir la sagesse véritable, de commencer par rabattre sa superbe en lui administrant cette sagesse sous l'apparence de folie; il fallait « perdre la sagesse des sages et « la prudence des prudents[2] »; c'est-à-dire guérir la raison de l'orgueil, père des ténèbres prises pour lumières, en la désappropriant d'elle-même jusqu'à lui faire recevoir la lumière même sous le mode de ténèbres, et par conséquent de pure foi. S'il est vrai que l'orgueil fausse la raison, que les passions sensuelles épaississent et obscurcissent l'intelligence, et

1 *Ire aux Corinthiens*, I, 21.
2 *Ibidem*, I, 19.

que ce soient là comme les deux taies de notre esprit, l'obscurité sainte de nos mystères, par l'humilité et la correction des mœurs où ils nous ramènent, doivent être pour notre âme ce que sont l'opération de la cataracte pour notre œil et les conditions d'obscurité dans lesquelles elle doit se faire. La foi, qui en est l'instrument, nous rend ainsi capables de raison par là même qu'elle nous fait passer par une doctrine et une discipline qui nous contrarient. Et le résultat le fait bien voir : qu'est-ce qu'un parfait chrétien dans les choses de la vie, sinon un homme des plus raisonnables? Qu'est-ce qu'un parfait croyant qu'un mieux voyant? « C'est pourquoi, — dit le philosophe martyr « saint Justin, qui avait passé par cet état, — « Dieu a répandu dans les paroles de son Fils « je ne sais quoi de terrible et de vénérable qui « a la force d'abaisser les esprits et de captiver « les entendements[1]. » — « Apportons donc à « Dieu un esprit dompté, dit Bossuet; abaissons « nos entendements; portons avec joie le joug de « la foi, aimons ses saintes ténèbres; adorons « Dieu humblement dans cette vénérable obscu-

[1] *Exposit. rect. Confess.*

« rité; ne recherchons pas *curieusement*, mais « adorons avec respect les choses divines[1]. »

Je ne crains pas de citer ces fortes paroles, comme le sont toutes celles de Bossuet, parce qu'elles viennent à notre thèse en paraissant la contredire.

Ce serait se méprendre, en effet, que d'en conclure que nous devons aimer cette obscurité pour y rester : tout au contraire, c'est pour n'être que mieux en état de venir à l'intelligence et à la lumière, sans cesser d'adorer et en adorant. C'est une initiation, c'est un traitement. La foi, ne cessons de le répéter, n'est pas son objet à elle-même : elle est un appareil; et, bien que cet appareil ne doive être levé entièrement que dans l'autre vie, il opère déjà son effet dans celle-ci. Aussi Bossuet ajoute-t-il: « La foi est le chemin à l'intelligence. Si nous « présentons à Dieu un esprit vide de ses pen- « sées propres, Dieu le remplira de ses lu- « mières[2]. » Et saint Augustin, qu'il cite en partie en cet endroit, dit aussi : « Si tu ne com- « prends pas, crois : l'intelligence, en effet, est « la récompense de la foi. Donc, continue-t-il,

1 Sermon *sur l'utilité des souffrances.*

2 *Ibidem.*

« ne cherche pas à comprendre pour croire ; mais « crois afin de comprendre. » *Si non intellexisti, crede : intellectus enim merces est fidei. Ergo noli intelligere ut credas, sed crede ut intelligas*[1].

Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut bien entendre de quelle foi il s'agit. J'ai déjà dit que c'était d'une foi surnaturelle. J'ajoute, à cet effet, d'une foi non spéculative et purement intellectuelle, mais *pratique et sacramentelle :* « Non « d'une foi telle quelle, dit saint Augustin, mais de « la foi qui opère par l'amour. Que celle-là soit « en toi, dit-il, et tu entreras dans l'intelligence « de la doctrine. » *Non qualiscumque fides, sed fides quæ per dilectionem operatur. Hæc in te sit et intelliges de doctrinâ*[2].

Nous sommes ici au cœur de notre sujet; et, comme nous voulons montrer jusqu'au bout le légitime exercice de la raison dans la foi, il nous faut justifier cette dernière condition.

Nous nous bornerons à deux raisons, aussi justes que belles l'une et l'autre.

La première, que nous avons déjà touchée en commençant, est la raison psychologique. C'est à savoir que, dans une telle foi, toutes nos

1 *Tract. in Joan.*, XXIX, p. 6.
2 *Ibidem.*

facultés concourent de concert avec la raison, et la fortifient de l'action commune. Si la raison toute seule s'aventurait *curieusement*, comme dit Bossuet, à la recherche de la lumière dans nos saints mystères, elle éprouverait justement la vérité de cette parole : « Celui qui veut sonder « la Majesté sera accablé de sa gloire[1]. » Outre, en effet, que la volonté, que le cœur, qui jouent un si grand rôle dans l'exercice de la raison, puisqu'ils y sont pour le *motif*, ou ne lui en fourniraient aucun, ou lui en fourniraient un mauvais, et que ce serait un exercice tout au moins de vanité, de curiosité et d'orgueil, qui sont nos maladies, le contraire n'aurait pas lieu ; et c'est précisément le contraire qui est la condition voulue : un esprit d'humilité, un sentiment d'adoration, d'anéantissement devant Dieu, comme nous l'avons vu ci-dessus, qui place l'esprit humain dans cet état de désappropriation et de vide de lui-même où il doit être pour recevoir les clartés divines de nos mystères que leur obscurité a pour objet de lui faire mériter. C'est ce qui se fait par le concours d'une volonté sacrifiée, d'un cœur voué à Dieu, de toute

[1] Prov., xxv, 27.

l'âme détachée des choses inférieures et tournée sans réserve vers celles d'en haut. Platon, oui, Platon, qui n'a pas mérité pour rien le nom de divin, malgré tant de chutes honteuses de son génie, avait entrevu cette belle vérité : « Semblable, dit-il admirablement, semblable à des « yeux qui ne pourraient se tourner des ténèbres vers la lumière qu'avec le corps tout « entier, l'organe de l'intelligence doit se tourner, *avec l'âme tout entière,* de la vue de ce qui « *naît* vers la contemplation de ce qui *est*[1]; » avec toutes ses puissances épurées par le sacrifice, touchées par l'amour, mues par la foi, fonctionnant ainsi avec l'intelligence, et, loin de la tirer en bas, la portant comme sur des ailes de ce qui naît et passe à ce qui est et vit éternellement. C'est ce que le christianisme a rendu d'un mot qui lui est propre comme la chose, du mot de *conversion.* La foi pratique, qui opère par le sacrifice et par l'amour, est ainsi merveilleusement propre à dégager les voies de l'intelligence obstruées par l'orgueil et la concupiscence, infestées par leurs tentations et leurs suggestions. Elle percerait des mon-

[1] *De la République,* t. X, p. 72, traduction Cousin.

tagnes : elle perce ainsi les mystères du Fils de Dieu. C'est pourquoi Bossuet dit excellemment : « Quand, dans un corps défaillant, vous avez peine à espérer l'immortalité, et que, marchant incertain entre Jésus-Christ et le monde, vous êtes tenté d'arrêter vos bonnes œuvres, prenez une voie contraire : la pratique de l'Évangile ; mettez la foi à couvert par les œuvres : votre esprit refuse à franchir ce pas, semblable à un cheval indompté ; poussez-le avec plus de force. L'ennemi affaiblit la créance pour que la volonté se ralentisse : engagez si fortement la volonté qu'elle fortifie la créance[1]. » Ainsi se prêtent un mutuel secours les forces de l'âme chrétienne, à commencer par la volonté, par le cœur : comme ces mutins ou ces lâches dont un habile général se défie, et qu'il engage les premiers au front de la bataille pour les convertir en héros. La pratique de la foi fortifie la foi, et, fortifiant la foi, ouvre les voies à l'intelligence ; et tel est le secours que celle-ci en reçoit, qu'il n'est pas rare de voir des croyants sans culture naturelle pénétrer plus avant dans les mystères divins que des docteurs. Du reste,

1 Sermon *sur l'utilité des souffrances.*

cet effet n'est autre que celui de la vertu, élevé seulement à la puissance surnaturelle ; de la vertu, qui, dans l'ordre naturel même, n'apparaît dans toute sa raison et dans toute sa clarté à l'intelligence qu'à proportion qu'elle est pratiquée par la volonté domptée et par un cœur vaillant : *Violenti rapiunt illud;* et c'est juste.

La seconde raison de cette conduite est celle-ci, qui correspond à la première. La religion de l'Évangile diffère de tous les grossiers simulacres de religion, en ce que ses mystères ne sont pas abstraits, vides et muets. Ce sont des dogmes; mais ce sont aussi des *Sacrements:* c'est-à-dire qu'ils renferment sous leurs modes, et bien mieux que la conscience, Dieu même, le Dieu vivant, le Dieu *présent,* et qu'ils ne sont à proprement parler *mystères* qu'à cause de cela. Or, si Dieu est ainsi caché dans sa révélation même pour y éprouver l'âme humaine, il n'y est pas pour y rester tel, mais pour se communiquer, pour se révéler à chaque âme d'une révélation particulière dans la révélation générale, se mesurant et se distribuant à chaque volonté, à chaque cœur, et aussi à chaque intelligence, selon sa grâce et la correspondance qu'elle trouve en nous. Car, comme il est jus-

tice, comme il est amour, il est aussi raison, il est lumière : la Raison même, la Lumière même : cette lumière qui illumine déjà tout homme de cette impression naturelle que nous appelons raison humaine, et qui s'est abaissée surnaturellement à notre portée, pour nous relever de nos ténèbres, et nous élever à sa plus haute participation. Il répond ainsi du fond de ses mystères à toutes les facultés de notre âme pour refaire en nous les traits de cette grande image défigurée dont il est l'original : à notre volonté comme Justice, à notre cœur comme Amour, à notre intelligence comme Vérité, à notre raison comme sa lumière même. Mais il nous mesure ses communications sur nos dispositions, par respect pour la liberté de notre nature qu'il veut secourir mais non forcer. L'obscurité du mystère dont il s'enveloppe est, pour ainsi parler, mobile. Il l'oppose dans toute son épaisseur aux charnels et aux superbes; il leur est folie et scandale; il leur prête à rire, et il les révolte : et il leur inflige par là le plus terrible comme le plus mérité châtiment. Mais, par contre, il déchire cette redoutable obscurité aux yeux des chastes et des humbles, il l'écarte, il la traverse par des rayons tempérés

de sa beauté et de sa gloire ; il les élève à son Thabor pour se faire suivre d'eux jusqu'à son Calvaire. Il leur ouvre les yeux *à la fraction du pain* [1]; il entre en eux *les portes closes* [2]; il *soupe avec eux, et eux avec lui,* comme un ami en use avec son ami, leur laissant reposer la tête sur sa poitrine [3]: tellement que là même où sa lumière cesse d'être visible à l'intelligence, elle continue à être sensible au cœur. C'est un feu vraiment divin qui n'échauffe qu'en purifiant, et qui ne purifie qu'en illuminant. Comme la colonne de nuée qui précédait Israël dans le désert, Dieu dans son Évangile est ainsi ténébreux ou lumineux, non selon le jour ou la nuit, mais selon la disposition de l'œil qui le regarde : nuit pour les uns, et plaie des ténèbres en plein midi; aurore pour les autres, et soleil levant en pleine nuit.

Dans ces conditions et pour ceux-ci, ce serait donc se méprendre étrangement que de considérer la foi comme un devoir de se refuser à la lumière qu'elle-même produit dans l'intelligence. Sans doute ce ne sont que des échap-

1 Luc, XXIV, 35.
2 Jean, XX, 26.
3 *Idem,* XIII, 25.

pées, des percées, qui laissent subsister plus ou moins le fond du mystère, selon le degré de l'épreuve et nos dispositions. Mais quels horizons elles nous découvrent ! quelles ravissantes perspectives ! quelles promesses et quels présages de la claire vue !

Et puis, c'est la joie et le tressaillement de la découverte. Les libres penseurs objectent surtout à notre foi que, sa doctrine étant une science toute faite, l'esprit s'y trouve immobilisé, contrairement à sa nature qui est la recherche.

Il faut s'entendre.

Veut-on dire que la doctrine chrétienne nous délivre du plus grand souci qui ait tourmenté et égaré l'esprit humain et qui a été la douloureuse source de ses erreurs et de ses folies, en nous révélant avec certitude tout ce qu'il nous importe de savoir sur toutes les questions qui touchent à nos intérêts temporels et éternels, comme Jouffroy le disait si bien du simple catéchisme ? Oui, c'est une science toute faite ; c'est la science par excellence. Parfaitement précise et déterminée, il n'y a pas un iota à y ajouter ou à en retrancher, parce qu'elle est construite de main de Dieu, et que hors d'elle, comme d'un vaisseau, — « ce vais-

seau à toute épreuve, pour achever heureusement la traversée de cette vie, comme Platon appelait cette *révélation divine* qui lui apparaissait à l'horizon de ses vœux[1], » — on ne peut que retomber dans cette *mer orageuse* d'où elle nous a tirés. Et si c'est pour cela qu'on lui fait le procès, il faudrait le faire à toute science, à commencer par celle des mathématiques, qui, n'étant *science* qu'autant qu'elle est *acquise*, ne permet pas plus que la doctrine chrétienne de sortir des axiomes ou des faits qui la constituent et la déterminent. Il faudrait faire le procès à l'esprit humain, qui ne cherche en définitive que pour s'écrier comme Archimède : « Je l'ai trouvé ! » et s'arrêter à la vérité. — Mais veut-on dire que la doctrine chrétienne frappe l'esprit d'immobilité par la perfection même de la science où elle le retient, et qu'il n'a plus à y faire aucune découverte ? C'est le contraire qui est le vrai. Il ne peut y faire aucune découverte en étendue et en substance, oui (et de quel droit s'en plaindrait-il, puisque cette doctrine même n'est pas le fruit de sa découverte, mais d'une gratuite révélation?); mais en élévation et en

[1] *Le Phédon.*

profondeur? mais au dedans? tant s'en faut! aucune doctrine ne répond mieux à cette soif de recherche et de découverte qui est, en effet, la noble passion de l'esprit humain, parce qu'il est fait pour la vérité infinie, la Vérité-Dieu. Et la raison en est claire autant que l'effet en est certain : c'est que cette Vérité-Dieu est le fond même de cette doctrine. « *O Altitudo!* ô abîme des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! » s'écriait d'elle saint Paul dans le ravissement de son esprit [1] : abîme, altitude qui nous invite et nous satisfait proportionnellement, lorsque, comme le dit encore le même Apôtre, le « cœur tourné vers le Seigneur, et n'ayant pas de « voile, nous sommes transformés en la même « image de clarté en clarté [2]. » La foi aux mystères chrétiens est tout ensemble une barrière et une carrière : une barrière, pour nous empêcher de nous égarer, comme l'ont fait d'une manière si humiliante et si désastreuse tous ceux qui en sont sortis; une carrière et une carrière sans fin pour les intelligences fidèles. Elle ne nous arrête sur un point que pour nous faire avancer par un autre; ce qui est le propre de la science dans

1 *Aux Romains*, XI.
2 *IIe aux Corinthiens*, III, 18.

ses découvertes : celui-là est savant, en effet, qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer, mais où il faut s'arrêter : comme dans un fleuve, celui-là le connaît, qui sait où est le gué, et où les abîmes sont impénétrables. La foi, en nous arrêtant autant qu'en nous faisant avancer, comme le guide du voyageur parmi les précipices des montagnes, nous rend ainsi capables de la science de Dieu : science infinie qui aurait bientôt rempli notre capacité naturelle ; mais qui, ayant la propriété de l'accroître à proportion qu'elle la remplit, la rend ainsi progressivement indéfinie. La surabondance de réflexions qu'elle nous inspire ici en est un faible témoignage, auprès de ces masses lumineuses d'écrits que cette science de Dieu a fait produire à l'esprit humain : un saint Augustin ! un saint Thomas d'Aquin ! un Bossuet ! pour ne nommer que ces trois génies entre mille autres. Vraiment ! l'objection de stérilisation de l'intelligence par la foi est étrange, si on considère ses auteurs, et surtout si on les compare.

Mais pour ceux-ci, c'est tout ou rien, et ils s'en tiennent au rien. C'est le suprême orgueil se drapant de la suprême ignorance. Où n'irait pas celle-ci si on appliquait cette prétention à

toutes les connaissances humaines ! Il faudrait brûler toutes les bibliothèques. Car enfin, *nous ne savons le tout de rien.* Il n'est rien, dans l'ordre même des choses finies, qui n'oppose à notre raison des mystères dont elle ne trouvera jamais le fond, sans cependant l'arrêter dans le champ de ses découvertes, et sur lesquels même elle élève l'édifice de celles-ci. Mais s'il est de la nature des choses, et surtout des choses divines, que la raison n'en comprenne pas *entièrement* les mystères, elle doit se remplir autant qu'il est en elle, non-seulement de leurs preuves, non-seulement de leur connaissance, mais de leur intelligence. Et les mystères de notre religion lui offrent ce double avantage sur ceux de la nature : premièrement, que *le fait* lui en est révélé, certifié de toute certitude, et qu'elle n'a qu'à le méditer et qu'à le creuser ; secondement, que la même foi qui lui fait cette grande avance, la met en situation morale, comme nous l'avons vu, de l'exploiter. Opposer après cela l'incompréhensibilité finale des mystères chrétiens, ou pour les rejeter, quand il est établi en raison, par les preuves de leur divinité, qu'ils ne peuvent être que vrais, ou pour se refuser à les pénétrer parce qu'ils sont inépuisables, est antiphiloso-

phique autant qu'antiévangélique. — Ajoutons que la sincérité de cette conduite est généralement suspecte : on ne comprend que trop les mystères chrétiens, leur beauté, leur sainteté, leur empire et leur poids dans les résolutions de notre esprit et les conséquences qu'ils entraînent; et c'est parce qu'on les comprend à ce degré, qu'on se refuse à les comprendre davantage.

Ce qui est vrai, et n'est que plus admirable, c'est que l'activité de l'esprit humain, si inquiète, si fébrile en tout autre sujet, s'exerce ici dans le repos; c'est que la foi est tout ensemble et l'oreiller et l'aiguillon de la raison. « C'est déjà une grande science, dit excellemment saint Augustin, d'être uni à Celui qui sait tout. » *Magna scientia est Omniscienti conjungi*. « Je ne prétends rien davantage, reprend Bossuet, je ne me plains pas de l'obscurité des maximes de l'Évangile. Si je n'ai pas de lumières propres, j'ai celles de Jésus-Christ qui me dirigent : je n'ai pas la science en moi-même, mais j'ai celle du Fils de Dieu qui m'assure, et je crois hardiment où je ne vois rien, parce que j'en crois Celui qui voit tout[1]. » — Voilà le repos;

[1] Sermon *sur la soumission à la parole de Dieu.*

le repos sur l'Évangile. — Mais ce n'est pas un repos inerte : c'est un repos tout à la fois stimulateur et régulateur de la plus grande activité. La foi soutient la vérité encore obscure dans notre esprit; et, comme elle est fondée en raison sur l'autorité de Dieu qui la justifie, on peut dire qu'elle est déjà elle-même la raison implicite des chrétiens. Elle leur donne le temps de pénétrer la vérité, et leur est un point d'appui, un centre de ralliement, un rafraîchissement et un viatique, dans cette lumineuse ascension à laquelle elle-même les excite, alors que, parvenus aux plus hauts sommets, ils s'écrient avec le même Bossuet qui préconisait tant le repos : « Je n'en puis plus ! je n'en puis plus ! » C'est qu'il est dans notre haute destinée et dans l'aspiration légitime de notre entendement, que cette raison implicite, sous le nom de foi, devienne explicite, sous celui d'intelligence, et que, dès ici-bas, elle tende à le devenir.

Voilà la belle théorie du rôle de la raison dans la foi. Si elle a paru compliquée, c'est que compliqués sont nos préjugés, nos habitudes et nos erreurs en cette matière, et qu'il a fallu les suivre dans tous leurs retranchements et leurs détours pour les dissiper.

Je la place sous la garantie de ce grand et beau génie qui en est lui-même la preuve, par tout ce que n'a pu sa raison errante et rampante hors de la foi, et tout ce dont elle est devenue capable, s'y appuyant et prenant son essor, dès qu'elle y est entrée.

« L'Église exige la foi, dit saint Augustin,
« et c'est parce que nous avons tant de raison
« de croire, et toutes si fortes et si puissantes,
« qu'elle exige la foi et l'humble soumission à
« tous ses divins enseignements. Qu'on n'aille
« donc point lui imputer de demander une foi
« absolument aveugle et sans raison.

« Qu'on ne l'accuse pas non plus de prétendre
« que ceux qui ont cru, et qui, pour croire, ont
« fait de leur raison l'usage salutaire que nous
« avons marqué, ne puissent pas *continuer d'u-*
« *ser de leur raison* pour rendre leur foi tou-
« jours plus humble, mais aussi toujours plus
« éclairée. C'est encore toujours une objection
« ou plutôt une calomnie contre l'Église même
« qu'il reste à détruire.

« Nous croyons donc, et nous sommes obli-
« gés de croire; mais il ne nous est pas interdit
« de vouloir entendre ce que nous croyons; et
« à qui nous dirait : Croyez et ne songez point

« à vouloir entendre ce que vous croyez, nous
« dirions : Corrigez votre principe, *non pas*
« *jusqu'à rejeter la voie de la foi,* mais au moins
« jusqu'à reconnaître que ce que la foi nous fait
« croire peut être, *à certain degré,* compris par la
« lumière de la raison. Car Dieu nous garde de
« penser qu'il haïsse en nous cette prérogative
« par laquelle il nous a élevé au-dessus des
« autres animaux ! A Dieu ne plaise que la sou-
« mission où nous sommes sur tout ce qui fait
« partie de la foi, nous empêche de chercher
« et de demander raison de ce que nous croyons,
« puisque *nous ne pourrions pas même croire,*
« *si nous n'étions capables de raison !* — Celui qui
« est parvenu au point que la vraie raison lui
« donne l'intelligence de ce qu'il croyait avant
« sans l'entendre, est *certainement* dans *une*
« *meilleure condition* que celui qui en est encore
« à désirer d'entendre ce qu'il croit. Que s'il
« n'avait pas ce désir-là même, et qu'il s'ima-
« ginât qu'il faut s'en tenir à la foi, *au lieu que*
« *nous devons aspirer à l'intelligence,* ce serait
« *ne pas savoir quelle est la fin et l'utilité de la*
« *foi.* Car comme la foi sainte et salutaire ne
« subsiste point sans espérance et sans charité,
« il faut que l'homme fidèle, non-seulement

« croie ce qu'il ne voit pas encore, mais *qu'il*
« *aime à le voir, qu'il y travaille, et qu'il espère*
« *d'y parvenir.* »

Et il conclut par ce cri sublime : *Intellectum ergo valde ama!* « Aime donc grandement l'in-
« telligence[1] ! »

Et Bossuet, lui faisant écho, de s'écrier aussi :
« Aimons la justice, aimons la vérité, *aimons la*
« *vraie et solide raison,* aimons l'unique repos.
« Tout cela c'est Jésus[2]! »

Cette invitation s'adresse à tous, quel que soit le degré de capacité, parce qu'elle est proportionnelle à chacun, et parce que, cette proportion réservée, l'intelligence de ce que nous croyons étant en raison de la foi et de sa pratique, il se trouve que par là les simples et les petits ont souvent plus d'avance que les grands. Mais ceux-ci, à foi égale, ne sont que plus obligés à se donner cette intelligence de la religion

1 Épître CXIX à *Constantius.*

2 Sermon *sur le caractère des deux Alliances.* — Le génie de saint Augustin, certainement plus vaste et plus complet que celui de Bossuet, autant qu'il était plus saint, est plus explicite sur cette doctrine. Bossuet d'ailleurs avait été touché du jansénisme, comme on le voit dans son traité *du Libre Arbitre,* et en morale dans celui *De la Concupiscence.* Et puis, lui qui faisait un si magnifique usage de la raison, on peut dire que, à l'instar de Louis XIV, il en avait le despotisme.

par son étude approfondie. Car, si nous devons l'aimer, non-seulement de tout notre cœur, mais aussi de tout notre esprit, *ex omni mente*[1], il faut que cette mesure supérieure et absolue soit au moins égale à celle dont nous sommes capable pour les affaires du siècle, et non pas, comme il arrive trop souvent, que les plus entendus dans celles-ci soient les plus ignorants et les moins versés en celle-là. Se borner à la foi du cœur, c'est lui refuser le tribut qui lui est le plus cher parce qu'il nous l'est le plus à nous-même : celui de l'esprit; c'est mériter que cette foi soit faible en nous et qu'elle ne porte pas tous les fruits qui devraient l'honorer.

Mais nous avons dit, en second lieu, que cet exercice de la raison dans la foi n'était pas moins nécessaire pour être forts contre leurs communs ennemis; — et enfin pour gagner à la sainte cause de la vérité les hésitants et les neutres.

C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

[1] Luc, x, 27.

VI

Si on considère la vérité, on peut dire avec assurance que le christianisme est une fois de plus vainqueur sur toute la ligne, et que cet assaut séculaire auquel les nouveaux Titans de la pensée se sont portés contre lui, avec une si furieuse accumulation de fausses doctrines et de fausses sciences, depuis l'Encyclopédie jusqu'aux dernières élucubrations d'outre-Rhin, n'a abouti qu'à lui fournir la plus riche et la plus solide apologétique. Au-dessus de ces gigantesques machines qui parurent des montagnes, et sous l'amas desquelles gisent aujourd'hui leurs auteurs, il peut s'écrier comme au premier jour : *Quis ut Deus! quis ut Christus!* Mais, dans le fait, la rage de ses éternels ennemis n'en est que plus ardente, et la *libre pensée,* qui en est la dernière expression, a encore assez de crédit pour ne paraître qu'un *excès*.

D'où cela vient-il?

Cela vient de ce que nous avons été plutôt

spectateurs qu'acteurs dans ce grand combat; de ce que nous n'avons pas su occuper tout le terrain que l'erreur a perdu; de ce que nous réprouvons la libre pensée beaucoup plus pour son danger que pour son crime, beaucoup plus en fait qu'en doctrine, beaucoup plus par voie de négation de ses systèmes que par voie d'affirmation, de profession de la vérité.

Celle-ci a le plus beau champ de triomphe qui se puisse imaginer; et ce n'est finalement qu'un triomphe en quelque sorte négatif. Ses ennemis ont tort à nos yeux; mais a-t-elle raison en elle-même? est-elle la vérité même? Nous le croyons; je parle encore des plus croyants; mais le *savons-nous* de science certaine, ostensible, et dont nous puissions faire usage contre ses ennemis? Elle est dans notre foi, oui, mais comme une épée dans le fourreau : et nous sommes sur le champ de bataille! et nous devrions être armés, de pied en cap, de cette chaussure, de cette ceinture, de cette cuirasse, de ce bouclier, de ce casque, de cette épée, de toutes ces *armes de lumière* dont parle saint Paul aux Romains et aux Éphésiens[1], et que

[1] *Aux Romains,* XIII, 12. — *Aux Éphésiens,* VI, 13-17.

nous devrions toujours polir et aiguiser, soit pour couvrir, soit pour venger la vérité. Loin de là, nous en sommes à nous faire pardonner notre foi, et au lieu d'en tirer la raison et de l'y retremper, pour l'en tirer encore, nous l'y tenons rouillée!

Les manifestations de cette foi sont admirables de nos jours, et on ne saurait trop applaudir à leur courage et y participer. Mais quelles ne seraient pas leur puissance et leur efficacité, si en traversant ce milieu de haine ou d'indifférence qui se referme sur elles tout aussitôt, elles forçaient à dire d'elles que ce qui passe là, ce n'est pas la foi seulement, mais l'intelligence, mais la science, mais la raison!

Car enfin, il faut toujours en revenir à ceci, que la raison, dans son sens le plus pur et le plus vrai, est la souveraine arbitre de toutes les questions qui nous agitent et nous divisent; que nul, si fou furieux qu'il soit, ne prétend agir sans raison, et que la foi catholique n'est la vérité que parce que, de sa base à son sommet, elle est raison. *Jésus-Christ est la vraie et solide raison;* son œuvre est pareille; et c'est à force qu'il l'est qu'il a paru folie à la déraison, et qu'il a fallu que, par le surnaturel remède

de sa grâce, il se rétablît en nous sous le mode de la foi. Aussi ne connais-je pas de plus beau spectacle que celui que nous offre l'établissement du christianisme considéré à ce point de vue-là. Il a débuté par l'Évangile, qu'on pourrait appeler en toutes choses, qu'il retourne du faux au vrai, l'optique de la raison. Il a continué par la double action de la foi et de la raison, comme par une même arme à deux tranchants, dont il a frappé, entamé, et finalement fait crouler cet amas d'erreurs et de corruptions qui composait le paganisme. La plume et la parole ont été ses instruments. Il a été martyr, mais il n'a pas moins été docteur. Chaque chrétien a été apologiste; et, sans parler des grandes apologies qui sont exclusivement des œuvres de raison comme il ne s'en était jamais vu dans le monde, les réponses des plus humbles martyrs, dans leurs interrogatoires, étaient autant de traits de raison qui clouaient les proconsuls sur leurs siéges et leur infligeaient un supplice auquel ils ne savaient répondre que par la plus stupide cruauté. C'est ainsi, ne l'oublions pas, que la raison a fait retour dans le monde; c'est ainsi qu'elle s'y est établie, qu'elle a traversé, en les dissipant à flots de lumière, les ténèbres

survenues de la barbarie, et qu'elle a abouti au grand siècle de Bossuet, de Bourdaloue et de Pascal, élèves des Augustin, des Tertullien et des Athanase.

Eh bien, cette même raison, elle est dans notre foi, mais elle y est comme une mine qu'on n'exploite plus et qui a besoin d'être réouverte. Et voyez l'avantage, l'honneur et le devoir que nous fait l'état présent du monde. La société périt faute de foi : cela est vrai, on a raison de le dire, et plût à Dieu que ce ne fût pas un propos purement labial, sur la vérité duquel la plupart prennent leur parti d'indifférence et d'impuissance! Mais ce qu'on ne dit pas assez, et ce qui est de nature à toucher et à intéresser tout le monde, c'est que nous ne périssons pas moins faute de raison. On s'imagine pouvoir, à la rigueur, se passer de foi et en faire le lot d'un autre âge; mais qui osera dire qu'on peut se passer de raison et se résigner au lot de l'absurde? Que si après cela nous venons à montrer, non-seulement que la raison est dans la foi, mais qu'*elle n'est plus que* dans la foi, nous les aurons rétablies l'une par l'autre toutes deux, nous serons les arbitres du monde. Or, que la raison ne soit plus que dans la foi, il ne

dépend que de nous, chrétiens, de le manifester par la science, par la raison, par toutes les lumières de notre foi opposées à la déraison de ses adversaires; et, la raison étant l'enjeu disputé, nous aurons doublement gagné la partie.

Et pour cela la chose est à moitié faite : nous n'avons, pour ainsi parler, qu'à lever la mise, en montrant que nous seuls y avons droit.

Où en sont, en effet, les souteriants prétendus de la raison et de la science contre la foi?

Il y a cent ans qu'ils se sont posés comme les coryphées exclusifs de la raison, on sait avec quel orgueil, je dirai quelle audace! La raison, la science, les lumières, n'avaient jusque-là jamais existé. Le siècle même des Pascal, des Mallebranche, des Newton, des Cassini, des Leibnitz, des Fermat, n'était qu'un siècle de ténèbres, parce qu'il faisait cas de Dieu et de l'Évangile, et qu'il se découvrait et s'agenouillait devant le Crucifié. Quant à celui des saint Thomas d'Aquin, des saint Bonaventure, des saint Anselme, des saint Bernard, il ne fallait pas en parler. Nous naissions à la science, à l'intelligence et à la raison, et le mot magique de *progrès* prenait le pas sur tous ceux de notre

langue. On commença par exécuter la foi, et cela devait être, puisqu'elle était l'ennemie de la raison. A celle-ci désormais de faire ses preuves toute seule et de justifier sa prétention par les résultats. Quels ont-ils été? La vérité à cet égard est des plus indiscutables autant que des plus simples : la négation, encore la négation, toujours la négation, et rien que la négation. Je défie de trouver dans l'œuvre confuse de l'impiété moderne une seule affirmation qui lui soit propre, qui n'appartienne au christianisme, et qui soit autre chose qu'un arrêt passager dans cette œuvre générale d'entière démolition. Nier le Christ, nier Dieu, nier le surnaturel, nier le spirituel, nier l'immortel, nier la responsabilité et la liberté morale, nier l'âme même, siége de la raison, nier l'être humain dans la noblesse de sa race, nier tout ce qui ne se touche pas et réduire toutes choses au sensible et au matériel, c'est-à-dire à la nature et aux fins de la bête, dont on nous fait, pour être d'accord avec soi-même, provenir : voilà l'édifice en contre-bas de la libre pensée, la chaîne descendante de ses déductions; et pour s'assurer ces étranges conquêtes, faites au nom de la raison contre les retours de celle-ci, qui

pourrait bien ne pas s'y reconnaître, y mettre le sceau d'une dernière négation, la négation de la raison même. C'est complet. Aussi n'est-ce pas là une science, telle ou telle science; mais *la Science* dans son sens le plus compréhensif. Et il faut convenir, en effet, qu'elle comprend tout, absolument tout; mais tout pour le faire disparaître. C'est la science *en moins,* et de moins en moins, dont chaque découverte est un zéro, et un zéro à la gauche au lieu de l'être à la droite de l'unité, qui est l'homme. En un mot, c'est la science du néant poussée jusqu'au néant de la science. C'est un *va-tout,* le grand va-tout de la raison par ses effrénés joueurs contre la foi.

Voilà bien où en est la raison aujourd'hui, par suite de la position qu'on lui a fait prendre il y a cent ans contre la foi. Sans doute la *libre pensée* qui la représente dans ce hideux et désastreux état est improuvée par beaucoup d'esprits honnêtes et sensés; mais, ainsi que je le disais, elle n'est improuvée que comme un *abus* et un *excès.* On n'en répudie pas le principe, qui est l'émancipation de la raison, sa séparation et son antagonisme par rapport à la foi. L'esprit

public est plus ou moins sur la pente de cet abîme, et par là même lui appartient.

Qui ne voit la riche situation que ce naufrage de la raison fait aux disciples de la foi et l'obligation qu'elle leur impose! Car enfin, *la raison même* ne saurait avoir péri; il faut bien qu'elle soit quelque part; et où peut-elle être, si ce n'est dans cette foi chrétienne qui l'avait élevée jusque-là, hors de laquelle elle a sombré, contre laquelle on a joué ses destinées, et dont toutes les affirmations sont l'exacte contre-partie de toutes les négations de la déraison?

Les chrétiens se trouvent donc être ainsi, en fin de compte, les dépositaires de la raison, les seuls hommes de raison de ce siècle. C'est à eux qu'il faut venir la redemander.

Mais on ne la leur redemandera pas, parce que, aux yeux de ceux qui n'ont pas la foi, aux yeux même souvent de ceux qui l'ont, cette foi paraît être incompatible avec la raison.

C'est donc aux croyants à revenir d'abord les premiers de cette funeste erreur, à fouiller le champ de leur foi, à exploiter cette mine inépuisable de raison qui y est enfouie, à en produire les trésors, et à devenir par là les négociateurs publics de la raison. C'est le cas de la

parabole évangélique *des talents* confiés à divers serviteurs par leur maître parti en voyage, et qui leur en demande compte à son retour. Quelques-uns les ont fait valoir, beaucoup les ont dilapidés; mais il en est qui, se croyant mieux avisés, et peut-être même plus fidèles, s'estiment quittes en disant au maître : « Je sais que vous êtes un homme dur, c'est pourquoi, dans ma crainte, j'ai été cacher votre talent dans la terre : le voici; je vous rends ce qui vous appartient. — Mauvais et paresseux serviteur, lui dit le maître, vous savez que je suis un maître exigeant! Vous deviez donc placer mon argent entre les mains des banquiers, et, à mon retour, j'eusse retiré avec intérêt ce qui est à moi[1]. » — Et combien ce reproche est-il plus mérité lorsque le crédit et l'honneur du Maître ont souffert de cette incurie, lorsqu'on a laissé protester son nom et exproprier son héritage, au grand préjudice de ses enfants!

En cet état des choses, que doivent faire les bons serviteurs, les parfaits croyants? Ils doivent racheter cet héritage de la foi en en tirant ce talent de la raison qui y est enfoui. Ils doi-

[1] Matthieu, xxv, 14.

vent confondre ces dilapidateurs publics de la raison qui, après s'être ruinés, entraînent tant d'autres dans leur ruine par la séduction de cette liberté de penser qui n'est autre que la liberté de déraisonner. Ils doivent les confondre par ce dont ils se prévalent, leur hostilité même contre la foi, en faisant valoir cette conséquence : qu'une foi qu'on ne peut attaquer sans tomber dans une telle déraison ne saurait être l'ennemie de la raison; conséquence toute de bon sens et dont l'expérience ne fut jamais plus abondante. Ils doivent ensuite, par le fait et en détail, multiplier cet avantage, en ne laissant se produire aucune attaque contre la foi sans la réfuter comme contraire à la vérité et à la raison, de telle sorte que la liberté de penser soit toujours en perte et la foi toujours en gain de raison. Ils ne doivent pas se borner à la défensive, mais porter la guerre dans le camp ennemi, et l'y porter de deux façons, soit en demandant, soit en rendant compte de la raison : en demandant compte de la raison à ses prétendus partisans contre la foi, par la discussion de leurs systèmes insensés; en rendant raison de leur foi, par la production de ses preuves invincibles, de la savante ordonnance

et de la divine beauté de sa doctrine, de sa convenance rationnelle, de sa fécondité intellectuelle, de tout ce qui la recommande si éminemment à la vraie raison, sans omettre ce que lui doivent nos autres facultés qui en sont inséparables. Ils doivent poser ainsi toutes les affirmations de la foi sur le terrain des négations de la libre pensée, reprendre ce terrain pied à pied, reconstruire pierre par pierre l'édifice de l'Évangile, en reliant toujours la foi à la raison, les dogmes chrétiens aux données fondamentales de l'intelligence humaine, de telle sorte qu'il reste acquis que si la raison est distincte de la foi, elles sont inséparables, et tellement solidaires que leur sort de stabilité ou de ruine ne peut être que commun.

C'est ainsi que, à l'instar des premiers chrétiens, par l'exercice de la raison dans la foi et au service de la foi, non-seulement nous nous affermirons dans la foi, mais nous serons forts contre ses ennemis.

Enfin, nous gagnerons à la sainte cause de la vérité les hésitants et les neutres.

C'est là une catégorie nouvelle qui ne se rencontrait pas à l'origine du christianisme, où on

passait sans transition, et comme par illumination, du paganisme à l'Évangile; une catégorie qui ne s'était pas vue non plus dans les siècles qui ont suivi, où les mœurs étaient trop souvent infidèles, mais sans entamer l'intégrité de la foi; qui au dernier siècle même était rare, en sens contraire, par la défection générale; et qui, de nos jours seulement, comprend le plus grand nombre, comme, après un immense naufrage, flottent des épaves et les malheureux qui s'y sont attachés.

Elle est caractérisée par ce qu'on a justement appelé la corruption des esprits. Non que la corruption des mœurs soit étrangère à l'origine de cet état, non qu'aujourd'hui même elle n'y ait sa part dans un grand nombre, et dans les meilleurs même, ne serait-ce que par un moindre engagement à la vertu contraire. Mais enfin il est vrai de dire que, chez beaucoup, la moralité, sinon éminente, du moins bourgeoise (jamais la sainteté), coexiste avec ce manque de croyances qui n'est ni la négation ni l'affirmation, et qui se meut dans un vaste milieu d'apathique indifférence.

C'est sur ce milieu qu'il faut agir.

Or il est évident qu'on ne peut agir humaine-

ment sur des esprits ainsi faits, ou ainsi défaits, qu'en les saisissant par ce qu'ils offrent de saisissable. Là est la difficulté.

Assurément il faut faire fond, avant tout, sur Dieu, sur l'action de la grâce de Jésus-Christ, sur la prière, sur le sacrifice, sur les œuvres, sur l'exemple, sur l'exercice, en un mot, de notre foi rayonnant autour de nous, et évoquant, édifiant de sa pure influence tout ce qu'il y a de bon, d'honnête, de sensé et de conséquent dans ces âmes, ce qui est comme le fond de ce christianisme de nature qui est en nous, et, mieux encore, le germe de ce christianisme de grâce que le saint baptême y a déposé. Mais si avec tout cela on peut faire autre chose encore, pourquoi ne pas le faire? Je dis qu'on doit le faire; car on ne saurait trop faire pour des âmes d'un si grand prix, et lorsque, en elles, il y va du salut social.

Or cet autre chose nous est indiqué par leur état.

Elles ne sont pas sans foi; car quel homme est sans foi? J'en ai connu, et de très-distingués par l'intelligence, qui, dans de longues controverses auxquelles ils prenaient goût plus que moi, et où je me rabattais à obtenir d'eux un

simple doute sur la divinité de Jésus-Christ, qu'ils me déclaraient avec le plus grand calme ne pas avoir dans le sens de la négative, laissaient néanmoins échapper de ces mots qui impliquaient tout le contraire, et qui, depuis, la maladie survenant, la fin approchant, n'ont eu besoin que de l'invitation d'un humble serviteur pour appeler ce Jésus-Christ qu'ils m'avaient nié, le recevoir en eux, et faire dans ses bras la mort la plus édifiante.

Ils ne sont donc pas sans foi. Mais cette foi est comprimée et refoulée en eux par leur raison, comme la raison, dans certains croyants, l'est par leur foi. Et ces deux états, trop souvent en présence l'un de l'autre, s'autorisent et s'entretiennent réciproquement. On ne se le dit pas, mais cela est réputé tel. Or, cette double méprise cesserait et la communication s'établirait si, avec toute la conscience et toute la science de ce qu'il y a de raison dans leur foi, les croyants traitaient avec ces hésitants et ces neutres. Je dis traitaient, parce que ce n'est pas par des procédés impérieux ou désespérants qu'il faut agir sur ces esprits : ce ne serait ni juste ni habile. Autant nous devons être entiers dans nos croyances, autant nous

devons être ouverts et communicatifs dans nos raisons, confiants dans le jugement et la loyauté de nos adversaires. Nous ne paraîtrons pas le plus souvent aboutir, et, au cas contraire, il ne faudrait pas en tirer avantage; car que sommes-nous que des préparateurs de la vérité, qui seule a le droit de vaincre? Mais nous aurons déposé des germes qui lèveront en leur saison.

Vainement s'en remettrait-on aux seuls croyants de sauver la société, tout en restant étranger et souvent hostile à leurs manifestations héroïques; les croyants eux-mêmes s'abuseraient, je le crois, s'ils avaient une telle confiance; car s'ils sortent de la masse, ils ne la pénètrent pas. Ils ne sont pas *l'esprit public,* qui ne se laisse pas entamer par eux. Et pour le devenir, il ne suffit pas, encore un coup, de leur foi, si méritoire qu'elle soit. Peu s'en faut que je ne dise que, *toute seule,* elle serait trop escarpée pour le siècle. Qu'ils ne la ralentissent pas sans doute, mais qu'ils y joignent le prosélytisme par la science et par la raison, et pour cela, qu'ils se pénètrent eux-mêmes de celles-ci.

Le prosélytisme! Son extinction est encore un des plus tristes caractères de notre état. Le respect humain n'existe plus : c'est un grand

bien; mais nous l'aurions payé bien cher, si c'était au prix de notre isolement respectif, nous laissant les uns les autres dans la situation de notre esprit et de notre cœur par rapport à la vérité qui seule peut nous sauver tous. C'est là comme un pacte secret de respectueuse tolérance, ou plutôt de cantonnement de défiance qui ne profite qu'à la division. On peut en dire ce qu'on a dit d'une certaine république : que ce n'était pas l'état *qui nous divisait le moins*, mais bien celui *qui nous permettait le plus de rester divisés*.

Non, il faut en revenir à la raison (je ne dis pas à notre raison), qui est le lien des liens entre les hommes, et même entre eux et Dieu; et il faut y revenir par Celui-là qui, étant lui-même la Raison divine et originale incarnée, est le grand Médiateur des esprits avec son Père, leur Auteur.

Il faut revenir à la raison par la foi, pour revenir à la foi par la raison.

Et qu'on ne dise pas que c'est là un cercle vicieux. « Ces choses-là, dit avec beaucoup de sens Bossuet, sur une question analogue, sont tellement faites l'une pour l'autre et s'assortissent l'une avec l'autre si parfaitement,

qu'elles s'entre soutiennent comme les pierres d'une voûte et d'un édifice se tiennent mutuellement en état. Tout est plein dans la nature de pareils exemples. Je porte le bâton sur lequel je m'appuie; les chairs lient et couvrent les os qui les soutiennent; et tout s'aide mutuellement dans l'univers[1]. »

La raison et la foi se prêtent ainsi un mutuel appui et se font un mutuel retour, comme l'oiseau et ses ailes, qu'il porte et qui le portent. C'est la raison ailée, pouvant tout à la fois marcher et voler, voler sur les hauteurs, et y marcher comme dans la plaine.

VII

Voilà la thèse.

Elle peut se résumer en deux mots : *Union* de la raison et de la foi dans leur *Distinction.*

Et elle a toute la portée de ses deux termes : toute la portée de la raison, toute la portée de la foi.

C'est dire combien elle est appropriée au

[1] *Conférence avec Claude.*

grand mal de notre époque, qui en est précisément l'antithèse; et je termine par là cette première partie de ma dissertation.

Ce mal que nous déplorons à l'envi sans en chercher la cause, et même en l'entretenant, quel est-il en effet? Nous le disons tous les jours : c'est la division, et par suite la confusion en toutes choses. Tout est en confusion parce que tout est en division. Ces deux termes, *division* et *confusion,* se correspondent comme *union* et *distinction*. Nous le comprenons cependant si peu que nous croyons trouver un remède à la confusion dans la séparation et la division; ce qui est séparé ne pouvant, ce semble, être confus : séparation de l'Eglise et de l'État, séparation des forces et des pouvoirs, séparation des droits et des devoirs, séparation de l'éducation et de l'instruction, séparation de la conscience privée et de la conscience publique, séparation en tout. C'est là l'erreur; parce que la séparation de ce qui est fait pour être uni étant contre la nature des choses, celle-ci souffre violence, et tout entre en compétition et en confusion jusqu'à ce qu'elle ait repris son empire. Dans ce conflit chacun revendique sa part et l'outre-passe pour être sûr de l'avoir toute.

C'est une lutte d'absorption réciproque où c'est le meilleur qui est toujours sacrifié. On veut être *autonome,* selon le mot de l'époque, c'est-à-dire s'appartenir, être à soi-même sa loi; et comme la nature des choses y résiste, on pousse jusqu'à vouloir faire la loi aux autres. S'appartenir par la distinction, oui; mais par la séparation, non; car comme nul ne peut se suffire à lui-même, vouloir s'appartenir ainsi est le plus sûr moyen d'appartenir bientôt à la décomposition. La main n'est pas le pied; ils sont *distincts,* et il en est ainsi de tous les membres du corps entre eux; mais ils ne sont pas *disjoints;* et s'ils l'étaient, ils ne seraient plus distincts; il n'y aurait plus ni corps ni membre : ce serait la mort et la confusion.

La loi de la vie, en toutes choses, est l'union des éléments concourant, dans leur distinction même, à combattre la dissolution, qui est la loi de la mort; et *tout s'aide mutuellement dans l'univers.*

Le genre humain pris en nations distinctes; chaque nation en gouvernants et gouvernés; chaque société en ses diverses conditions; chaque famille dans les parents, les enfants et les proches qui la composent; le mariage en

ses deux sexes; l'individu dans les divers membres de son corps et les diverses facultés de son âme : tout vit, se meut, prospère ou décroît selon cette grande et universelle loi qui distingue tout et qui ne sépare rien, et, de ce qui est ainsi distinct et uni, compose la plus riche ordonnance. Bien des agitations peuvent se produire sur ce fond; mais rien n'est compromis tant qu'il subsiste et qu'il résiste. Tout est menacé quand il est atteint.

Le monde était déchu de cet état, tout y était division et confusion lorsque le Christ, auteur de l'harmonie universelle, est venu la rétablir au milieu de nous. Il s'en est posé comme le type créé, par la distinction et l'union des deux natures divine et humaine dans l'unité de sa personne, se rapportant elle-même au type incréé de la Trinité des personnes dans la souveraine Unité de la nature divine. Il est venu tout refaire sur ce type et par ce type : « Afin, « disait-il lui-même, dans la prière suprême « qu'il adressait à son Père en allant s'immoler « pour nous, afin que *tous* ils soient *un*, comme « vous, ô Père! êtes en moi, et moi en vous, et « qu'ils soient *un* en nous. Je suis en eux (par « la nature humaine), et vous en moi (par la

« nature divine), pour qu'ils soient consom-
« més en *un*[1]. » C'est là son plan, c'est là son but, c'est là son *Testament* validé par le sang qu'il allait répandre : *Instaurare omnia in Christo*[2].

Et sur ce plan tout a été refait, et la face de la terre a été renouvelée. Comme les éléments du premier chaos, de confus devenus distincts à la voix du même Verbe, pour concourir, par leur merveilleux accord, à l'harmonie universelle de la nature sensible où ils fonctionnent chacun à sa place par les lois admirables de la pondération et de l'attraction, ainsi en a-t-il été de la nature morale christianisée. Chacun s'est appartenu par l'affranchissement, et tous se sont unis par l'amour et le sacrifice. Ce qui comptait le moins, les pauvres, les petits et les malheureux, est devenu le plus par une consécration spéciale, réparatrice et préservatrice; et les grands, les forts, les potentats n'y ont pas moins gagné par l'échange de leur tyrannie, toujours disputée, contre leur légitime autorité se reliant dans les consciences à celle de Dieu sans s'y absorber, Dieu même souffrant la dis-

1 Jean, XVII, 23.
2 *Ad Ephes.*, I, 10.

tinction de ce que nous lui devons et de ce qui leur est dû, et maintenant cette distinction contre eux, quand ils sont assez insensés pour ne pas voir qu'elle est autant pour eux que pour la légitime liberté des peuples.

Le Christ est ainsi devenu la pierre angulaire d'un édifice social de liberté et d'autorité, de droits et de devoirs, de justice et de charité, de raison et de foi, dont son Église est la régulatrice comme elle en a été l'institutrice : pierre d'aimant qui a attiré tout à elle, et qui, communiquant sa propriété et sa vertu à toutes les parties, les tient en équilibre et en union par la grâce et par l'amour, pour les élever en structure harmonieuse jusqu'à la gloire. Ainsi a été fait le monde chrétien. C'est sur ce plan que tout a été rectifié : les mœurs, les lois, les pouvoirs, les institutions, les conditions, les relations; que tout s'est dégagé, que tout s'est joint. Et quand on songe de quel chaos de démence et de dissolution cette œuvre a été tirée; à travers quels furieux obstacles de barbarie, venant s'y mêler, elle s'est fait jour; sur quels fond et par quels éléments de mauvaise nature, toujours en révolte, elle s'est élevée, on sera moins étonné des infractions dont elle a eu à

souffrir, — la liberté humaine étant laissée pour notre mérite ou notre démérite, — qu'on ne sera ravi jusqu'au miracle de ce qu'elles n'aient jamais pu entamer son ordonnance, appauvrir son efficacité, arrêter sa marche jusqu'à nous, que seule elle retient encore sur le gouffre de maux que nous nous sommes faits à nous-mêmes en voulant nous en séparer.

Les conséquences de cette séparation ne pourraient être que mortelles. Pour bien le comprendre, il faut aller jusqu'à la racine de cet état; et à cet effet, une courte observation suffira.

L'humanité n'a jamais pu vivre en société sans la raison qui en est le lien. Avant le christianisme, tout ce qu'il y avait de raison dans le monde y était à l'état fragmentaire, mêlé de beaucoup d'erreurs et de germes pestilentiels qui ont fini par étouffer ce peu de raison qui n'avait aucun foyer visible et social par où elle se rattachât à son principe et s'en alimentât. Cependant, dans de si mauvaises conditions, la raison a pu sinon empêcher, du moins ralentir la chute dernière de l'humanité dans cette nuit et dans cette mort d'où le christianisme est venu la retirer. Mais pourquoi? Parce que,

d'intention et d'effort, la raison s'inspirait de la religion et y aspirait. Cela est certain pour qui connaît l'antiquité. C'était une raison religieuse, croyante, et qui, à travers toutes les aberrations du polythéisme, plongeait ses racines dans les dogmes principaux de la religion. Esprits forts, libres penseurs, partisans de la raison seule contre la foi, y eussent été des monstres. Tant il entre de foi dans la raison, qu'on peut dire qu'il n'y a pas de raison sans foi! Mais d'autre part, comme il n'est pas moins vrai qu'il ne saurait y avoir de foi sans raison, si croyante que fût l'antiquité, le faux du paganisme, ce que Platon appelait *les rêves d'une vieille en délire,* auquel il s'efforçait de se tenir, faute de mieux, en attendant une RÉVÉLATION[1], fléchit dans l'esprit humain, entraînant avec soi les dogmes vrais qui s'y trouvaient dénaturés, et d'ailleurs impuissants par eux-mêmes à se soutenir faute d'autorité et de doctrine qui les appuyât et les appropriât à notre nature.

Le christianisme vint à point pour sauver le monde, en *recueillant à son bord* tout ce qu'il y restait de raison et de foi dans le commun

[1] *Georgias, — Phédon.*

naufrage et les rapatriant à leur principe. La raison et la foi, dès lors, firent corps dans la vérité au sein de l'humanité. Elles furent en même temps sauvegardées à jamais de tout nouveau naufrage par la divine institution de l'Église préposée à leur garde, à leur union, à leurs rapports. Le monde fut ainsi sauvé, et put toujours l'être à travers tous les accidents de ses destinées, à moins qu'il ne voulût se perdre, ce que Dieu même ne saurait empêcher sans briser le ressort de liberté qui est l'honneur de notre nature.

Mais ce qui assurait son salut, s'il était fidèle, donnait à sa perte un caractère plus malin et plus fatal s'il ne l'était pas.

Les Anciens, en effet, étaient moins pourvus de vérité que nous, qui avons la Vérité même : mais ils aspiraient à celle-ci, et on peut dire, pour plusieurs, que par là ils lui appartenaient. Mais nous, à quelle vérité aller, à quelle foi nous rattacher hors l'Évangile, hors l'Église qui en est l'arche? *A qui irions-nous qu'à Celui-là qui seul a les paroles de la vie*[1]*?* Dans la foi à l'Évangile, c'est donc toute foi que nous répu-

[1] Jean, VI, 69.

dierions, et d'une répudiation délibérée, voulue, systématiquement hostile à toute foi : ce qui ne s'est jamais vu dans le monde sans que, à un degré infiniment moindre de criminelle folie, il ne sombrât. C'est se précipiter, et de quelle hauteur! C'est s'excommunier du genre humain.

On croit cependant pouvoir le faire et pouvoir se suffire avec les seules forces de la raison. C'est cette prétention qui caractérise le siècle.

Mais cela même est de la folie. La raison, qui devrait être d'autant plus forte qu'on prétend lui faire porter seule le poids du monde, en est d'autant plus faible. Elle n'a plus ni tenant ni aboutissant, elle a perdu ses pôles, elle ne porte plus sur rien : semblable à cet éléphant du système cosmogonique indien, qui soutient en l'air une série de mondes, et auquel on a oublié de donner à lui-même un point d'appui. Telle est la raison sans la foi.

Et cela est si vrai, que, comme cette raison réclame la foi, comme elle y aspire, comme elle y conduit, comme dans toutes les attaques insensées dont celle-ci a été l'objet elle s'est prononcée pour elle, eh bien, on répudie la raison, par une suite nécessaire de la répudiation de la

foi chrétienne : éclatant hommage rendu à leur alliance !

Tel est aujourd'hui l'état de tous les esprits qui participent de la libre pensée, et de nombre d'autres qui, tout en se défendant de lui appartenir, par cela seul qu'ils n'appartiennent pas à la foi (tant la question s'est resserrée !) inclinent, *volens nolens*, vers ce système désespéré, et y sont suivis de proche en proche par l'esprit public.

Que reste-t-il après cela? Que reste-t-il après *la* raison?

Il reste *notre* raison, ou plutôt *nos raisons* individuelles et privées, l'esprit propre substitué au sens commun, chacun parlant sa langue, prononçant chacun à son point de vue et à sa guise sur ce qui est vérité et ce qui est erreur, sur ce qui est bien et sur ce qui est mal, sur ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas : c'est la négation de toute notion du vrai et du bien acceptée entre les hommes, c'est la confusion des langues, c'est la division à l'infini, la pulvérisation du sol intellectuel et social.

Encore si la raison individuelle, si l'accord tout au moins avec soi-même pouvait subsister après cela; si, à cet état fragmentaire, la raison

présentait quelque consistance! Mais non, la division ne s'y arrête pas. Je termine par cette dernière réflexion, après laquelle la matière manque :

En toutes choses l'état de division où nous sommes a pour première cause la grande division de l'homme d'avec Dieu, lien de toute union, parce qu'il est l'unité par essence. Mais ce qu'on ne remarque pas assez, c'est que cette première division n'a pu se faire sans en entraîner une autre qui lui est concomitante et dont on comprendra bien mieux la portée : c'est la division de l'homme avec lui-même en chacun de nous. L'homme, en effet, comme tout ce qui existe, et plus étroitement encore par l'éminence de ses facultés, étant fait pour Dieu, il ne peut s'en détacher sans y laisser une partie de lui-même, et la plus noble partie; sans qu'il s'opère en lui une scission et comme un déchirement qui le pose en contradiction avec lui-même. Il reste forcément mutilé et faussé : mutilé de cette généreuse partie de son être qui n'a plus son objet; faussé dans la moindre, qui, ne fonctionnant plus avec cette haute partie dirigeante, ne s'agite que pour s'égarer. De là cette effrayante diminution de

l'homme, de nos jours; de là nos appauvrissements et nos impuissances. On ne s'en aperçoit pas, chacun en particulier, dans les choses vulgaires de la vie, parce que peu de raison y suffit. Mais dès qu'on veut toucher aux questions publiques et générales, et tout le monde y prétend, alors le mal se révèle. En cet état, l'homme est une sorte de monstre de division; et comme cette division est en lui, est lui-même, il la porte, il la sème partout autour de lui, et les hommes deviennent socialement ce qu'est l'homme individuellement.

Voilà notre état et sa cause.

Pour reconstituer la société des hommes, il faut donc reconstituer l'homme même, en rejoignant en lui ce qui est séparé, la raison et la foi, l'homme et Dieu, sur le type fondamental de l'Homme-Dieu.

Sans cela, n'espérez rien de toutes les combinaisons d'union que feront des êtres qui portent en eux la division.

Cela fait, au contraire, et il faut s'y employer de toutes ses forces, toutes choses se relèveront, se rapprocheront et se reconstitueront bientôt comme d'elles-mêmes; parce qu'elles

auront pour elles ce qu'elles ont aujourd'hui contre elles : la nature des choses, telles qu'elles ont été faites originairement par leur Auteur, et rétablies miséricordieusement par leur Réparateur.

C'est ce que je me suis proposé d'établir dans cette première partie de ma dissertation. C'est ce dont je vais faire usage dans la seconde, en montrant sommairement la raison de la foi à l'Évangile, avant de l'ouvrir à notre étude et à nos méditations.

L'ÉVANGILE

Pardonnez-moi de vous faire l'éloge du Soleil...

(L'historien Jean de Müller.)

L'ÉVANGILE

I

L'histoire est la mémoire du genre humain. Par elle, il se sait, il a conscience de lui-même, il est *sui compos*, il ne fait qu'un seul individu qui, retenant en soi les siècles écoulés de sa vie, les repasse dans son âme, les revit en quelque sorte autant de fois, et y puise le sentiment de ses diverses responsabilités, de tous les enseignements qui en résultent et de toutes les obligations qu'elles lui imposent. Supprimez la mémoire, et l'individu n'existe pour ainsi dire plus. Supprimez l'histoire, et l'autonomie de notre race disparaît.

L'histoire se compose de documents, de mo-

numents et de traditions. Ne pas croire qu'il y en a de vrais parce qu'il en est de faux, serait insensé. La critique doit expurger le faux ; mais tous ses efforts tournent au ridicule lorsqu'elle entreprend systématiquement d'ébranler telle vérité historique dont la certitude s'impose à la raison, et qui est tellement liée par analogie ou par connexité à l'ensemble de l'histoire humaine, que rien, absolument rien de celle-ci ne subsisterait plus si on parvenait à l'en arracher.

Tel est le fait historique de la vie de Jésus-Christ sur la terre.

Aucun autre n'a pour lui de tels documents, de tels monuments, de telles traditions; aucun n'occupe une place aussi capitale et aussi fondamentale; aucun n'est dans un jour plus vif, plus abondant, plus rayonnant; aucun n'est précédé, accompagné et suivi de tels témoignages : tellement qu'on peut dire que ce n'est pas seulement un des faits les plus certains et les plus indiscutables de l'histoire, mais le fait des faits, le roi des faits, et qui, soit après, soit même avant, et unique en cela, les régit tous. Tous l'éclairent, ou plutôt il les éclaire tous, et ils ne font que lui renvoyer sa propre lumière.

« Du point de vue même de la philosophie, »

disait très-justement, dans le discours d'ouverture de ses leçons à Berlin, en 1842, le docteur Schelling, « le christianisme n'est donc pas une « pure conception de l'intelligence, il est autre « chose encore, il est *un fait,* et *le plus grand* « *de tous,* et ce fait a pour centre *la personne du* « *Christ,* le Christ, *tel que l'Évangile nous l'a* « *représenté.* »

Ce sera une des marques les plus humiliantes de la déraison de ce siècle qu'on ait tenté de réduire ce fait à un *mythe,* et qu'on ait espéré nous le persuader : tant on a osé spéculer sur la poussière de la démolition générale pour nous la jeter aux yeux! Grâce à ce qui reste encore de raison publique, on a échoué. On a fini même par se désister : que dis-je? par se faire un mérite de son impuissance sous le singulier euphémisme d'impartialité, et se donner le bénéfice des aveux les plus décisifs et les plus formels, pour se réfugier, en fin de compte, dans les explications que l'on sait sur ces faits divins de l'histoire évangélique dont l'authenticité n'est plus contestée [1].

[1] *Vie de Jésus,* de M. Renan, et notre livre *La Divinité de* JÉSUS-CHRIST, *démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité.*

Cette attaque séculaire a eu le sort de toutes celles qui ont été risquées contre la vérité indestructible du christianisme dès le premier jour. Elle a été prendre place dans leur musée. Elle y excitera, plus que toute autre, la curiosité; car, qu'on le remarque bien, elle est unique en son genre. Jusque-là, en effet, on n'avait attaqué que la doctrine : jamais, jamais encore on n'avait osé révoquer en doute l'histoire, si intéressé cependant qu'on le fût, puisqu'elle est la base de la doctrine. Juifs, païens, néo-platoniciens et cette nuée d'hérétiques, d'ennemis de toutes sortes à qui il a été donné d'éprouver incessamment la vérité chrétienne pour la faire ressortir, aucun, aucun n'avait osé affronter l'évidence historique des Évangiles qu'on leur objectait toujours : tant le cri public, la possession certaine, la tradition lumineuse, le témoignage universel se fussent élevés contre eux, en tenant l'autorité des Évangiles hors de tout débat, et retenant celui-ci dans ses termes. « L'autorité de nos Évangiles est si bien établie, « disait au second siècle saint Irénée, que les « hérétiques eux-mêmes leur rendent témoi- « gnage... Notre doctrine est donc bien cer- « taine, puisqu'elle est appuyée sur les livres

« que nos adversaires confirment de leur « aveu[1].

A notre siècle donc était échue la témérité insigne, entre toutes les témérités de l'esprit humain, d'entreprendre le siége de la vérité historique des Évangiles. Je n'énumèrerai pas, à la façon d'Homère, tous les chefs de cette grande coalition, ni l'appareil tout à la fois nébuleux et pesant de leur armure germanique, sous laquelle ils gisent aujourd'hui. Ils avaient cru en imposer, en faisant passer l'ennui pour la science, à la faveur d'une révolution qui avait tellement rompu avec le passé, qu'on croyait pouvoir tout se permettre contre celui-ci, à la faveur aussi d'une ignorance et d'une incurie, pour ne pas dire plus, tellement générales, qu'on ne croyait pas moins pouvoir se moquer de tout. Qu'est-il arrivé cependant? Chose admirable! tant de causes d'obscurité qui, agissant toutes seules, eussent pu voiler la vérité historique des Évangiles, ont été dissipées par la discussion de l'entreprise même qui se proposait de les exploiter. « Par une singularité rare « en histoire, comme en est venu à le dire

[1] *Contr. Hæres.* lib. III, c. I.

« M. Renan, nous voyons bien mieux ce qui « s'est passé dans le monde chrétien de l'an 50 « à l'an 75, que dans les temps moins reculés[1]. » Et qu'y voyons-nous? Nous y voyons qu'*il faut admettre pour authentiques les quatre Évangiles canoniques;* — que Matthieu pour les discours, Jean pour la narration, sont *dignes d'une confiance hors ligne;* — que Luc *nous offre un terrain solide dans un Évangile de la plus parfaite unité, puisé aux sources les plus anciennes, et admirable d'inspiration, de bonheur, de trait et de relief;* — enfin que Marc est d'une *netteté supérieure encore, qui ne peut appartenir qu'à un témoin oculaire qui, évidemment, avait suivi Jésus, l'avait regardé de très-près, et en avait gardé une vive image,* etc.[2].

Nous répudions, bien entendu, cette distribution fantaisiste des mérites entre nos saints évangélistes, où le libre penseur veut se donner à lui-même le mérite du critique entendu, alors qu'il n'est que le critique battu. Les quatre Évangiles, après tout, n'en font qu'un, et si chacun d'eux a tant de titres à notre créance, c'est que l'Évangile tout entier a un titre souverain à

1 *Vie de Jésus*, Introduction.
2 *Ibid.,* passim.

notre foi, de par l'ennemi même de notre foi.

Voilà où en est la question : à ne plus être une question pour personne, comme elle ne l'a jamais été pour les esprits sérieux.

Il faut en revenir à ce badinage ironique dont usait Labruyère à l'égard des premiers libres penseurs qui s'appelaient alors *esprits forts*, et qui, après tant de fracas et de fatras, est le dernier mot qui survive, parce que c'est le mot de l'éternel bon sens : « César a-t-il été massacré « au milieu du sénat? Y a-t-il eu un César? « Quelle conséquence! me dites-vous; quels « doutes! quelle demande! Vous riez! Vous ne « me jugez pas digne d'aucune réponse; et je « crois même que vous avez raison. Je suppose « néanmoins que le livre qui fait mention de « César ne soit pas un livre profane, écrit de la « main des hommes qui sont menteurs, trouvé « par hasard dans les bibliothèques parmi « d'autres manuscrits qui contiennent des his- « toires vraies ou apocryphes; qu'au contraire, « il soit inspiré, saint, divin; qu'il porte en soi « ces caractères; qu'il se trouve, depuis près de « deux mille ans, dans une société nombreuse « qui n'a pas permis qu'on y ait fait, pendant « tout ce temps, la moindre altération, et qui

« s'est fait une religion de le conserver dans
« toute son intégrité; qu'il y ait même un en-
« gagement religieux et indispensable d'avoir
« de la foi pour tous les faits contenus dans ce
« volume où il est parlé de César et de sa dic-
« tature : avouez-le, Lucile, vous douterez alors
« qu'il y ait eu un César! »

Avouons-le pour Lucile, sans vouloir trop le décrier : eh bien, oui, il en doutera; et il n'est pas le seul de son espèce; et le genre humain se compose de beaucoup de Luciles; j'oserai même dire que nous sommes tous plus ou moins des Luciles, sans en excepter Labruyère lui-même. En voulez-vous la preuve? Quel est le croyant, si croyant qu'il soit, dont la foi ne soit susceptible de croître, c'est-à-dire de s'élever au-dessus du doute, et par contre de s'en rapprocher, ou du moins d'en être éprouvée? C'est que Lucile c'est le vieil homme en chacun de nous; c'est qu'il y a deux sortes de doute comme il y a deux hommes en nous : il y a le doute de tentation et le doute de raison. Mais que faut-il en conclure à l'égard de l'Évangile par rapport à ces deux doutes? Une double preuve : qu'il n'a rien à craindre du doute de raison, tant sa vérité le dissipe; et qu'il a tout à craindre du

doute de tentation, tant sa sainteté le soulève en contrariant nos mauvais instincts. Les faits de César, dont personne ne doute, sont moins prouvés que ceux de Jésus-Christ, dont cependant nous sommes portés à douter. C'est que César nous laisse tranquilles dans nos faiblesses et nos misères morales, et que Jésus-Christ est venu nous y arracher. Mais en cela, Jésus-Christ est dans la parfaite vérité de son caractère : de sorte que nos doutes mêmes sont une preuve de plus.

Ces doutes, que j'ai appelés de tentation, par opposition aux doutes de raison, ne sauraient dès lors être combattus de la même manière. Ce sont des doutes moraux de mauvaise nature qu'il faut traiter, comme toute maladie de l'âme, non par des raisons, mais par des remèdes, dont Jésus-Christ a précisément la puissance et le secret. Il faut les *guérir,* à la différence des doutes rationnels qui ont seuls le droit d'être *discutés*. Et l'illusion qu'ils nous font en simulant ceux-ci est tout à la fois tellement spécieuse et fausse, qu'alors que la plus vive lumière ne peut les dissiper, il n'en reste plus rien dès qu'on les a fait passer par le traitement moral dont ils relèvent; les doutes rationnels eux-mêmes ont disparu : on croit, on voit.

Est-ce à dire qu'il ne faut pas tenir compte des doutes vraiment rationnels? Je ne dis pas cela, surtout de nos jours, où les esprits sont si fort déshabitués de la connaissance de la religion sans en être plus humbles. Mais je dis qu'il ne faut pas être dupe de ce que les doutes de tentation et de mauvais intérêt peuvent y mêler de leurs suggestions, et qu'il faut commencer par s'en dégager, comme on ôte ses liens à un captif si l'on veut qu'il marche. Dans ces conditions, oui, les doutes de raison, s'il en est, doivent être satisfaits. Je dis plus; en attendant ces conditions, on doit chercher à les satisfaire : soit parce que c'est un moyen de déterminer la volonté à se dégager, de la manière qu'il a été dit, des mauvais doutes de tentation; soit parce que c'est un préservatif qui la fortifie ensuite contre leur retour; soit enfin parce qu'il est dans le droit, il est dans le devoir de notre raison d'être éclairée, et que cela n'importe pas moins à l'honneur et à la défense de la foi.

C'est pourquoi il faut incessamment produire les preuves de la vérité de celle-ci, autant qu'il est possible de prouver la lumière.

Ces preuves sont innombrables; elles ne sont pas moins diverses dans l'unité de leur objet;

et par là elles sont tellement appropriées à la diversité des esprits que, en même temps qu'elles nous assiégent toutes, il en est plus particulièrement une, dans le nombre, jamais la même généralement, qui a le privilége d'entrer la première dans la place, et d'y devenir la reine de notre conviction.

Et ce qui est merveilleux, c'est que tout y est preuve, et la masse et le plus petit détail, et qu'on peut dire de la démonstration qui en sort de partout : *est tota in toto, et tota in qualibet parte;* c'est que, par un circuit de solidarité réciproque, l'objet même de la preuve y devient preuve, en réagissant sur toutes celles qui y aboutissent d'une force égale à celle qu'il en reçoit, et que la pétition de principe n'est pas possible en ce divin sujet, semblable en cela aux œuvres de la nature, comme, dans sa réponse au ministre Claude, le disait si bien Bossuet; c'est enfin que, non-seulement il est invulnérable aux objections, mais qu'il en profite toujours, et qu'elles y tournent elles-mêmes en nouvelles preuves.

Faisons usage de ces propriétés logiques du christianisme, et montrons-en la force par rapport à la vérité historique de l'Évangile.

Je pose en thèse : — que Jésus-Christ prouve l'Évangile; — et que l'Évangile, à son tour, prouve Jésus-Christ.

II

Jésus-Christ, dis-je en premier lieu, prouve l'Évangile.

Je considère d'abord un grand fait vivant, actuel, et dans le milieu duquel flotte et s'agite le monde civilisé à l'heure où nous sommes. Ce n'est pas de l'histoire, retraçant un événement écoulé, même dhier : c'est *le présent,* dans lequel nous nous endormons et nous nous réveillons, et qui se lève chaque matin sur nos têtes comme le soleil : le christianisme. Le soleil est de l'histoire, et de l'histoire ancienne s'il en fut jamais, en ce sens que le fait quotidien de son évolution est le plus ancien de tous les faits; et assurément s'il venait à cesser, il pourrait exercer la critique. Mais comme il n'est pas un fait *écoulé,* comme il est successivement continu, ce n'est pas de l'histoire.

Ainsi du Christ et de son œuvre.

Après s'être annoncé, dès l'origine du monde,

par les oracles et les signes les plus certains; par tout un peuple exclusivement voué à cette prophétique mission; par les révolutions des empires convergeant vers cette unique fin; par les appels de détresse de la conscience humaine égarée dans le labyrinthe de ses ignorances et de ses maux ; après, dis-je, toutes ces lueurs d'une croissante aurore, vers laquelle toutes les nations de la terre avaient les regards tournés comme vers le pôle de la commune espérance, le céleste Réparateur de notre nature s'est levé d'en haut sur l'horizon historique de ce monde, et depuis lors il ne l'a plus quitté.

Ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera demain, il l'était hier, il l'était il y a cent ans, huit cents ans, dix-huit cents ans; il l'était à l'époque où saint Paul écrivait : *Jesus Christus, heri, et hodie, et in sæcula;* et où lui-même disait : « Avant qu'Abraham *fut,* je *suis.* » *Ego sum* [1].

Sum : voilà son *temps;* de nos jours, comme au jour d'Abraham; parce qu'il est Celui-là qui seul a pu donner de lui cette définition sublime : *Sum qui Sum.*

Le christianisme en Lui est un seul fait unique

1 Joan. VIII, 58.

dans sa continuité, qui se passe toujours sans passer jamais, et que qui voit a vu dès son apparition sur la scène de ce monde; avec cette particularité, même, que nous voyons bien mieux ce qui s'est passé dans le monde chrétien à son origine que dans les temps moins reculés.

Supprimons donc dix-huit siècles, puisqu'en un tel sujet ils ne comptent pas; raccourcissons l'histoire; plaçons-nous au premier siècle, et demandons-nous ce qui se passe, et ce dont nous sommes les témoins.

Car il se passe quelque chose de considérable, d'inouï, de renversant. Le monde était païen, et le voilà chrétien. Il adorait Vénus, Sérapis, Jupiter, et le voilà aux pieds d'un supplicié sur une croix. Il était ivre de volupté et de cruauté, et le voilà fou de chasteté et de charité. Il appartenait à l'égoïsme, et il est emporté au sacrifice. Et tout, absolument tout, se trouve retourné dans ce sens.

Comment cela s'est-il fait?

Voilà la question.

Le monde entier me répond que cela s'est fait comme cela se soutient et se continue, par le Christ.

Assurément; mais encore, comment?

Le monde entier me répond encore comme Schelling : Par le Christ *tel que l'Evangile nous l'a représenté;* avec ce cortége de prophéties et de miracles dont il nous y paraît entouré.

Je sais bien qu'aujourd'hui, après dix-huit siècles de progressive évidence, on peut dire avec M. Sainte-Beuve, s'appropriant les paroles de M. de la Chaise dans sa préface de Pascal : « Quand *il n'y aurait point de prophéties* pour « Jésus-Christ, et qu'*il serait sans miracles,* il « y a quelque chose de si divin dans sa doctrine « et dans sa vie, qu'il en faut au moins être « charmé, et que, comme il n'y a ni véritable « vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de « Jésus-Christ, il n'y a non plus ni hauteur « d'intelligence, ni délicatesse de sentiment « sans l'admiration de Jésus-Christ[1]; » et mieux encore, avec M. Renan : « Jésus est un « principe inépuisable de renaissances morales « à qui chacun de nous doit ce qu'il a de meil- « leur en lui, et qui dirige encore, *à l'heure* « *qu'il est,* les destinées de l'humanité[2]. » Mais il ne s'agit pas de l'heure qu'il est : il s'agit du premier siècle, où les Sainte-Beuve et les Renan,

[1] *Port-Royal,* t. III, p. 350.
[2] *Vie de Jésus.*

les Celse et les Porphyre, les scribes et les pharisiens étaient loin de tenir le même langage. Cette beauté divine de Jésus-Christ, qui nous frappe aujourd'hui jusqu'à arracher à ses ennemis de telles déclarations, totalement incomprise quand il parut, n'a rencontré que la plus épaisse inintelligence, la plus grossière contradiction, la plus cruelle persécution. Elle n'a pas même retenu ses propres disciples. Il a été scandale aux Juifs, folie aux gentils. Sa morale s'est heurtée à la corruption la plus invétérée et la plus débordée, sa doctrine aux préjugés les plus intraitables de l'orgueil, son Évangile aux intérêts les plus irritables des religions, des sociétés et des États. Il s'est attaqué au genre humain, et il aurait dû s'y briser. Non-seulement, dès lors, il n'avait pas pour lui, aux yeux de ses contemporains et longtemps après, cette beauté, cette sagesse qu'on exalte aujourd'hui; mais il avait toutes les apparences contre lui. De telle sorte que, si vous lui enlevez, en outre, ses prophéties et ses miracles, si vous lui retirez la puissance surnaturelle qu'il en portait en lui, que reste-t-il? Un pauvre Juif, sorti de l'obscurité d'une bourgade où il a vécu ignoré trente ans, et qui, après trois ans passés à annoncer des

mystères que personne ne comprenait, sans que rien l'autorisât, s'est fait condamner comme perturbateur du repos public (bien à tort, sans doute, sa parole à elle seule n'étant pas de nature à soulever contre lui une telle rage), à finir dans l'ignominie du supplice de la croix. Vous le réduisez ainsi à cette croix, qui résume sa misérable vie, sans la vertu miraculeuse de la croix, laquelle, admise, ouvrirait la porte à tous les miracles qui ont précédé et qui ont suivi. C'est bien.

Mais cependant, après cela, vous êtes contraint, par le fait absolument indéniable, à reconnaître qu'il s'est converti, rapidement, le monde de Tibère et de Néron, qu'il a refait sur lui et à jamais, sous peine qu'elle périsse, l'humanité ; et la libre pensée elle-même, ne pouvant échapper à son triomphe, est poussée à la folie de se l'adjuger, et, se proposant elle-même en lui à nos adorations, à nous dire : « Voilà le « Dieu vivant, voilà celui qu'il faut adorer[1]. »

Je le demande simplement : ce Christ sans miracles n'est-il pas un plus grand miracle, ou plutôt n'est-ce pas là une chimère d'impossibilité et d'absurdité?

[1] M. Renan, *Vie de Jésus*.

Car enfin, le plus suppose le moins. Qu'est-ce que ressusciter un Lazare pour celui qui a ressuscité le genre humain? Cette dernière résurrection nous frappe moins parce qu'elle a été morale. Mais ce n'est là qu'une illusion venant de ce que, depuis Jésus-Christ et grâce à lui, les morts moraux ressuscitent, et qu'il est resté dans le monde *un principe inépuisable de renaissances morales*. Avant lui, cela ne s'était jamais vu. On avait vu des *naissances,* bien inférieures encore, jamais de *renaissances*. On avait vu des barbares venir à la civilisation au contact d'autres civilisations; jamais des races dégénérées et putréfiées remonter de la mort à la vie et recommencer leurs destins. Qu'est-ce donc du genre humain tout entier, et du genre humain en l'état horrible de décomposition où l'a pris Jésus-Christ; en cet état où il n'offrait sur toute sa face que la corruption ou la barbarie, sans aucun ferment de renaissance ou de naissance? C'est de cet état que Jésus-Christ seul l'a évoqué à la vie, et à quelle vie! Je dis que c'est là une résurrection plus prodigieuse que celle de Lazare. J'ajoute qu'elle est plus prodigieuse encore en ceci, que Lazare, mort, n'opposait du moins aucune résistance, et que le genre

humain s'est débattu, et avec quelle fureur!

Je reviens par là à mon argument. Pour que Jésus-Christ ait dompté cette fureur comme il l'a fait, pour qu'il ait imposé la vie à qui la repoussait ainsi, il a fallu qu'il portât en lui la puissance du miracle. Il a fallu qu'il en ait usé. Le surnaturel et le miraculeux de l'Évangile a dû être le prélude du plus grand surnaturel et miraculeux de la conversion du genre humain, pour frayer la voie à une doctrine qui, humainement parlant, était à elle-même son plus grand obstacle, et ne pouvait être admirée, comme elle l'a été depuis, qu'après avoir été *reçue*.

Jésus-Christ seul, et son œuvre dans le monde, prouve donc ce que l'Évangile nous dit des faits miraculeux de sa vie en Judée, comme le cours d'un fleuve est le témoignage certain de sa source, si reculée, si cachée qu'elle soit : fleuve de miracle, qui ne peut provenir que d'une source de miracles, et de miracles sensibles, comme il convenait, pour sourdre de cette terre durcie par le mal et pour s'y creuser un lit. « Ces choses ont été faites durant le cours de sa vie mortelle, dit Bossuet, et il les a continuées dans son Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante.

Mais ces miracles sensibles, qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps ni pour les personnes, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles[1]. » L'histoire évangélique se fait voir ainsi dans l'œuvre universelle de Jésus-Christ qui en est sortie. Celle-ci n'est que l'Évangile continué, et, comme l'a dit un grand poëte anglais, « l'his-« toire, depuis dix-huit cents ans, n'est que la « suite des trente-trois années que Jésus-Christ « a passées sur notre terre. »

Et qu'on ne nous dise pas que le miracle est impossible parce qu'il a contre lui les lois de la nature. En me réservant de revenir sur cette question, en ce qui touche particulièrement les miracles du Sauveur, je dirai simplement ici : impossible naturellement, oui; mais surnaturellement, non. Si on admet Dieu, ne serait-ce que pour échapper à l'absurdité d'un effet sans cause, on admet le surnaturel, autrement dit cette cause supérieure dont la nature est l'effet.

[1] IIe sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent *sur la Divinité de la Religion.*

La nature, en ce sens, est un miracle, relativement au néant d'où elle a été évoquée et au-dessus duquel elle est continuée par l'acte créateur; et les lois auxquelles elle est soumise sont nécessairement soumises elles-mêmes à leur Auteur. On ne peut nier cela sans glisser dans le panthéisme et l'athéisme. Quand elle fut organisée ainsi que nous la voyons, et à plus forte raison quand elle fut créée, la science même le découvre aujourd'hui dans ses profondeurs, les choses n'étaient pas comme elles sont, et plus avant même elles n'étaient pas. Que se fit-il alors, sinon des miracles de puissance et de sagesse dont Moïse est l'historien de plus en plus justifié? Eh bien, à l'origine du christianisme, œuvre de Jésus-Christ, pareille chose a dû avoir lieu; et c'est par des miracles, — nous verrons lesquels, — que cette création morale a dû être imposée à un autre chaos, plus rebelle encore, par la liberté déréglée de ses éléments, que le premier.

Car enfin, la nature morale est partie, et la plus haute partie de cette nature générale dont on nous oppose les lois; elle a de plus contre le miracle cette liberté dont est dépourvue la nature physique et le déréglement de cette liberté.

Que si néanmoins, comme on est contraint de le reconnaître, Jésus-Christ a opéré sur elle des miracles de réformation, de résurrection et de création, et s'il les reproduit chaque jour sous nos yeux, s'il a converti le monde à cette croix où le monde l'avait cloué, comment répugner à admettre qu'il ait pu faire des miracles sensibles, signes et premiers agents de ce miracle moral incomparablement plus grand? Comment ne pas arriver à conclure, par induction logique d'effet à cause, qu'il a dû les faire pour s'ouvrir un premier passage à travers les sens, et entamer, pour ainsi parler, un monde qui y était plongé et qui les lui opposait?

Il a lui-même tracé comme son signalement divin dans cette progression croissante de miracles : « Allez et rapportez ce que vous avez « entendu et vu : les aveugles voient, les boi« teux marchent, les lépreux sont guéris, les « sourds entendent, les morts ressuscitent, *les « pauvres sont évangélisés.* »

Les pauvres évangélisés! le rebut et l'exécration du monde appelés les premiers au Royaume des cieux ! ce que Bossuet appelait si bien *l'Éminente dignité des pauvres dans l'Église!* ce que le prophète de Jésus-Christ chantait ainsi sur

sa harpe : « Qui est comme notre Dieu, qui des « hauteurs où il habite relève l'indigent de la « poudre, et tire le pauvre de son fumier pour « le faire asseoir parmi les puissants, parmi les « princes de son peuple? » opérer cela dans le monde d'alors, lui faire recevoir le respect, le souci, le culte de la souffrance et de la pauvreté, et non-seulement de la pauvreté nécessaire, mais *volontaire,* jusqu'à rejeter les honneurs et les richesses pour la courtiser dans les pauvres, pour l'épouser dans sa nudité! que dites-vous du miracle d'une telle révolution, dont le comble est que nous y soyons tellement habitués que nous n'en sommes plus frappés, et ne vient-il pas bien après tous les autres pour nous faire croire à ceux-ci?

Nous lisons dans la comédie de *Plutus,* d'Aristophane, que *la Pauvreté* osa se présenter un jour dans une demeure où régnait ce dieu. Il faut voir avec quelles malédictions on vous chasse *l'horrible bête.* Cependant elle entreprend de plaider sa cause, et elle le fait, ma foi, fort éloquemment. « D'où vient donc que les hommes « te fuient? » lui dit-on. « Parce que je les « rends meilleurs, réplique-t-elle, tant il est « difficile de connaître par nous-même ce qui

« nous convient ! » — Mais on lui fait une autre objection, à laquelle elle ne sait que répondre : c'est que « Jupiter, qui doit connaître assuré-« ment ce qu'il y a de meilleur, lui a préféré « les richesses. Après cela, lui dit-on, va te « faire pendre, et ne souffle pas le moindre « mot; car tu ne nous persuaderas pas, *quand « même tu nous aurais déjà persuadé.* » — La Pauvreté se retire, mais, en quittant le seuil, elle se retourne, et jette ce dernier mot : « Un temps viendra que vous me rap-« pellerez ! »

Ce temps est venu. Le vrai Jupiter, *connaissant ce qui nous convient,* a épousé, le premier, la pauvreté et la souffrance dans une crèche et sur un gibet, pour *nous rendre meilleurs* ici-bas; et avec une telle puissance de persuasion, qu'il les a fait recevoir aux riches et aux heureux eux-mêmes. Il a enivré les grandes âmes du saint amour de la pauvreté. « Elle était veuve, « obscure et méprisée, chante le Dante, lorsque, « constante et fière, elle monta sur la croix avec « Jésus-Christ[1]. »

Qui a fait cela a fait plus que les autres mi-

1 *Paradis*, XI.

racles qu'il a donnés en signes de sa mission, et il a dû les faire.

La raison donc, l'existence historique du Christ et *son œuvre* étant posées comme elles le sont dans le monde, conduit à la foi au Christ, *tel que l'Évangile nous l'a représenté*. Jésus-Christ prouve son Évangile.

III

Mais réciproquement, avons-nous dit, si l'Évangile se voit dans l'œuvre universelle de Jésus-Christ, le divin auteur de cette œuvre se voit dans l'Évangile. L'Évangile, à son tour, prouve d'autant plus Jésus-Christ.

La difficulté de croire à l'Évangile tient surtout à ce que nous séparons, dans notre esprit, ces deux choses : l'Évangile et l'œuvre qui en est sortie, la source et le fleuve, la cause et l'effet. Que si l'effet seul suffit à prouver sa cause proportionnelle, combien alors cette cause manifestée devra-t-elle être reçue par notre raison. L'histoire évangélique n'aurait pas été écrite, ou bien elle aurait été perdue, que

nous devrions la supposer telle qu'elle est : combien plus devons-nous y ajouter foi lorsqu'elle nous est produite!

Or, dans quelles conditions d'authenticité, de véracité, de crédibilité, dont aucune autre histoire n'approche, elle nous est produite!

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit des derniers aveux de la libre pensée, aveux si formels, si décisifs. Au point de vue de la critique systématiquement hostile, la cause est finie, et les Évangiles en sont sortis rajeunis, comme ces vieux tableaux de grands maîtres, contestés sous l'injure et l'ignorance de mauvais jours, et que des mordants font revivre et apparaître dans l'authenticité de leur premier éclat. Ainsi nous voyons bien mieux ce qui s'est passé dans le monde chrétien de l'an 50 à l'an 75 que dans les temps moins reculés[1]. C'est la seule chose que je veuille retenir; puis, n'ayant plus d'adversaire, je ne discuterai pas, je me bornerai à faire ressortir quelques caractères de la vérité historique des Évangiles autres que ceux qu'on a coutume de produire, ou du moins autrement présentés.

[1] M. Renan déjà cité.

A cette déclaration de vue rétrospective du premier siècle, plus nette aujourd'hui que jamais, je joindrai d'abord cette remarque de saint Augustin, sur laquelle on n'est pas moins d'accord : que « cette société était très-docte « et peu disposée à accepter ce qui eût été con- « traire à la raison[1]. »

Rien de plus vrai ; et il y en a trois raisons : la première, c'est que, semblable à la nôtre, cette société était essentiellement *critique,* comme toutes les vieilles sociétés, et, par conséquent, nullement légendaire, ce qui n'appartient qu'à l'enfance des sociétés ; la seconde, c'est qu'elle se composait de sociétés diverses d'origine, de tradition, de mœurs, qui, évidemment, n'auraient pu s'accorder sur une même conception imaginaire, ni se la laisser imposer ; la troisième enfin, c'est que toutes devaient être hostiles à l'Évangile, qui venait les déposséder, et intéressées à le discuter.

Et l'Évangile même reflète cet état des esprits. Il est tout hérissé de *comment* et de *pourquoi.* C'est le champ de la polémique universelle dont toutes les solutions, reçues depuis, ont

[1] *Cité de Dieu,* liv. XXII, chap. VIII.

été la moisson. Scribes, pharisiens, sadducéens samaritains, princes du peuple, docteurs de la loi, tous discutent le Christ qui les discute. L'infaillible et impeccable sublimité de sa sagesse et de son caractère ressort de cette complexité de critique et de malice. Sa merveilleuse figure, aux traits tout à la fois si humains et si divins, si arrêtés dans la distinction et si fondus dans l'union en lui de ces deux natures, se détache lumineusement sur ce fond bassement agité d'événements et de personnages, de passions et de contradictions, se mouvant autour de lui, le pressant, le discutant, semant partout des embûches sous ses pas, parmi lesquelles il ne peut jamais être pris en défaut, et il prend lui-même toujours ses ennemis à leurs propres piéges, dont le plus fatal, pour eux, est sa croix, où il les a cloués à jamais, en s'élevant par elle dans sa gloire. Que sera-ce donc plus tard, lorsque le cercle s'élargissant de plus en plus jusqu'à devenir celui du monde, la question s'engagera, non plus seulement avec les mille sectes qui se fractionnaient sur ce petit théâtre de la Judée, où se jouaient les destinées de l'univers, mais avec les Grecs, les Romains, l'Orient, l'Occident, l'Univers même ! Nous le

voyons dans les apôtres, les confesseurs, les martyrs, l'Église enfin jusqu'à nos jours : la discussion, toujours la discussion. C'est là le signe, le grand signe de Jésus-Christ et de son œuvre : *Positus est hic in signum cui contradicetur*[1].

Qu'on ne vienne donc pas nous parler de légende. Sans doute, plus tard, beaucoup plus tard, lorsque le monde barbare aura pris la place du vieux monde, ce jeune monde, dans la naïveté de son origine et de sa foi, pourra entourer celle-ci d'une auréole dorée qui ne sera encore jamais prise pour la foi même, et n'en sera que la poésie. Mais à l'époque des Évangiles! C'est ne pas avoir le sens historique que de le prétendre. Rien n'est moins légendaire que les Évangiles, soit dans ses scènes, soit dans le mode de leur récit. La preuve en est encore dans les Évangiles apocryphes et dans leur destin. D'où vient qu'ils n'ont pas tenu un seul instant? Est-ce qu'ils étaient faux dans le fond? Non; mais seulement dans les détails, et que le milieu critique où ils n'ont fait que paraître et disparaître, autant que la scrupuleuse

[1] Luc, II, 34.

sincérité du christianisme, ne leur a pas permis de vivre, même comme parasites de l'Évangile.

Il faut bien, d'ailleurs, se rendre compte de l'heure et des conditions de la rédaction des Évangiles.

Un point capital à retenir, c'est que l'apostolat du christianisme n'a pas commencé par l'écriture, mais par l'action. Cette grande action qui, après l'abandon de Jésus-Christ à l'ignominie de sa mort par ses disciples eux-mêmes, a éclaté en eux et par eux dans le monde avec une rapidité fulgurante, se passait d'écrits. Ils disaient l'Évangile, c'est-à-dire les faits de la vie de leur Maître, comme en ayant été les témoins directs, et ils prêchaient sa doctrine comme en ayant reçu de lui la mission. Ils en appelaient sur la vérité de ces faits, à Jérusalem et dans la Judée, aux souvenirs publics, souvenirs palpitants de la veille, dont le sujet avait ému les multitudes, agité les sectes, alarmé les pouvoirs, mais qui, ayant fini comme tout finit, et plus misérablement encore, surprenait tout le monde par un réveil qui ressemblait à une résurrection, par une lumière qui, dans de tels agents surtout, ressemblait à une inspiration, et par une puissance qui ressemblait au miracle.

C'était cela, en effet, ou ce n'était rien. Ce n'était rien, et il n'y avait pas à s'en inquiéter; ou c'était cela, et aucune puissance au monde n'était de force à pouvoir s'y opposer, comme le dit très-sensément le docteur Gamaliel dans le conseil juif des princes du peuple, délibérant sur ce qu'il y avait à faire[1]. Or, il faut bien que ce fût cela; car, de Jérusalem, ce mouvement gagna rapidement toute la Judée, la Samarie, l'Asie mineure, la Grèce, Éphèse, Corinthe, Athènes, Alexandrie, Carthage, Rome, l'Univers. L'Évangile donc, cet Évangile que nous lisons aujourd'hui sur le papier du livre qui en porte le nom, fut ainsi d'abord imprimé sur le monde. Et le christianisme marchait, se redisait et se transmettait, et il eût pu venir, de cette façon, jusqu'à nous, par une tradition toujours vivante dans l'Église, que son Auteur avait établie à cette fin.

Ce fut après cela et au milieu de tout cela, huit ans, douze ans, vingt ans, soixante-cinq ans après la mort du Sauveur, que furent écrits les quatre Évangiles : celui de saint Matthieu, pour les Juifs, vers l'an 41; celui de saint Marc,

[1] *Actes*, v, 34.

pour les Romains, vers l'an 45; celui de saint Luc, pour les Grecs, vers l'an 55; et celui de saint Jean, pour tous devenus et devenant chrétiens, vers l'an 98. Ils furent donc écrits au milieu des temps et au milieu des mondes, aux quatre vents du ciel, en pleine lumière des faits, en plein cours de la tradition, d'une tradition assez rapprochée de ces faits pour que les Évangélistes en aient été les témoins, assez répandue pour qu'ils n'aient pu la surprendre par quoi que ce soit d'inexact. A vrai dire, ils n'ont fait que dresser, en quelque sorte, des procès-verbaux plus rigoureusement fidèles de ce que tout le monde déjà savait. Ils ont été les secrétaires de la publicité, et l'ont authentiquée. Et on le voit bien, à la manière dont ils entrent en matière, sans préface, sans cadre, sans précaution : tant la notoriété profonde et générale les en dispensait! tant ils flottaient en plein crédit! Ils avaient été précédés, non-seulement par les témoignages oraux des apôtres et par leurs épîtres, où on retrouve la substance de l'histoire évangélique, mais par nombre d'autres écrits où plusieurs retraçaient les mêmes récits. C'est ce qui résulte clairement de ce commencement de l'évangile de saint Luc : « Plusieurs

« ayant entrepris d'écrire le récit des choses « qui se sont accomplies parmi nous, il m'est « aussi venu en pensée, après m'être diligem- « ment enquis dès l'origine, de vous en repré- « senter la suite. » Et c'est précisément parce que ces divers récits particuliers pouvaient égarer la foi publique, que les Apôtres, plus autorisés, comme témoins et mandataires de Jésus-Christ, écrivirent les Évangiles : saint Matthieu et saint Jean en leur propre nom, saint Marc au nom de saint Pierre, et saint Luc au nom de saint Paul, chacun d'eux dans des lieux et des temps différents, et cependant tous merveilleusement d'accord jusqu'à ne faire qu'un seul livre. Quelle autorité ne devaient pas avoir de tels témoins, alors que, comme saint Jean dans sa première Épître, ils venaient dire : « Ce que nous avons *entendu,* ce que nous « avons *vu* de nos yeux, ce que nous avons *tou-* « *ché* de nos mains, ce que nous avons *con-* « *templé* du Verbe de vie, c'est ce que nous « vous annonçons ! » Et comment douter de leur sincérité alors qu'ils étaient eux-mêmes, dans leur vie et dans leur mort, des évangiles vivants de Jésus-Christ? Comment douter des faits évangéliques en eux-mêmes, si miracu-

leux qu'ils fussent, alors que des miracles non moins grands se faisaient encore par leurs narrateurs, et que tout ce qu'on voyait dans le monde, en ce même temps, était miracle, et plus grand miracle?

J'ajoute une dernière réflexion.

On croit généralement que l'Évangile, parce qu'il *fut annoncé aux pauvres* (ce qui ne s'était jamais vu d'aucune doctrine humaine), ne fut annoncé *qu'aux pauvres,* et qu'il eut, par eux, facilement raison de la crédulité de l'esprit humain. C'est là une erreur que dom Guéranger, d'illustre mémoire, a très-savamment dissipée dans son docte et attachant ouvrage sur *sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles.* Dans l'Évangile même, nous voyons précisément le Sauveur, tout en épanchant sa charité sur les pauvres et les petits, porter sa vérité parmi les riches et les savants, la livrer à leurs controverses et l'en dégager toujours. Il n'y brille pas moins par sa sagesse parmi les doctes que par sa bonté parmi les simples, *enseignant dans les synagogues et guérissant parmi le peuple*[1], également divin dans

[1] Matth., IV, 23.

l'une et l'autre. C'est même par la science qu'il débute, dès l'âge de douze ans; et ces altiers docteurs qu'*il confondait,* dès lors, *de sa sagesse et de ses réponses*[1], il les retrouvera plus tard et les poursuivra des traits de sa lumière dans tous les captieux détours de leur faux savoir. Ainsi firent ses apôtres, et, par son divin Esprit tombé sur eux en flammes d'intelligence dans le Cénacle, ces pêcheurs de poissons devinrent pêcheurs d'hommes et *Docteurs des nations.* Dans les nouveaux filets de leur parole en toute langue, ruisselants de grâce et de vérité, ils ne prirent, proportionnellement, pas moins de grands que de petits, pas moins de doctes que de simples. Saint Pierre, à Joppé, dans l'humble demeure du corroyeur Simon, dont il était l'hôte, verra venir à lui, de Césarée, des envoyés du centenier romain Cornelius, de la grande race de ce nom, qui, déjà en rapport avec lui par une vision mystérieuse, le fait mander pour être instruit de sa doctrine, et, à sa vue, se prosterne, et reçoit bientôt de lui le baptême, lui et toute sa maison[2]. Par cet illustre personnage, prémice de la gentilité romaine, le

[1] Luc, II, 47.
[2] *Actes,* X.

Prince des apôtres est mis en rapport, à Rome, dans le quartier aristocratique du Viminal, où il est secrètement reçu, avec les Pomponii, les Sergii, les Claudii, les Domitii, les Flavii. Les plus grands noms de la Rome ancienne, préservés des hontes de l'Empire où se ruaient les parvenus, passent à la religion du Crucifié, et lui transportent l'héritage de leur antique gloire pour l'échanger contre le Royaume des cieux. Nous voyons ainsi passer, dans les *Annales* de Tacite, l'admirable figure de cette Pomponia Græca, femme de la plus grande distinction, *insignis femina,* épouse de Plautius, qui, par une exception unique, avait mérité, pour ses exploits en Bretagne, les honneurs suprêmes de l'ovation réservés aux princes. Accusée, dit Tacite, *de se livrer à des superstitions étrangères*[1], et traduite au tribunal domestique de son mari, elle n'échappa qu'à force de vertu, enveloppée dans la gravité de sa vie, qui se prolongea longtemps, portant obstinément le deuil d'une des plus nobles victimes de Messaline, l'infortunée Junie, fille de Drusus : ce qui ne lui fut point, sous Claude, un sujet de pro-

[1] Tous les commentateurs de Tacite n'hésitent pas à entendre par là le christianisme.

scription, mais tourna même à sa gloire[1]; à sa gloire plus que ne le pensait l'historien, car nous l'honorons et l'invoquons encore aujourd'hui sous le nom de sainte Lucine, qu'elle mérita par la lumière de sa foi. Que dire maintenant de saint Paul, qui jette sa parole en plein Aréopage, à Athènes, où il gagne à Jésus-Christ Denis l'Aréopagite et plusieurs autres esprits de cet ordre[2]; qui fait la conquête du proconsul Sergius Paulus, à Salamine[3]; qui, traduit, à Césarée, au tribunal du gouverneur Félix, *effraya* celui-ci de la grandeur de sa parole, et le réduisit à lui demander un délai pour la méditer[4]; dont le seul aspect confondit ses accusateurs, en Achaïe, devant le proconsul Gallion, frère de Sénèque, qui jugea prudent de ne pas l'entendre[5]; qui, à Rome, comparaissant chargé de chaînes dans le prétoire impérial, que dut présider Sénèque lui-même, consul cette année-là, y fit la plus grande sensatoin, « en sorte que mes chaînes, écrit-il, sont « devenues célèbres *dans toute la cour de*

1 Tacite, *Annales,* liv. XIII, ch. XII.
2 *Actes,* XVII, 33.
3 *Ibid.,* ch. XIII.
4 *Ibid.,* ch. XXIV.
5 *Ibid.,* ch. XVIII.

« *l'empereur et parmi tous les habitants de* « *Rome,* à la gloire de Jésus-Christ[1]; » et qui, enfin, termine sa lettre par ces paroles, qui en disent long : « Les frères qui sont avec moi vous « saluent. Tous les saints vous saluent, mais « *principalement ceux qui sont de la maison de* « *César*[2]. » Les *saints* de la maison de *Néron!* quelle révolution! et que Rousseau a bien raison d'appeler cela une *histoire de prodiges!* Et il en était de même à Antioche, d'où était saint Luc, et où les disciples de l'Évangile prirent le nom de *chrétiens;* à Alexandrie, dont la première église fut fondée par saint Marc, vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ; et dans tous les grands centres de civilisation. Le christianisme, que ses premiers critiques, Celse et Lucien, disaient ne se recruter que parmi des cardeurs, des corroyeurs et des foulons, parce que son Dieu, comme le Dieu de la nature, ne fait acception de personne, et que, réparateur des iniquités sociales, il a une prédilection pour les petits et les pauvres, ne prenait pas moins ainsi, dès son début, la tête de l'esprit humain.

C'est dans ces milieux, dans ces circonstances

1 *Aux Philippiens,* I, 13.
2 *Ibid.,* IV, 22.

et dans ces conditions que furent publiés les Évangiles; et, si l'on songe que les Juifs, répandus alors partout en colonies parmi les païens, allaient tous les ans, pour la Pâque, à Jérusalem, et en revenaient, on ne concevra pas que, parmi tant de moyens d'information et de courants de publicité, les divins récits n'aient rencontré *aucun* contradicteur, s'ils n'eussent été véritables, alors que ceux qui en embrassaient la croyance le faisaient au prix de tout ce qui est cher au cœur de l'homme, et même de la vie, dans les plus affreux tourments. Ce qui est vrai, c'est que les faits divins de Jésus-Christ remplissaient déjà le monde, et que les Évangiles ne furent écrits à d'autre fin que d'en fixer le souvenir exact pour les préserver de la légende.

Tels étaient les Évangiles au premier jour : uniques, entre tous les livres, par les garanties d'authenticité et de crédibilité de leur publication.

Et maintenant, que sont-ils devenus depuis?

La réponse est des plus simples et des plus nettes, et il n'est pas nécessaire de s'étendre beaucoup pour la faire ressortir.

Ce qu'ils sont aujourd'hui, ils l'ont été dès lors, et n'ont pas cessé un instant de l'être.

Le livre des Évangiles, à la différence de tous les autres, n'a jamais été un livre de bibliothèque. Il a été toujours ouvert, toujours lu, toujours cité, toujours prêché, toujours invoqué, sur les autels, dans les assemblées, dans les controverses. C'est par lui qu'on vivait, c'est pour lui qu'on mourait. Tout en était fait. C'est le christianisme même. « Le dimanche, « écrivait, à la naissance du second siècle, le « philosophe martyr saint Justin, tous ceux qui « habitent les villes et les campagnes se réunis- « sent dans un même lieu, et on lit les Mémoires « des apôtres (*Commentaria apostolorum*), que « l'on nomme *Évangiles,* ou bien les écrits des « prophètes, selon le temps dont on peut dis- « poser. Quand le lecteur a fini, celui qui pré- « side fait un discours pour exhorter à l'imita- « tion de ces sublimes enseignements[1], » absolument comme aujourd'hui, moins la pompe des cérémonies, que ne permettaient pas les persécutions. Les Évangiles, dès ce temps, et même avant, c'est-à-dire, dès leur rédaction (tellement que celui de saint Jean, n'étant pas encore écrit ou répandu, est le seul dont on ne

[1] Justin, Ire Apol, nos 66, 67.

puisse le dire, et qui, en cela, confirme la vérité du fait à l'égard des trois autres), nous apparaissent en citations diverses, textuellement exactes, dans des écrits qui se placent entre l'an 70 et l'an 120, à savoir, l'épître attribuée à saint Barnabé, l'épître de saint Clément, Hermas, les sept épîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe[1]. Quelle autorité n'avaient-ils dû donc pas avoir dès le premier jour! quel n'était pas le crédit qui s'attachait à leur source même, pour être ainsi, dès lors, le pain de la Parole divine distribué aux peuples, et pour valider eux-mêmes la doctrine qui s'en inspirait! Et en même temps, quelle garantie de leur conservation, qui n'a pas discontinué jusqu'à nos jours, que de les trouver ainsi, dès leur naissance, et sans solution de continuité, incrustés en quelque sorte dans l'enseignement chrétien universel! Comme ils ont été toujours ouverts, ils ont été, peut-on dire aussi, toujours portés, de mains en mains, sur le flot des âges jusqu'à nous, ainsi que nous les transmettons, à notre tour, aux générations futures, sans qu'aucune altération

[1] Voir, entre autres, l'excellent travail de M. l'abbé Bougaud, au commencement du second volume de son livre sur *le Christianisme et les temps présents*.

ait jamais pu en approcher. Aussitôt sortis de la bouche des apôtres, ils ont été répercutés en mille échos qui ont été se prolongeant et se renouvelant dans la terre entière ; les siècles les ont redits aux siècles; et, ce que chante le Psalmiste des grands flambeaux de la nature, évangélistes du Créateur, dont ils racontent toujours et partout la gloire, se dit aussi des apôtres, évangélistes du Sauveur : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*[1].

Tout est prodige dans le christianisme, parce que tout y est *divin*, et ce mot, en étant la seule explication possible, n'est pas moins le mot de la raison que de la foi.

IV

Voici. cependant qui me semble de nature à faire encore une plus vive impression.

La découverte d'Herculanum et de Pompéi a supprimé, pour nous, dix-huit siècles, en mettant sous nos yeux la vie païenne saisie sur le

[1] Ps. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

fait et conservée par le fléau volcanique même qui l'a engloutie. Les habitudes, les mœurs, les goûts de ce temps nous y apparaissent dans les habitations, les meubles, les peintures qui s'y laissent voir, bien mieux que par les récits qui nous les retraçaient et qui s'en trouvent d'autant plus confirmés. Ce n'est plus une question de crédibilité historique et d'état écoulé, mais de simple vue et de fait présent. Cela étant incontestablement, quelle ne serait pas notre impression au sujet du christianisme, si, au lieu de ces peintures et de ces ornements païens, sur les mêmes murs, du même pinceau et de la même époque, les scènes évangéliques, l'Évangile même, en tableaux, nous eussent apparu comme nous les voyons sur les murailles de Saint-Germain-des-Prés, dans les chefs-d'œuvre que nous a légués le suave pinceau de Flandrin; si, en un mot, nous avions des Herculanum et des Pompéi chrétiens. Il faudrait bien se rendre à l'évidence de la croyance contemporaine, immédiate, aux faits évangéliques parmi le monde romain, et non-seulement d'une croyance vulgaire, mais d'une croyance aristocratique et princière, comme le prouverait l'art savant et délicat dont on aurait fait les frais.

Eh bien, nous avons cela, et nous avons plus que cela.

Nous avons cela dans les catacombes des voies Ardéatine, Lavicane, Nomentale, Latine, et dans les cimetières de Prétextat, de Priscille, de Domitille, de Lucine, de Sainte-Agnès.

Les fresques que nous y voyons sont incontestablement du premier et du second siècle. Entre les preuves diverses qu'en a relevées une des sciences qui font le plus d'honneur à notre siècle, par la sagesse et la sûreté autant que par le tact éclairé de ses déductions, ces fresques portent leur date dans cette pureté de lignes et cette manière antique qui ne se retrouvent plus au troisième siècle, qui retiennent encore la forme païenne en recevant l'inspiration chrétienne, et qu'on dirait être de la même main que celles d'Herculanum et de Pompéi, obéissant à un autre cœur. Ce qui ne s'y affirme pas moins, c'est la société polie de Rome, au sein de laquelle éclatèrent, du vivant même des apôtres, tant de conversions à la foi qu'ils vinrent y apporter, par le luxe colossal de ces innombrables peintures dont les débris sont encore si imposants et si précieux pour l'histoire de l'art.

Or, qu'y voyons-nous représenté?

La scène de l'Annonciation (cimetière de Sainte-Priscille);

La Vierge-Mère tenant l'enfant Jésus (cimetière de Priscille); même représentation (cimetière de l'Ardéatine);

La Vierge-Mère et l'Étoile indiquée du doigt par un personnage (cimetière de Priscille);

Le Christ bénissant un enfant (cimetière de la voie Latine);

La Samaritaine au puits avec son seau (cimetière de l'Ardéatine);

Les cinq Vierges sages avec leurs lampes allumées et leurs vases d'huile (cimetière de la Nomentane);

Le Bon Pasteur rapportant la brebis sur ses épaules (cimetière de la Lavicane); la même figure, et près du Christ ainsi représenté, l'Église qui prie debout, ayant auprès d'elle les fouets de la persécution d'un côté, et le lis de la pureté de l'autre côté (même cimetière);

Le miracle de la Multiplication des pains avec les sept corbeilles (cimetière de l'Ardéatine);

Le miracle de la guérison de l'Aveugle-né (cimetière de l'Ardéatine);

Le miracle de la guérison du Paralytique qui emporte son lit (cimetière de l'Ardéatine);

Le miracle du Christ ressuscitant Lazare (cimetière de l'Ardéatine);

Même miracle (cimetière de la Lavicane);

Le Christ et les douze Apôtres qui écoutent son enseignement (cimetière de l'Ardéatine);

Le Christ, les Apôtres, et au-dessous l'Église en Orante, qui prie pour le genre humain (cimetière de la voie Nomentane, cimetière de Priscille);

La Chaire unique de l'enseignement dans l'Église, encadrée d'une riche draperie et surmontée de la colombe nimbée posée sur son dossier (cimetière de la voie Lavicane);

Le Baptême et la Confirmation (cimetière de Sainte-Lucine), premier siècle;

L'Eucharistie, figurée par le pain et le vin identifiés au poisson vivant, l'ἰχθύς, c'est-à-dire Jésus-Christ (cimetière de Sainte-Lucine), premier siècle ;

La Croix triplement représentée, et tout à la fois dissimulée, dans la décoration d'un plafond du goût le plus exquis, et y échappant, par cette ingénieuse disposition, à l'insulte, qui ne permettait pas encore de la produire (cimetière de Sainte-Lucine), premier siècle;

Le Christ aux raisins, dont il est la vigne : celle-ci, se déployant en gracieux rinceau où l'aisance et la richesse du pinceau antique sont mises au service du plus intime sentiment chrétien, entoure le Christ représenté assis au milieu de ses disciples (cimetière de l'Ardéatine);

Enfin, pour nous borner, un splendide plafond, du même dessin et de la même touche, et d'une plus fine et plus délicate ornementation encore, représentant, dans un centre octogone, entouré de loges orbiculaires où se voient diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament (Daniel dans la fosse aux lions, Moïse frappant le rocher, David avec sa fronde, le Christ ressuscitant Lazare, et plusieurs images symboliques du mystère de la Croix), Orphée, inclinant vers soi les arbres et apprivoisant les animaux aux accords de sa lyre, symbolisme de l'action surnaturelle et souverainement civilisatrice du Fils de Dieu sur l'humanité, comme le disait, dans un admirable langage, Clément d'Alexandrie, contemporain de cette représentation, et récemment converti lui-même à l'Évangile. « Combien, écrivait-il, est différent (d'Orphée) le chantre merveilleux dont j'ai à vous parler ! Il est venu, et à l'instant il a

brisé nos chaînes, il a détruit la cruelle servitude sous laquelle nous tenaient les démons... Nous rampions sur la terre, il nous rappelle au ciel. Lui seul a su attendrir la barbarie, apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Déjà, comme créateur, le Verbe, ce chantre des cieux, avait mis ce bel ordre dans l'univers, enseignant aux éléments discordants à former un concert admirable, de même que le musicien sait tempérer le mode Dorien par celui de la Lydie... Le même Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la lyre et la harpe, instruments inanimés, et, saisissant ce monde par l'homme, qui en est le microcosme, il a su accorder notre corps et notre âme au moyen de l'Esprit-Saint, et en faire un instrument à plusieurs voix pour louer Dieu[1]... »

Tel est le témoignage immédiat de la croyance à l'histoire évangélique, dès sa rédaction, à Rome, centre du monde, et parmi les classes les plus cultivées de la société. C'est l'Évangile même passant de la plume des apôtres au pin-

[1] Nous regrettons de ne donner qu'un extrait de ce beau morceau, dont s'est évidemment inspiré saint Amédée de Lausanne, dans celui que nous avons cité à la page 203 de notre livre sur JÉSUS-CHRIST, introduction à celui-ci.

ceau des artistes, et nous apparaissant aujourd'hui en *illustrations* dont nous pourrions orner le texte sacré, comme justification la plus démonstrative et la plus irrécusable de son authenticité et de sa crédibilité, ainsi que les peintures d'Herculanum et de Pompéi le sont de la vérité de l'histoire païenne à la même époque.

Mais j'ai dit que c'était plus encore.

Les représentations évangéliques des catacombes se recommandent, en effet, à nous, par deux caractères qui leur sont exclusivement propres, et qui en font un témoignage bien autrement sérieux et concluant :

Ce ne sont pas là des peintures de fantaisie et de caprice : c'est un corps de doctrine et d'enseignement, c'est un symbole de foi, ce sont des dépositions de témoins. A ce point de vue-là même, combien n'est-il pas remarquable qu'il ne s'y rencontre rien, absolument rien, soit quant aux faits évangéliques, soit quant à la doctrine, qui ne soit correct, orthodoxe, et, si j'ose ainsi parler, classique ! Comment la légende apocryphe ne s'y est-elle glissée sur aucun point, tellement que la plus jalouse critique n'ait rien à y mordre, ni la plus sévère

doctrine rien à y reprendre; que, loin de là, la foi chrétienne et catholique s'y retrouve et s'y retrempe comme dans ses sources, et confond par là ceux qui lui reprochent d'avoir innové? tant était arrêté, précis, fidèle et un, dès le premier jour, et l'histoire et la science de notre foi! C'est là un premier caractère bien frappant.

Le second ne l'est pas moins. Pascal a fort bien dit : « J'en crois des témoins qui se font égorger. » Or, que sont les peintures de nos catacombes, sinon les dépositions de ces témoins-là? Et où se trouvent-elles consignées?... Précisément dans les *dortoirs* où ils sont couchés, dans les demeures de leurs ossements, sur les parois de leurs tombes, parmi les reliques sacrées de leurs membres torturés, de leur sang versé pour la vérité historique et doctrinale de cet Évangile dont ils ont reçu la première impression. Le ciel, où ils allaient recevoir la palme, ne leur a pas fait oublier la terre : ils ont voulu lui laisser en héritage ces témoignages de la vérité dans laquelle ils ont vécu et pour laquelle ils sont morts. Ils ont eu foi au Christ et foi à nous. Ils n'ont pas douté, dans leur raison et dans leur conscience, que nous serions attentifs, que nous serions sensibles à ces affir-

mations sublimes dont ils s'enveloppaient pour les faire parvenir jusqu'à nous. Ils ne se sont pas trompés pour plusieurs, pour tous ceux, si nombreux encore, qui appartiennent au corps divin de cette grande Église dont le Christ est le chef et dont ils furent les premiers membres. Mais que diraient-ils si, sortant de leurs catacombes, ils promenaient leurs regards sur la société de ce temps, que diraient-ils, je ne dis pas seulement de ce naufrage général de la foi, mais de cet énervement du caractère, de cet engourdissement et de cette paralysie de la raison, que ne relèvent plus, que ne touchent plus de tels témoignages, de telles preuves, une telle évidence des fondements de cette foi? Ne se croiraient-ils pas encore aux temps païens de persécution, ou plutôt à la fin des temps?

Grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi : ce ne sera pas *la fin des temps,* mais la fin *d'un temps,* d'un siècle qui aura épuisé l'erreur, et qui porte encore en lui trop d'éléments de vie pour ne pas ressusciter à la vérité.

La vérité, pour tous comme pour chacun de nous, c'est le Christ, tel que l'Évangile nous l'a représenté. Les preuves en sont innombrables, outre celles que je viens de produire. Cela est

certain, et ne laisse subsister, je ne dis pas aucune objection, mais aucun doute. Le livre des Évangiles est un prodige d'authenticité, de crédibilité, de garantie et de conservation historiques. Aucun autre ne saurait en approcher. C'est un livre à part. Il n'est pas le premier, il est *le seul,* le seul qui soit ainsi, et il faudrait les brûler tous, s'il pouvait être suspecté.

Et il fallait qu'il en fût ainsi. Car l'Évangile est un joug, qui, comme tel, ne pouvait être trop affermi, pour s'assujettir lui-même notre sauvage nature, si farouche au frein : joug *suave et léger,* sans doute, à qui l'a pris sur lui; mais qui paraît répugnant et lourd, et comme hérissé de pointes de fer ensanglantées, à qui le voit du dehors. Et cela même est une marque de plus de sa parfaite vérité. Il n'a pas voulu tromper le malade en entrant dans ses goûts dépravés, comme les charlatans de la philosophie humaine; il n'a pas biaisé avec le mal; il n'a pas rabattu un iota de sa rigueur : et, par là même, il a séduit les âmes généreuses, il a déterminé les cœurs droits, il s'est rallié les esprits sincères. Ils ont eu foi en lui, malgré le sacrifice, en raison même du sacrifice : et nul n'en est revenu disant qu'il avait été trompé; et

tous ont eu pitié de ceux du dehors, et se sont faits les prosélytes de la vérité et de la félicité qu'ils y ont trouvées.

Voilà ce que je pourrais me borner à dire à ceux qui, n'ayant plus rien à objecter à la vérité historique de l'Évangile, pressés par leur raison même de conclure qu'il est divin, et ne pouvant plus reculer, s'arrêteraient néanmoins encore sur le seuil et hésiteraient à entrer, à avancer, parce qu'ils n'y voient rien, ou que ce qu'ils y voient les blesse. Je pourrais, m'en tenant encore à ces grandes généralités aussi saisissantes, dans le christianisme, que ses moindres particularités, ajouter que cette obscurité qui les effraye n'est pas dans l'Évangile, mais en eux-mêmes. *Il est la lumière venant luire dans nos ténèbres, et que ces ténèbres ne comprennent pas*[1]*;* ce qui faisait dire au Docteur de cette grande Lumière écrivant aux fidèles d'Éphèse : « Autrefois vous étiez ténèbres, et « maintenant vous êtes lumière dans le Christ[2], » comme ces prisonniers de l'allégorie de Platon, qui, passant de la caverne de cette vie, sur le fond de laquelle se jouent des silhouettes qui

[1] Jean, I, 5.
[2] *Aux Ephésiens*, V, 8.

les amusent, à la clarté du soleil, ont peine à se faire à celle-ci, aveuglés qu'ils sont par l'éblouissement même de son éclat. Je pourrais dire encore, qu'à moins de vouloir tomber de ces ténèbres intérieures de notre mortalité dans les *ténèbres extérieures* de l'éternité, il faut bien nous mettre en rapport une fois avec la Lumière, et que, renvoyer cette nécessaire évolution à la mort, c'est braver la difficulté d'avoir affaire alors à deux morts, la corporelle et la spirituelle, la temporelle et l'éternelle, au lieu de nous donner, dès à présent, le bénéfice et l'avance de deux vies. Mais enfin, pour accorder tout ce qu'il est possible à la raison, et pour en tirer toujours de nouvelles preuves de notre foi, abordons, en terminant, ces fantômes qui nous font peur dans l'Évangile, et touchons-les seulement pour les voir s'évanouir, autant qu'il est possible, avant l'expérience.

On peut les réduire à trois :

Une doctrine choquante;

Des miracles, sinon impossibles, du moins incroyables;

Un dépourvu d'attrait dans le fond et d'intérêt dans le récit.

V

La doctrine d'abord.

Si nous l'analysons, nous trouverons qu'elle se compose de trois parties : la Morale, — le Dogme, — le Sacrement.

La Morale! Je ne pense pas avoir à en faire l'éloge. On m'accordera qu'elle est parfaite; si parfaite qu'elle ne peut être que divine. On me l'accordera d'autant plus qu'on en conclura qu'elle est impossible, et que ce sera là le premier grief. Impossible? non, puisqu'elle est pratiquée par nos pareils, puisqu'elle a réformé le monde. Impossible? oui, sans le Dogme.

Le Dogme, s'il en est ainsi, se trouvera justifié, par la Morale, du reproche de superfétation; et la Morale du reproche d'impossibilité, par le Dogme.

Or, qu'il en soit ainsi, cela ne saurait être douteux. Il y a longtemps, et avant même que le Fils de Dieu soit venu le résoudre, ce que lui seul pouvait faire, qu'a été posé ce problème :

trouver un dogme qui détermine à la morale. De tout temps l'esprit humain a proclamé cette vérité, que « bien croire est le fondement de « bien vivre ». *Brevis est institutio vitœ honestœ beatœque, si* CREDAS, écrivait l'éminent précepteur Quintilien : « L'âme pénétrée d'une foi sin-« cère, disait-il, aura aisément tous les secrets « de l'art d'être sage, et, le plus sûr moyen dé se « former rapidement à une vie honnête et heu-« reuse, c'est de CROIRE[1]. » C'est ce que professait aussi Cicéron, dans un passage que nous réservons pour un autre lieu, et où il dit, en substance, que, « sans croire des choses qui ne peuvent être fausses, il est impossible d'embrasser une morale sévère, et que, sans l'assurance que peut seul donner un dogme certain, toute la vie humaine est renversée[2]. »

S'il en était ainsi de la simple morale du *de Officiis*, qu'est-ce donc de celle de l'Évangile, qu'on pourrait appeler, pour notre nature réfractaire au devoir, et encore plus à la sainteté, une morale de supplices? Non, à de grands

[1] Qui vera fide induerit, facile easdem quæ virtutem docent artes accipiet. Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque si credas. (*Institutio oratoria,* lib. XII, ch. II.)

[2] *Académiques,* I, liv. III.

préceptes crucifiants, il fallait de grands dogmes déterminants : dogmes certains, arrêtés, fixes et proportionnés à la morale, divins comme elle, et qui, pour ne pas être toujours mis en question par l'esprit, complice de la lâcheté du cœur, fussent fondés en *foi*. C'était là le problème. La philosophie était si loin de pouvoir le résoudre, même pour sa morale, que, sur ce point, elle avait donné sa démission, et qu'elle en appelait *à un Dieu*[1].

Et un Dieu, en effet, Dieu même en a fait son affaire ; et c'est là peut-être la plus grande preuve du Christ-Dieu. Car, remarquez-le bien, non-seulement il a posé cette doctrine sublime telle que nous la voyons dans l'Évangile, mais il l'a réalisée dans des myriades d'âmes de toutes trempes et de toutes conditions, jusqu'à la leur faire, je ne dis pas seulement supporter, mais aimer, et leur faire tout quitter pour l'embrasser.

Cependant il ne l'eût pas fait, même par cet admirable rapport du dogme et de la morale, sans un autre agent, qui passait encore plus les forces de l'humanité : le Sacrement : troisième

1 *Tusculanes,* liv. I, § 2.

partie de la doctrine évangélique et qui la termine.

Pour faire comprendre cette divine économie, j'aurai recours à une image.

La morale évangélique, dans tous ses divers préceptes, est comme les cordes d'un instrument de musique, qui est l'âme humaine. Ces cordes toutes seules ne rendraient aucun son. Il faut les tendre. A cet effet, il faut les appuyer et les ajuster à un savant mécanisme de chevalets et de leviers qui sont les dogmes : la crainte, l'espérance, l'amour, le repentir, montés au diapason céleste par la foi à la Chute, à l'Incarnation, à la Rédemption, au Ciel, à l'Enfer, au Jugement. Voilà l'instrument prêt et parfaitement disposé. Et cependant il reste encore muet. Il y manque quelque chose. Quoi donc? La touche, l'archet; la grâce, le Sacrement : le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie, l'onction suave de l'Esprit-Saint. Alors, alors seulement l'âme humaine rendra des sons divins, vous verrez, vous entendrez des miracles d'harmonie. L'humanité, et par elle le monde, cette humanité misérable, toute démontée et discordante, qui gisait éparse en débris auxquels on ne comprenait plus rien, deviendra,

dans les mains de Jésus-Christ, cette lyre d'Orphée aux miraculeux accents, qui avaient le pouvoir d'apprivoiser les bêtes féroces et de mouvoir les forêts : alors la Fable deviendra la Vérité.

Telle est l'économie, tel est le jeu de la doctrine évangélique, et je crois avoir dissipé ce premier fantôme.

Voyons le second : les miracles.

VI

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit de la possibilité du miracle. Le miracle est possible, puisqu'*il est*. Il est, puisque nous l'avons sous nos yeux. Qu'est-ce que je viens de montrer, en effet, notre pauvre humanité étant donnée; qu'est le monde païen devenu chrétien; qu'est l'Évangile réalisé dans une seule âme et dans tant d'âmes; qu'est-ce que la sainteté dans ce monde, qu'est-ce que l'Église, qu'est le Christianisme, en un mot, dans tous ses effets, en nous et autour de nous, qu'un miracle sensible, palpable, et l'attestation vi-

vante du surnaturel? Si ceux qui trouvent aujourd'hui les miracles consignés dans l'Évangile incroyables, eussent vécu dans ce temps, et qu'on leur eût dit : Sur la foi de tel miracle, il faut croire que, par la même vertu, le monde entier va être soulevé, enlevé et retourné en sens inverse de tout ce qu'il a été jusqu'à ce jour; il faut croire que ce charpentier de Nazareth, que ce supplicié du Golgotha va faire de sa crèche et de sa croix les instruments d'un culte universel qui ne finira jamais; il faut croire que, en accomplissement de cette parole de leur Maître : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi, et portæ inferi non prævalebunt contra Ecclesiam meam,* ces pêcheurs galiléens vont former un Sénat qui héritera de celui de Rome, et qui tiendra à jamais l'univers frémissant sous sa loi : tout cela sans moyens humains et contre tous les efforts humains; si on eût ajouté : Il faut que vous commenciez, sur l'heure, par accomplir en vous cette révolution, en quittant vos vues, vos affections, vos biens, votre liberté, vous-même, tout au monde, pour vous attacher à ce maudit qu'on mène au supplice et partager sa croix : je vous le demande, qu'est-ce qui vous eût paru

plus incroyable, plus impossible, de ce miracle que vous auriez vu, ou de tous ceux-ci qu'on vous enjoindrait de croire? Tout au moins ne vous paraîtraient-ils pas se valoir? Et comment, alors, plongé que vous êtes, aujourd'hui, dans ce miracle universel et perpétuel de l'œuvre de Jésus-Christ dans le monde, faites-vous difficulté de croire aux quelques miracles locaux et individuels qui vous sont racontés de lui en ce temps-là? Admirez plutôt la dispensation de ces miraculeux témoignages. Le christianisme, dans le monde, est un Règne dont le Christ s'est dit devoir être le Chef. Ceux qui ont vu le Chef n'ont pas vu le Règne; ceux qui voient le Règne n'ont pas vu le Chef. Or n'était-il pas convenable que ceux qui n'ont vu que le Chef dans son obscurité eussent des miracles qui leur fissent croire au prodige du Règne, comme ce prodige éclatant du Règne doit nous faire croire, nous autres, aux miracles du Chef, et qu'ainsi les témoignages et les preuves fussent également quoique diversement partagés entre tous?

Mais considérons ces miracles en eux-mêmes.

La plus grande difficulté qu'on y voit, c'est qu'ils auraient troublé l'ordre de la nature, dont les lois immuables résistent à la pensée

qu'elles puissent être violées par celui-là même qui en serait l'auteur. On ne va pas jusqu'à dire qu'il n'ait pas *pu,* mais on dit qu'il n'a pas *dû* y déroger, et la question de possibilité se confond ici avec celle de convenance.

Il me serait aisé de détruire l'objection et je l'ai fait ailleurs; mais je l'admets.

Je l'admets; et je dis tout aussitôt qu'elle ne porte pas : parce que les miracles de Jésus-Christ n'ont touché en rien à l'ordre et aux lois de la nature.

Comment cela?

Le voici :

Oserait-on dire que faire d'un fou un sage, d'un scélérat un saint, d'un désespéré un bienheureux, c'est violer l'ordre de la nature? Eh bien, je dis que faire d'un paralytique un homme alerte, d'un aveugle-né un clairvoyant, d'un mort un vivant, ne l'est pas davantage.

Des deux parts, en effet, c'est *guérir,* c'est ôter un mal, c'est le convertir en bien. Or ce ne sera jamais là troubler l'ordre de la nature. Ce sera le rétablir.

Cependant, me dira-t-on, les maux incurables, la mort, sont bien dans l'ordre de la nature.

Entendons-nous.

La nature première, telle qu'elle a dû sortir des mains de son Auteur, ne comportait ni les maladies ni la mort. Celles-ci sont un désordre sensible qui y a été introduit par un désordre moral, par *le péché, dont la mort est le salaire*[1]; par celui qui fut *homicide dès le commencement*[2].

Mais on m'arrête là : Vous passez à l'ordre de foi révélée, me dit-on; vous devez rester dans l'ordre de raison, qui ne connaît pas cela, et qui y répugne.

Je ne passe pas à l'ordre de foi révélée; je suis dans l'ordre de *foi historique* du genre humain, que vous ne pouvez récuser. Je vous ai cité saint Paul et saint Jean ; mais j'aurais pu vous citer Homère, Hésiode, Eschyle, Cicéron, Horace, Virgile, Voltaire, Proudhon, l'humanité tout entière redisant partout et toujours sa lamentable histoire :

Audax Japeti genus
Ignem *fraude mala* gentibus intulit.
Post ignem ætherea domo
Subductum, *macies et nova febrium*

[1] *Aux Romains,* VI, 23.
[2] Jean, VIII, 44.

Terris incubuit cohors;
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum [1].

« La croyance que l'homme est déchu et dégénéré se trouve chez tous les peuples anciens. *Aurea prima sata est œtas* est la devise de toutes les nations[2]. »

Cela étant, je le redemande, serait-ce troubler l'ordre de la nature et enfreindre ses lois que de lever totalement ou partiellement cette peine de maux et de mort qui a fondu sur la malheureuse espèce humaine par suite de sa révolte originelle contre Dieu; et tous nos arts, toutes nos industries ont-ils d'autre objet que de l'adoucir? Ne tendent-ils pas, par ce que nous appelons nous-mêmes leurs *miracles,* à nous en affranchir?

Si Jésus-Christ l'eût fait, s'il nous eût ramené à l'âge d'or, c'est bien alors, selon vous, qu'il aurait *troublé l'ordre de la nature :* mais que nous serions loin de l'en accuser!

Mais il était trop vraiment Dieu pour agir de la sorte.

C'est là, en effet, le rêve d'un poëte, et il est

1 Horatii *Carm.* lib. I, III.
2 Voltaire, *Essai sur les mœurs,* ch. IV.

remarquable que Virgile, après avoir imputé, lui aussi, nos maux à cet ennemi du genre humain, en ces vers de ses Géorgiques :

> *Ille* malum virus serpentibus addidit atris,
> Prædarique lupos jussit, pontumque moveri...,

nous peint, dans sa célèbre églogue à Pollion, le Dieu que toute la terre attendait alors, comme devant nous en délivrer :

> Tu modo nascenti puero quo ferrea primum
> Desinet, ac toto surget gens aurea mundo.

Celui qui est la Sagesse éternelle devait avoir d'autres vues que cet âge d'or des païens ou ce règne charnel du Messie qu'attendaient les Juifs. C'est à la source qu'il s'est attaqué, au *péché;* et, quant aux maux du corps qui en ont été la suite, il les a laissés comme remèdes aux maux de l'âme en les convertissant en épreuves, pour nous en faire gagner par sa grâce la délivrance à jamais, et nous faire renaître à l'âge d'or éternel de son saint Paradis. Il a fait mieux en cela que de nous en délivrer : il les a charmés en les épousant lui-même, et les a fait aimer : il a divinisé la souffrance.

Toujours est-il, et c'est là l'objet de notre

aperçu en ce qui touche les miracles évangéliques, que ces miracles portent tous ce caractère de n'être que des miracles de *guérison*, de délivrance des maladies ou de la mort : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent*. Voilà les signes du Sauveur : miracles assurément, mais qu'on ne saurait dire troubler l'ordre de la nature; miracles dans lesquels il lui a plu de se renfermer, bien qu'il eût pu en faire d'un autre ordre, la nature entière étant à lui[1].

Et il faut admirer trois motifs qui apparaissent dans cette conduite.

Le premier, c'est que, ne devant se révéler comme créateur que pour se manifester comme sauveur, et sauveur des âmes dont le mal est la source première des maux du corps, il convenait qu'il fît des actes de guérison miraculeuse de ceux-ci, parce qu'ils rentrent dans celui-là, comme les effets dans leur cause, et parce qu'il témoignait par là de son souverain pouvoir sur cette cause même, le péché. Ces miracles étaient, pour ainsi parler, dans la ligne remon-

[1] Tels, la tempête apaisée, saint Pierre marchant sur les eaux, la Transfiguration. Mais ces miracles-là ne regardaient que les Apôtres.

tante des effets à la cause, comme les maux qui en étaient l'objet étaient dans la ligne descendante de la cause à l'effet. C'étaient des suppléments indicateurs de la doctrine et qui en manifestaient l'autorité. C'est ce qui apparaît particulièrement dans cette admirable scène du paralytique : on le lui porta, en grande foi, gisant sur son lit. Il lui dit alors : « Mon fils, ayez « confiance, vos péchés vous sont remis. » Comme s'il eût dit : C'est là votre guérison. Mais des scribes qui étaient là ayant dit en eux-mêmes : Celui-ci blasphème; car quel autre que Dieu peut prétendre au pouvoir de remettre les péchés? Jésus, ayant vu leurs pensées, leur dit : « Quel est le plus facile de dire : Vos péchés « vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et « marchez? Or, *afin que* vous sachiez que le « Fils de l'homme a puissance pour remettre « les péchés sur la terre : Levez-vous, dit-il au « paralytique, emportez votre lit, et retournez « en votre maison. Et il se leva et s'en alla ainsi « dans sa maison. » Voilà le motif, le sens et la portée du miracle. Jésus n'en va pas chercher l'objet hors du sujet même pour lequel il le fait, et c'est de la guérison de la paralysie du corps qu'il tire la preuve de son pouvoir de guérir celle

de l'âme. C'est pourquoi les miracles de Jésus sont justement appelés dans l'Évangile *signes;* signes de sa mission plus haute de Sauveur.

Le second motif de ce genre de miracles, c'est la bonté de Jésus-Christ. Jésus était la divine bonté humanisée. Tout en lui était compassion et miséricorde. *Il a passé bienfaisant et guérissant les oppressés*[1]. *La bénignité et l'humanité du Sauveur notre Dieu a apparu*[2] dans toute sa Personne et en sortait comme une émanation. Ce n'est pas ici le lieu de le faire voir : il nous faudrait trop de place. Que de scènes admirables nous en offre l'Évangile! C'est tout le baume qui en découle, et qui du Cœur de Jésus-Christ, *de ce Cœur qui a tant aimé les hommes,* s'est répandu dans ses disciples et se répandra toujours en des miracles de bonté traversant toute ingratitude et toute haine, et passant toujours en faisant le bien, par un prolongement des trente-trois années que Jésus-Christ a vécu sur la terre. Je ne connais pas de plus grande preuve de sa divinité. Comment, avec une telle bonté et dans une telle bonté, peut-on être un insensé ou un imposteur? Comment, entre tant de manières

[1] *Actes,* x, 38.
[2] Tite, III, 4.

de se faire passer pour Dieu si on ne l'était pas, aurait-on artificieusement choisi la plus vulgaire par son usage et la plus sublime par son principe; la seule qu'on ne peut se donner si on ne l'a pas, la plus véridique par conséquent, et la plus en opposition avec cet égoïsme qui est le fonds nécessaire de toute fausse prétention de ce genre? J'en jure par la bonté de Jésus-Christ, il est Dieu ! Il aimait trop les hommes, par sa bonté propre et malgré eux, pour ne pas être Dieu ; et Dieu ne se serait pas laissé ainsi dérober et opposer le premier et le plus essentiel attribut de sa nature !... Combien cela apparaît-il dans les miracles évangéliques! La bonté sortait de Jésus comme une effluve de sa divinité par les pores de son humanité : que dis-je? ses vêtements mêmes en étaient miraculeusement imprégnés, et sa puissance, qui opérait ces miracles, ne pouvait, ce semble, la retenir. « Quelqu'un m'a touché ; « car j'ai connu qu'une vertu était sortie de « moi, » dit-il dans une circonstance ou une pauvre femme, ayant touché seulement par derrière la frange de son vêtement, avait été tout aussitôt guérie d'un mal invétéré [1]. Et l'Évangé-

[1] Luc, VIII, 46.

liste dit ailleurs : « Toute cette foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait[1]. » Une *vertu* tellement sympathique à la souffrance humaine, que, toute miraculeuse qu'elle fût par la puissance, elle ne s'appartenait en quelque sorte pas par la bonté, et élevait par là celle-ci à cette hauteur où elle domine en Dieu tous ses attributs. Elle nous apparaît ainsi en Jésus-Christ dominant les mouvements de sa sainteté et de sa justice. Un Juif le priant de guérir son fils effroyablement tourmenté : « Race infidèle et maudite, dit-il, jusqu'à « quand serai-je avec vous, et faudra-t-il vous « souffrir? Amenez-moi votre fils[1]. » *Race infidèle et maudite*... Vous vous attendez après ce début à des foudres ; non : *Amenez-moi votre fils;* et il le guérit par un de ses plus grands miracles. Tout cet orage se fond en bonté faisant violence à la justice. Comment ne pas croire à des miracles qui, sans troubler l'ordre de la nature, comme nous l'avons montré, portent ainsi le double cachet de la sagesse comme dessein et de la bonté comme mobile, à un degré si sublime et si touchant?

[1] Luc, VI, 19.
[2] Matth., XVII, 16.

Enfin il est un troisième motif qui ne les recommande pas moins à tout esprit doué d'un discernement délicat et vraiment philosophique : c'est la discrétion, le tempérament, la réserve dans les miracles opérés par le Sauveur. On se cabre devant les miracles. Pour moi, je ne m'étonne que d'une chose : c'est que Jésus-Christ n'en ait pas fait beaucoup plus et de plus éclatants. Je m'en étonne jusqu'à en chercher la raison ; et l'ayant trouvée je l'admire. Comment ! un être paraît sur cette terre ; il a le pouvoir, incontestablement, de changer l'univers, puisqu'il l'a fait ; de lui faire adorer un gibet par cela seul qu'il y est mort ; de tirer, de ce culte insensé en apparence, des torrents de sagesse, de sainteté, de gloire et de civilisation à jamais ; il a ce pouvoir : il le sait, il l'annonce, il l'exerce et le réalise dans toute sa plénitude : après dix-huit siècles de succès d'une telle œuvre, tout l'avenir de l'humanité y est encore suspendu ; et voilà que, se demandant encore si cet être est ce qu'il s'est dit, le Fils de Dieu, on se reporte aux quelques miracles qu'il en a donnés pour témoignage de son vivant, et on les conteste comme excessifs !... Mais cette œuvre que je ne sais plus comment qualifier,

tant elle passe tout verbe humain, dont il a eu si fort conscience et puissance, ne lui vaut-elle pas au moins le préjugé qu'il a dit vrai? qu'il est Dieu? Or, étant Dieu (et ceux qui auraient encore la triste infirmité d'en douter doivent au moins en admettre la supposition pour le raisonnement), pouvait-il faire moins de miracles qu'il n'en a fait pour se notifier à un monde où sa sagesse et sa sainteté lui soulevaient tant d'obstacles?

Mais alors, réplique-t-on, il devait en faire beaucoup plus et de plus grands; il en a fait trop ou trop peu : trop pour attester sa divinité si elle est fausse; trop peu si elle ne l'est pas.

Eh bien, c'est entre ce trop et ce trop peu, c'est dans cette mesure, ce tempérament et cette discrétion où se présentent à nous les miracles évangéliques que se manifeste précisément le cachet souverain de la Divinité ayant à traiter avec l'âme humaine pour la convaincre, pour la toucher, pour la sauver.

Pour la *convaincre*. Ces miracles ne suffiraient-ils pas? Incontestablement. S'il en eût fait de plus éclatants, comme d'arrêter le soleil, de déplacer les montagnes, de bouleverser

l'ordre de la nature, l'aurait-il convaincue davantage? Nullement. Il l'aurait *forcée;* il n'aurait pas traité avec une nature *libre,* devant participer par quelque mérite qui lui soit propre à l'œuvre de sa guérison. Et il l'aurait forcée encore sans la convaincre ; car la conviction, en ce qui conclut à la réformation de nous-même, est chose noble, qui veut le ressort de la volonté et une autre touche que la contrainte. On n'est pas chaste, doux, dévoué, mortifié par force ; et par conséquent une conviction qui ne va à rien de moins dans son issue, ne saurait être imposée par quelque force que ce soit à son entrée; elle trouvera toujours quelque biais pour échapper, ne serait-ce que pour ne pas être violentée; et celui qui aurait si peu connu, si peu respecté cette grande dignité de notre être, que de prétendre l'accabler, fût-ce du poids de l'univers, en serait pour ses frais. C'est là une des beautés de Jésus-Christ et des plus manifestes preuves de sa divinité reluisant partout dans son Évangile, particulièrement dans la dispensation de ses miracles, que d'avoir ménagé cet éminent caractère de notre nature, au prix de l'incrédulité d'un grand nombre, qui en sont, à leur tour, pour leurs

frais de mauvaise résistance, et de s'être montré en tout Celui dont il a été dit : *Cum magna reverentia disponis nos, Domine.* « Vous nous « traitez, ô Dieu! avec une grande discrétion. »

Ainsi admirablement disposés pour convaincre, les miracles évangéliques ne sont pas moins faits pour *toucher* l'âme humaine, par cette discrétion de Jésus-Christ de s'être renfermé dans de simples miracles de guérison : miracles assurément, puisqu'ils vont jusqu'à la résurrection de morts; mais où la bonté joue un si grand rôle, comme nous l'avons vu, que la puissance n'en est, pour ainsi dire, que la suivante. Et encore, chose admirable! adorable! dans son humilité sainte, loin d'afficher ce pouvoir divin de commander à la maladie, à la mort, à l'enfer, comme n'eussent pas manqué de le faire de faux thaumaturges, au risque d'être confondus, il en étouffe le bruit et il s'y dérobe : bien plus! il en renvoie tout le mérite, après la puissance de son Père, à ceux-là mêmes qu'il guérit : *Votre foi vous a sauvé,* leur dit-il; ce n'est pas moi, en quelque sorte, qui ai fait le miracle, c'est vous; je n'en suis que le médiateur entre mon Père et votre foi; et cette foi, n'en eussiez-vous que comme un

grain de sénevé, dit-il expressément, vous ferait opérer non-seulement les œuvres que je fais, mais *de plus grandes*[1] *:* ce qu'on vit, en effet, dans ses apôtres, dont l'ombre seule guérissait[2]. Qui a si peu le sens du vrai, du noble, du saint, du divin, pour ne pas être touché de tous ces caractères dans les miracles du Sauveur?

Je dis du Sauveur. *Sauver,* après *convaincre* et *toucher,* telle est, en effet, le troisième objet de cette modération de Jésus-Christ dans ses miracles, qui doit nous les faire admirer.

De quoi s'agissait-il, en effet, dans le plan divin que Jésus-Christ était appelé à réaliser sur la terre? De manifester Dieu dans sa puissance et dans sa colère contre l'iniquité des hommes? En ce cas, oui, il devait faire de tous autres miracles. Il devait toucher les montagnes et les reduire en fumée; il devait ouvrir les cataractes du ciel et en faire tomber un nouveau déluge; il devait lancer sur nos Sodomes et nos Gomorrhes des pluies de soufre et de feu. C'est ce que lui demandaient précisément ses disciples. Mais il leur répondait : « Vous ne

[1] Jean, XVI, 12.
[2] *Actes,* V, 15.

« savez pas de quel esprit vous êtes; le Fils « de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais « pour *sauver*[1]. » Son dessein, en effet, étant de sauver, ce qu'il avait surtout à ménager, c'était ce sentiment de terreur que, par le sentiment de sa culpabilité autant que par les signes antérieurs de la Justice offensée, l'humanité portait en elle. Aussi cette même humanité, avertie de ce dessein de miséricorde par tant de prophéties qui lui annonçaient non un vengeur, mais un Sauveur, l'envisageait-elle partout comme devant précisément délier la terre de cette terreur antique du châtiment que ses crimes méritaient. C'est ce que Virgile, écho inconscient d'Isaïe, chantait dans ces beaux vers :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras [2].

Non que la Justice dût se passer de châtiment, mais parce que ce châtiment tombant sur la seule victime qui fût de prix à l'acquitter pour nous, donnerait un libre cours à la miséricorde. Cela

[1] Luc, IX, 56.
[2] *Pollio.*

étant, que fallait-il? Il fallait que cette victime infinie, Jésus-Christ, Dieu en lui, déposât ses foudres, revêtit notre humanité, se couvrît de la mansuétude et de la douceur de l'agneau, pour ne pas effaroucher sa proie, et chasser sans bruit au salut humain, comme dit admirablement un Père : *Ut sine strepitu ad salutem humanam venaretur* [1]. Il devait faire des miracles, sans doute, pour témoigner sa divinité, mais il devait les faire tels qu'ils ne dussent pas inspirer la crainte ; il devait passer, pour ainsi parler, entre Dieu et l'homme, entre le juge et le coupable, entre la majesté et la condescendance, de manière à les sauvegarder également pour les réconcilier et les unir à jamais dans son œuvre comme ils le sont dans sa Personne. C'est cet art tout divin qui nous apparaît dans les miracles évangéliques par tout ce que nous y avons relevé précédemment.

Cet aperçu a été remarquablement saisi et développé dans un écrit anonyme anglais intitulé : *Ecce Homo*, et dont la conclusion aurait pu être : *Ecce Deus*. M. Guizot nous l'a

[1] S. Théodote d'Ancyre, *Concil. Ephes.*, Labbe, t. III, p. 988-997.

fait connaître dans ses *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne,* et M. l'abbé Bougaud l'a fait à bon droit valoir dans son important ouvrage : *Le Christianisme et les temps présents*[1]. Le Christ ne pouvait pas ne pas faire de miracles pour laisser percer par eux sa divinité. Mais le pouvoir surnaturel porte avec lui quelque chose de formidable, et les premiers témoins des miracles du Sauveur en reçurent, en effet, cette impression : STUPEBANT *omnes turbæ*[2]... CONTURBATI *sunt omnes et* PLUS MAGIS INTRA SE STUPEBANT[3]... STUPEBANT *autem omnes in magnitudine Dei*[4], etc. Si donc le Christ eût usé sans réserve de ce pouvoir, il aurait resserré par la terreur ce cœur de l'homme qu'il voulait gagner par la confiance, et ce qui devait lui frayer la voie la lui eût fermée. De là ces procédés admirables du Sauveur dans ses plus grands miracles. Il n'en fait aucun pour sa défense. Ce sont tous des miracles de guérison et de bonté. Il les fait sans apparat et sans éclat. Il ne paraît alors jamais plus homme, par la

[1] Tome II, p. 698.
[2] Matth., XII, 23.
[3] Marc, VII, 51.
[4] Luc, IX, 44.

compassion qui le saisit lui-même, jusqu'à verser des larmes sur Lazare, qu'il va ressusciter. Il impute le miracle à notre foi plus qu'à sa puissance, et il semble partager par là cette formidable puissance avec nous. Enfin il agit de telle sorte que les foules, loin d'être épouvantées de ses miracles, l'importunent pour en obtenir; que, sans les contester, en arguant même de ce qu'il les fait, ses ennemis lui en font un grief, et que Celui qui pourrait réduire l'univers en poudre se laisse accuser, bafouer, traîner au supplice et crucifier, par un miracle de miséricorde et d'amour qui passe tous ses miracles de puissance, et qui est en raison de celle-ci. Tel est en substance, quoique en d'autres termes, le bel aperçu de l'*Ecce Homo*. « Cette réserve dans « l'usage de son pouvoir surnaturel, conclut « l'auteur anglais, est le chef-d'œuvre du Christ. « C'est un *miracle moral* superposé à un miracle « physique. »

Le sujet, par la nouveauté de cet aperçu, sollicite notre insistance. Pour faire mieux ressortir la grandeur de ce *miracle moral*, je rappellerai ici une considération que j'ai présentée ailleurs.

En Jésus-Christ, la *plénitude de la Divinité*

habite corporellement[1]. Il le disait lui-même : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*[2]. *Pensez-vous,* disait-il encore à ses Apôtres, qui voulaient le défendre contre la troupe qui s'empara de lui au jardin des Oliviers, *que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'Anges*[3]*?* Et ces *Anges,* en effet, *s'approchant de lui, le servaient*[4]. Si cette divine puissance ne paraissait pas toujours en lui; si même elle était assujettie aux besoins de notre nature et à la méchanceté des hommes, c'est lui qui s'assujettissait ainsi par un acte de puissance plus grand encore. Sous cet assujettissement volontaire, il gouvernait l'univers, il ne cessait de présider à son ouvrage, il était en tout lieu, et pas une des créatures n'était privée de son assistance et ne manquait à l'appel de son pouvoir. Il avait plutôt à contenir leur hommage qu'à le réclamer, et le plus grand de tous ses miracles, c'est de les avoir forcées à lui être ennemies. Comme l'observe, en effet, l'Ange de l'École, toutes les créatures,

[1] *Aux Corinthiens*, XI, 3.
[2] Matth., XXVIII, 18.
[3] *Ibid.*, XXVI, 53.
[4] *Ibid.*, IV, 2.

même les plus insensibles et inanimées, ont du sentiment pour le Créateur : *Quæ apud nos sunt insensibilia, illi sensibilia sunt; mare et venti obediunt ei*[1]. Si le Verbe de Dieu eût laissé les éléments à leur inclination naturelle, de même que l'eau se rendait solide sous les pieds de son humanité, et que les poissons entraient à l'envi dans les filets jetés sur son ordre à la mer; de même la terre se fût émaillée de fleurs sur son chemin, l'air qu'il devait respirer eût réuni tous les plus agréables parfums qui sont dans la nature, le soleil eût redoublé ou tempéré son éclat à son gré. Telle était sans doute, sur l'ordre qu'elles en avaient reçu du Créateur, la complaisance des créatures pour le premier Adam, dans l'âge d'or de son innocence, avant que sa révolte eût suscité la leur. Telle et plus encore eût été cette complaisance des créatures pour le Créateur lui-même, les honorant de l'abaissement de son amour, si la loi de cet abaissement même ne leur eût imposé un frein, que dis-je? ne les eût forcées à servir d'instrument à ses souffrances, à fournir la couronne d'épines qui lui déchira le front, le sceptre de roseau

[1] D. Thom., *Concione* 2 *in Dominica II Advent.*

et le manteau de pourpre qui parodièrent sa royauté, le bois, les clous, l'éponge, le vinaigre, la lance qui entrèrent dans son supplice, et qui, par ce supplice, reçurent, pour la nature entière, le bénéfice de la rédemption, comme, par la criminelle jouissance du premier coupable, elle avait reçu le maléfice du péché. Tel, dis-je, eût été l'empressement des créatures à servir et à honorer leur Roi, et tel il fut en effet, lorsque, sa mort ayant consommé l'expiation universelle qui contrariait leur inclination, elles éclatèrent en témoignages lugubres de douleur, en ténèbres, en déchirements, en tremblements de la nature, qui sembla dans ses convulsions faire entendre le cri que rapporte Plutarque et qui émut le paganisme : *Le grand Pan est mort!*

Or, s'il en est ainsi, si le Christ était le miracle en personne et en puissance, le miracle pour lui n'est pas d'avoir nourri les multitudes avec cinq pains, lui qui, dans le même temps, *onvrait la main et remplissait tout animal du fruit de sa bonté*[1], mais d'avoir eu faim et soif. Le miracle n'est pas d'avoir marché sur les eaux, mais d'avoir été fatigué. Le miracle n'est

[1] Ps. CXLIV.

pas de s'être transfiguré lumineusement, mais de s'être voilé mortellement. Le miracle enfin, le grand miracle n'est pas d'être ressuscité dans la gloire, mais d'être mort dans l'ignominie[1]. De là cette belle parole de saint Augustin qui résume tout cet aperçu : *Le Christ n'est pas mort par nécessité, mais par puissance.*

Voilà le miracle moral superposé au miracle physique dont parle l'auteur de l'*Ecce Homo*. Il en ressort que ce qui est admirable et miraculeux en Jésus-Christ, c'est moins les quelques miracles qu'il a dû faire pour se montrer Dieu à notre nature, que les miracles innombrables qu'il n'a pas faits pour la ménager. C'est moins ce qu'il a laissé voir de sa puissance que ce qu'il en a retenu ; c'est moins sa divinité, si j'ose ainsi dire, que son humanité. Et alors combien acquiert de valeur cette réserve, ce ménagement, cette discrétion qu'on relève justement dans les miracles évangéliques, soit en eux-mêmes, soit dans la manière dont ils ont été faits, comme le grand Miracle de la sagesse, de la miséricorde et de l'amour, tempérant et accommodant à notre débilité la majesté terrifiante de la Toute-Puis-

[1] *Le Plan divin,* t. I, liv. I, chap. III.

sance, comme un soleil qui tamiserait ses rayons. Du reste, cet aperçu n'est pas si nouveau, qu'il ne rentre dans ce mot de saint Augustin : « En faisant toutes choses miraculeuse-« ment, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait « miséricordieusement. » *Dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit*[1].

La conclusion pratique à tirer de cette belle vérité est souverainement importante ; la voici : quand on ouvre l'Évangile pour le lire ou pour l'exposer, on est porté à s'offusquer du miraculeux qui y apparaît, et à demander grâce pour le surnaturel qui s'y trouve. C'est là un naturalisme mauvais, comme contraire non-seulement à la foi, mais à la simple raison, la divinité de Jésus-Christ étant établie ou supposée. C'est le contraire de cette disposition qui est de mise. Jésus-Christ étant Dieu, tout devrait être miraculeux et surnaturel dans l'Évangile; et, loin de demander grâce pour ces rayons de la Divinité, rendons grâce de ce qu'ils nous sont si économiquement ménagés; admirons la bonté et l'humanité du Sauveur, qui, tout Dieu qu'il est, se laisse ainsi approcher des plus humbles et des

[1] Ep. CXXXVII, n° 9.

plus craintifs, ne fait de miracles que pour les guérir, et ne paraît tout-puissant que pour être tout bon. Voyons alors le miracle où il est : pour nous, dans ces miracles de bonté; pour lui, dans l'abstention de tant d'autres miracles de sa puissance; et, balançant le poids immense de ceux-ci avec le petit nombre de ceux-là, adorons une dispensation si appropriée à notre faiblesse, et par là même si digne de notre foi. Ne marchandons pas cette foi à celui qui a été si libéral en miséricorde, ne disputons pas l'acquiescement de notre esprit à une sagesse tout à la fois si haute et si désintéressée.

Ainsi se trouve dissipé, après celui de la doctrine, le second fantôme, celui des miracles; et non-seulement dissipé, mais transfiguré. On me pardonnera, j'ose l'espérer, de m'être étendu un peu sur cet important sujet.

Reste le troisième fantôme, le défaut d'attrait et d'intérêt à la lecture des Évangiles.

VII

Défaut d'attrait et d'intérêt! Je le crois bien! Dites donc que l'Évangile est d'une pâleur dés-

espérante et d'une fadeur écœurante à qui le prend pour un roman, à qui, au lieu de *forcer la porte et d'entrer violemment dans ses sentiers,* comme disait lord Byron, veut le faire entrer en soi; au lieu de prendre son esprit, veut l'accommoder à son propre sens. Sa face est horrible : c'est celle d'un crucifié crucifiant, rappelant le supplice de Mézence. Sa pureté soulève le dégoût. Sa rigueur sanglante fait reculer la nature. Tout y est gêne, chaîne et joug. C'est un champ aride où ne croissent que ces fleurs sèches et blêmes qu'on n'appelle *immortelles* que parce que, n'ayant pas la fraîcheur, les couleurs et les parfums de la vie, elles ne sauraient les perdre. Voilà pour le fond. Quant à la forme, nul art, nulle composition, nul style, nulle grâce. C'est la pauvreté et la nudité mêmes. J'en ai assez dit.

Tel parut, en effet, l'Évangile au sens païen, à ce sens que saint Paul appelait si bien *animalis homo,* à la bête, toujours aux prises avec l'Ange en nous, à cette petitesse enflée qu'on appelle la superbe, qui mesure le tout à soi, au lieu de se mesurer au tout.

Et cependant l'Évangile, cet Évangile que Tacite, parlant des premiers chrétiens, disait

être un défi à la haine du genre humain, *odio generis humani convicti sunt*[1], l'a emporté : l'humanité en a fait son chevet; nous le baisons avec amour; nous lui donnons nos vies.

En fait, quelle plus grande preuve de sa divinité?

Mais, en soi, cela s'explique par une raison très-simple : c'est que l'Évangile, étant le souverain remède au souverain mal, doit le trouver rebelle, et que, ce mal consistant pour l'âme humaine à être la proie de la chair ou à se complaire dans sa propre indigence jusqu'à s'y déifier, le remède à un tel mal doit soulever tous ses instincts pervertis. Comme pour sortir de cet état il faut renaître à la vie, et pour cela mourir à la mort, quitter ses sens, quitter son sens, il en résulte un quiproquo de vie et de mort qui fait tout paraître, tout sentir en sens inverse de ce qui est réèllement, jusqu'à ce que la vraie vie l'emporte sous le faux nom de mort, et nous fasse dominer la vraie mort sous le faux nom de vie. L'Évangile paraît comme le supplice de Mézence, oui; mais, dans ce supplice, ce n'est pas le vivant qui est attaché au mort, ce sont les morts

[1] *Ann.*, xv, 44.

qui sont attachés au Vivant, à Celui qui est *la Résurrection et la Vie;* qui, en passant par nos souffrances, y a laissé ses consolations; qui a fait pour nous une lumineuse brèche à la mort en la traversant le premier; et qui a doré l'opprobre de sa croix de l'éternel éclat de sa gloire. Tout y est chaîne et joug : oui; mais chaîne et joug qui nous affranchissent et nous délivrent, parce qu'ils n'enchaînent en nous que nos tyrans, qui sont nos vices. C'est un champ où ne se voit aucune fleur; oui, de ces fleurs artificielles qui n'ont de vrai que les épines; mais où poussent ces lis de la pureté, ces roses de la charité, ces pommes d'or de la vérité qui enivrent l'âme de délices, et lui font dire comme l'Épouse des Cantiques : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo.* « Appuyez-« moi de fleurs, soutenez-moi de fruits, parce « que je languis d'amour[1].»

Chose qui doit paraître singulière à ceux du dehors : nulle part, peut-être, autant que dans l'Évangile, n'abondent les expressions de vie, de paix, de suavité, de liberté, de joie, de gloire, d'amour et de bonheur : il semble le disputer à

[1] *Cant. des cant.,* II, 5.

nos romans. C'est qu'en effet, par toutes ses voies, droites ou déréglées, notre âme aspire à cet état comme à sa fin. Seulement, ce qui fait toute la différence de l'Évangile au roman, c'est que l'Évangile y met des conditions préalables de mérite, de mortification et de sacrifice, auxquelles répugne notre nature comme un malade au traitement. Mais cette nature s'abuse grossièrement en voulant y échapper : elle se fait à elle-même, soit dans la poursuite, soit dans le résultat de cette tentative, des croix cent fois plus cruelles que celle de l'Évangile, et elle ne manque que le bonheur, qui n'est jamais pour elle qu'en mirage. Dans l'Évangile, au contraire, tel est l'effet du traitement divin, que, dans ce traitement même, commence déjà le bonheur, et qu'on peut presque dire que la croix n'y est qu'en mirage, tant, dès qu'elle est embrassée, le baume caché qui en découle se fait sentir au cœur. Mais l'illusion est telle, qu'elle suffit à composer le mérite qui, en union aux mérites infinis de Jésus-Christ, faisant entrer la vie par la même porte d'où sort la mort, donne, à ce peu de souffrances passagères d'un moment, d'opérer en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable félicité.

Nous avons un double témoignage réciproquement confirmatif de cette vérité : le témoignage de ceux du dehors, qui ne font entendre que des gémissements de déception; et le témoignage de ceux du dedans, en qui tout est action de grâces.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi; sans quoi l'Évangile, tout en sens contraire de la mauvaise nature, n'aurait pas convaincu l'humanité jusqu'à lui faire donner le meilleur d'elle-même pour le faire encore meilleur.

Mais cette nature, imparfaitement vaincue chez la plupart, fait encore paraître l'Évangile sous ce faux jour qui nous en dérobe la beauté, et qui de son fond s'étend jusqu'à sa forme.

Examinons néanmoins celle-ci.

Il en est de l'effet qu'il produit d'abord sur nous, quand nous passons de toute autre lecture à celle-là, comme de l'air raréfié des hauteurs à celui qui s'y élèverait de la plaine : plus il est pur, plus il est vital, et moins il satisfait des organes habitués aux miasmes de la terre. Mais on se fait à cette simplicité incomparable, et on finit par reconnaître qu'il ne manque à son effet pour paraître sublime que de ne pas être continu, c'est-à-dire qu'on est dans la ré-

gion même du sublime. Le sublime humain est une échappée vers l'infini, un éclair qui le découvre; de là vient que l'expression en est toujours simple, parce qu'il ne saurait être cherché et qu'il se suffit à lui-même : l'Évangile est le sublime à ciel ouvert, le surnaturel dans son naturel.

Si on cherche maintenant à se l'expliquer, on reconnaîtra encore que si tout ce qui est simple n'est pas grand, tout ce qui est grand est simple. Or nul ne méconnaîtra que la simplicité de l'Évangile est de cet ordre : elle y est, pour ainsi dire, adéquate à la grandeur, et elles se mesurent l'une par l'autre. Cette grandeur est celle du Fils de Dieu, parlant de son Père, de son Royaume, de son Éternité, de son Ciel et de ses Anges, comme nous parlerions de notre propre maison, avec le calme de la possession et la simplicité de l'habitude : il y est manifestement chez lui; il est né dans cette gloire, et elle ne le quitte pas. Il ne parle pas avec moins de simplicité de la Création et de tous les êtres qui la composent, comme un ouvrier parle de l'œuvre de ses mains; et de l'Enfer et ses démons, comme un juge qui a pleine juridiction et comme un maître qui commande : sans effort,

sans enthousiasme, sans emphase, comme qui va de soi. Qui osera dire que c'est de la folie ou de l'imposture, s'il n'est fou lui-même ou s'il ne se ment? C'est donc la vérité; et le ton de l'Évangile en est ainsi une preuve de plus.

Mais cette simplicité tient à une autre raison non moins saisissante. Si la grandeur est simple de soi, combien plus une grandeur qui s'abaisse par condescendance, et qui par là se double, pour ainsi parler! Le propre de la vraie grandeur, c'est la bonté; et le propre de la bonté, c'est la libéralité, qui enrichit celui qui donne et grandit encore celui qui s'abaisse. Ainsi le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, pour se communiquer et nous faire entrer en partage de sa gloire, sans déroger. A cet effet, il ne pouvait trop se mettre à notre portée, pour nous faire approcher de lui, traiter d'égal à égal avec lui, « par une accessibilité populaire, » *Populari quadam clementia,* dit saint Augustin. « De même qu'un grand orateur plein de hautes conceptions, dit Bossuet, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs; comme un grand, environné d'un éclat superbe qui étonne

le simple peuple et ne lui permet pas d'approcher, se rend populaire et familier par une facilité obligeante qui, sans affaiblir l'autorité, rend la bonté accessible : ainsi la Sagesse incréée, ainsi la Majesté souveraine se dépouille de son éclat, de son immensité et de sa puissance pour se communiquer aux mortels et relever le courage et les espérances de notre nature abattue[1].» Et combien ce caractère n'apparaît-il pas dans l'Évangile par toutes ces paraboles, ces images, ces comparaisons populaires, naturelles, rustiques, dont la plus sublime sagesse humanise ses enseignements, et les met à la portée du commun sans les ravaler !

Il faut reconnaître toutefois qu'il y a plus que de la simplicité dans l'Évangile : il y a pauvreté, inélégance, indigence de style, dépouillement, nudité, je ne sais quoi qui ne permet pas de classer ce livre; et on s'étonne, on se scandalise presque que de si grandes choses n'aient pas été dites plus richement. Nous avons, dans l'antiquité surtout, des écrits d'histoire ou de philosophie qui se distinguent par une grande simplicité, mais c'est une simplicité dont la fleur

[1] Ier Sermon sur *la Nativité de Notre-Seigneur,* in fine.

charme les délicats, dont la tournure trahit la noblesse, et de laquelle on peut dire :

Vera incessu patuit Dea.

Rien de cela dans l'Évangile ; et cependant ce serait Dieu même !

Oui, et c'est là précisément le cachet incomparable de la vérité de Jésus-Christ.

Comment cela?

On n'a pas toute l'idée qu'on doit avoir du christianisme quand on le prend dans sa vérité générale de Dieu fait homme. Il faut aller jusqu'à la vérité de Dieu fait pauvre parmi les hommes, de Celui-là qui a voulu naître dans une crèche, ne pas avoir une pierre où reposer sa tête, mourir dans l'infamie de la croix, et se donner pour hérauts dans le monde de misérables bateliers ; qui l'a voulu par choix, pour confondre toutes nos fausses grandeurs en les rejetant, et nous faire ambitionner la grandeur même dépouillée de tous nos oripeaux, nue, ramenée à son essence, la sainteté de l'âme reconquise par la pénitence. Voilà le vrai, qui faisait dire à Pascal parlant de Jésus-Christ : *Qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre!* Il convenait dès lors excel-

lemment que l'histoire de ce Dieu fût comme lui-même, fût lui-même incarné dans une condition scripturale, comme il l'a été dans la condition humaine qu'il lui a plu de choisir. Il convenait que les Evangiles se ressentissent de cela même qu'ils rapportent : de l'étable et de la croix. Merveilleuse harmonie d'humilité et de pauvreté entre le récit et le sujet, entre les peintres et le héros!

Mais sous cette humilité, quelle autorité! et comme elles respirent l'une et l'autre dans cette parole : « Apprenez de moi que je suis doux et « humble de cœur[1] ! » Sous ces crucifiantes rigueurs, quel vaste sentiment des souffrances de l'humanité! quelle sublime et secourable tendresse! « Venez à moi, vous tous qui peinez « et ployez sous vos fardeaux, et je vous ranimerai. Prenez mon joug sur vous, et vous y « trouverez le repos de vos âmes. Car mon « joug est suave et mon fardeau léger[2]. » Sous cette pauvreté, quels trésors de sagesse, de lumière, de sainteté, de vérité, de vie! Quelle vertu sort de cette infirmité!

Les paroles de Jésus-Christ sont *esprit et vie;*

[1] Matth, xi, 28.
[2] *Id., ibid*, 29.

elles valent par elles-mêmes; elles absorbent leurs propres formes : c'est le Verbe pur; c'est la Vérité revêtue de sa seule lumière, dans toute la vertu de sa force et la simplicité de sa majesté : la Vérité concentrée dans le moins de mots possible, enrichissant d'elle-même, élevant à soi les humbles expressions par lesquelles elle se fait à nous, et d'où elle éclate en mille sens et applications singulières. C'est là la merveille de l'Évangile dans le monde et dans les âmes, et qui est en raison de tout ce qui ne nous y séduit pas. On ne tarde pas à s'en apercevoir quand on en prend l'esprit, comme il convient de le faire pour le juger, ou plutôt pour se juger. Il arrive alors quelque chose de la légende de ce saint personnage qui, croyant laver les pieds d'un pauvre, vit resplendir la divinité de Jésus-Christ sous ses haillons.

Elle transparaît partout dans l'Évangile. Il en est tout rayonnant; et, ce qui est admirable et vraiment divin, c'est que, selon l'état et les dispositions de l'âme, on y découvre toujours de nouveaux aspects, de nouveaux sens, de nouvelles lumières, on en ressent de nouvelles effluves de force, de beauté, de baume, de parfums régénérateurs et consolateurs appropriés

à nos besoins et à nos maux; c'est que, en son sobre style, ce livre miraculeux défraie d'un seul de ses mots la science des plus grands docteurs et l'éloquence des plus grands orateurs, en même temps qu'il semble n'être fait que pour évangéliser les pauvres. Il en est de l'Évangile comme des grands spectacles de la Nature, dont on ne saurait se faire une idée, et qu'elle seule se réserve de faire voir, de la mer, des montagnes. Quelle diversité de mouvements dans le mouvement général de la mer! quels changements à vue dans l'immutabilité même des montagnes! Ainsi de l'Évangile.

Il est sans art et sans composition, ce semble; et cependant quel art, quelle composition eussent jamais produit le même effet? Quel merveilleux tissu de préceptes, de dogmes, de miracles, de paraboles, d'exemples, de scènes, qui s'entre-croisent, se soutiennent et se justifient réciproquement pour composer un tout vivant en divers organes, comme les os, les nerfs, les muscles, les chairs du corps humain! Et quelle vie, quelle lumière, quel souffle partis de je ne sais où, si ce n'est du ciel, circulent dans ce corps, l'animent, le meuvent et le font tendre et marcher vers une même fin,

comme un drame aux mille péripéties dont le dénoûment est la catastrophe de la croix, où tout paraît s'anéantir et d'où tout éclate dans le monde!

Je dis dans le monde, et je fais remarquer à cet égard que ce qui s'est passé après l'Évangile, les Actes des Apôtres, leurs Épîtres, le rapide progrès de leur prédication, l'histoire, la grande histoire de la conversion du monde et de l'action de l'Église de Jésus-Christ jusqu'à nos jours et à jamais, que tout cela fait partie de l'Évangile, est dans l'Évangile. Comment? C'est que tout y est typique. C'est qu'il n'est rien dans l'Évangile, rien dans chaque parole et chaque acte de Jésus-Christ qui n'ait cette prévision et cette portée. Chacun de ses mots, chacun de ses gestes mesure le monde jusqu'à ses extrémités, et vise les temps jusqu'à leur consommation. Il dépasse même infiniment l'espace et le temps; car, dit-il, « les cieux et « la terre passeront (comme un vieux vête- « ment qui a fait son usage), mais ma parole « ne passera pas[1]; » venue de l'éternité, elle va à l'éternité en y élevant les âmes : et il le dit

1 Matth., xxiv, 35.

sans hyperbole; car rien n'est moins hyperbolique que le Christ, toujours en possession de lui-même, soit qu'il parle en Dieu, soit qu'il parle en homme. Et combien, d'ailleurs, pour nous à qui elle arrive à travers dix-neuf siècles de ruines et de changements incessants et universels sans en avoir reçu la moindre altération, cette Parole n'a-t-elle pas dépouillé d'apparence d'exagération et n'a-t-elle pas acquis de calme puissance! Le petit cercle où le Christ la prononça, l'humble horizon, l'étroite scène où il parla et où il agit de la sorte va ainsi toujours grandissant et s'élargissant, et la Galilée est l'Univers, l'Univers à jamais : c'est le trépied d'où la Sagesse éternelle a rendu une fois pour toujours ses oracles. L'Évangile est prophétique de tout ce qui a suivi, comme il est consommateur de tout ce qui a précédé. C'est comme un miroir concentrique dans lequel on voit tout le genre humain et ses destinées, non-seulement temporelles, mais éternelles. Cela est si vrai, que si notre histoire était perdue, on pourrait en refaire les grandes lignes avec ce seul livre.

Que dire maintenant de toutes ces figures et de toutes ces scènes évangéliques qui se

succèdent et se meuvent devant nous, depuis la conception de saint Jean-Baptiste jusqu'à l'Ascension du Sauveur, que lui seul éclaire, caractérise, soit en bien, soit en mal, selon qu'ils sont conformes ou contraires à sa Personne; dont il fait autant de types de l'âme humaine dans ses rapports multiples et divers avec la justice et avec la vérité! Qui d'entre nous ne s'y retrouve dans tel ou tel? qui n'en reçoit une inspiration, une leçon ou une condamnation? Je ne les évoquerai pas ici, me réservant de les aborder dans l'Évangile même : aussi bien ils se présentent d'eux-mêmes; tant ils sont toujours vivants, tant ils sont profondément frappés au coin de la vérité, sans que les changements de coutumes, de mœurs, d'institutions et de milieux aient jamais pu les effacer ou les modifier! C'est un monde; c'est le monde : le double monde des bons et des mauvais. Par delà même la scène de ce monde, c'est le ciel et l'enfer; et le Christ seul en fait le partage et en marque les degrés. Il est le soleil moral qui dessine toutes choses par exposition ou par opposition à sa lumière.

Et Lui, enfin, Lui, qui l'expliquera autrement que par sa vérité propre, et que par la vérité

des Évangiles qui en ont fait le même portrait? A qui le comparer? Comment le classer entre tous les êtres parus sur cette terre? La libre pensée elle-même, sous la plume des Strauss et des Renan, a confessé sa défaite dans cette entreprise. Elle l'a proclamé *indépassable, inarrivable,* inénarrable : tellement qu'elle a songé d'abord à en faire *le mythe* de l'idéal, et que, se heurtant contre le mot de Rousseau, que *l'inventeur en serait plus étonnant que le héros,* et contre le fait insurmontable de son existence historique, elle a imaginé de déifier en sa personne notre misérable humanité qui l'aurait produit comme sa fleur unique en qui elle se serait épuisée : tant il est Dieu, que nous le sommes en lui s'il ne l'est pas; qu'on ne peut le nier sans se rejeter dans l'athéisme, en se drapant encore de lui comme de cette robe de la Fable qui rendait fou celui qui la revêtait, par la vertu du sang dont elle avait été trempée! Il faut aller jusque-là ou recevoir de la bouche même de Jésus-Christ (qui, de quelque façon que ce soit, ne peut être l'idéal de la perfection s'il n'est au moins véridique) cette explication de lui-même : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le « principe et la fin. Qui vaincra par moi,

« je serai son Dieu, et il sera mon fils[1]. »

Il est *Celui qui Est :* voilà ce qu'il est : Dieu.

Mais il n'est pas Dieu exclusivement, et c'est là la merveille : il est *Dieu-avec-nous,* l'Homme-Dieu. Qui aurait jamais imaginé une telle alliance, qui l'aurait personnifiée avec un art si profond et si exquis que l'homme ne fût pas anéanti dans le Dieu, ou Dieu avili dans l'homme? En Jésus-Christ, tel que nous le peint l'Évangile, il n'en est rien; et cela prouve manifestement la vérité du sujet et de ses historiens. Dieu, il devait faire des miracles; homme, il devait en avoir les infirmités, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : *Ut solita sublimaret insolitis, et insolita solitis temperaret,* comme parle saint Augustin[2]. Il naît, mais il naît d'une Vierge; il vient au monde parmi des animaux, mais les Anges publient sa venue; il est rebuté de la terre et dans

1 Apoc., XXI, 6.
2 Ep. CXXXVII, nº 9.

de pauvres langes, mais le Ciel le déclare par une étoile, et les Mages l'adorent; il mange, mais quand il lui plaît; il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds; il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond; il verse des pleurs sur son ami Lazare, mais il le rappelle du tombeau; il meurt lui-même, mais en mourant il met en convulsion toute la nature; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures, et médecin infaillible de nos maladies; rangé parmi les morts, et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir, et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers, et ne sort point du sein de son Père. Il tient ainsi partout un milieu si juste, un équilibre si parfait, qu'où il nous paraît homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, que la divinité paraît tout entière, et l'infirmité tout entière, et cela distinct et fondu dans un seul sujet, comme deux flûtes unies par une seule embouchure, dont l'une aux sons hu-

mains et l'autre aux sons divins, formeraient, par leurs mélodieux accords, la plus ravissante harmonie : en vérité, c'est le chef-d'œuvre de Dieu en Dieu lui-même!

Voilà Jésus-Christ, et voilà l'Évangile.

Et maintenant, qui aurait conçu cette figure, quel est le génie qui se serait fait un jeu de la tracer, et de la tracer sans effort, sans exaltation, simplement, naïvement, austèrement, non par imagination, mais par des faits? Il se trouve que c'est un nommé Lévi, dit Matthieu, péager de son état, dans une bourgade de la Judée, ou un batelier pêcheur du nom de Jean. Mais en vérité, à ne toucher que ce côté de la question, pour qui prend-on l'esprit humain de supposer qu'elle puisse en être une? que cet Être qui en est l'objet, Jésus-Christ, n'ait pas été tel qu'il nous est représenté, et qu'ayant été tel, il ne soit lui-même ce qu'il se déclare? Abstraction faite des mille autres preuves, je dis hautement que celle-là ne souffre pas le plus léger doute. Tout le surnaturel de l'Évangile à croire n'est rien pour la raison auprès de l'absurdité de son invention.

Faut-il ajouter que nous n'aurions pas affaire seulement à un inventeur de cette sorte, mais

bien à quatre inventeurs, qui, à cinq, dix, quarante ans de distance l'un de l'autre, et dans autant de milieux différents, sans se copier, chacun avec sa touche propre, et avec des variétés assez sensibles, mais nullement irréductibles, se seraient rencontrés dans ce même idéal dont le rêve n'est pas admissible dans un seul...?

Il me souvient avoir vu, il y a longtemps, un tableau de Murillo, n'ayant paru, que je sache, dans aucune exposition, qui nous donnera une idée de ce prodige. Il représente la visite des trois anges voyageurs à Abraham, qui les adore profondément sur le seuil de sa demeure, où il va les recevoir. Or, théologien comme l'ont été tous les grands peintres dont le christianisme a inspiré le pinceau, Murillo savait que, sous ces trois anges, c'est le Messie qu'on pense avoir apparu ainsi à celui dont lui-même a dit : *Abraham a vu mon jour,* par un de ces préludes à son apparition finale qu'on appelle *théophanies.* C'est cette doctrine qu'il a voulu signifier. Mais comment représenter une seule figure humaine en trois? Murillo a résolu le problème de la manière la plus simple et la plus touchante : il a représenté la personne du Christ telle que dans l'Évangile, en trois poses différentes,

absolument identique en toutes trois : de profil, en face et de trois quarts. Cette triple parélie du même Christ évangélique, rapprochée ainsi d'Abraham, est d'un effet saisissant, par l'opposition des temps, et produit sur le spectateur la même impression qu'au saint patriarche : celle d'une apparition, en qui tous les siècles et tous les termes de la religion se rencontrent. Eh bien, au lieu d'un même Christ en trois, mettez-le en quatre représentations, et vous aurez les quatre Évangiles. Seulement Murillo a peint ainsi le Christ d'après les Évangélistes; mais ceux-ci, comment l'ont-ils peint, si ce n'est d'original et d'après le Christ lui-même? Qu'ils l'aient fait d'imagination; qu'ils se soient rencontrés jusqu'à l'identité dans cette conception à jamais adorable, eux, au sein de mœurs diverses auxquelles elle parut folie et qui avaient autant d'intérêt que de moyens de les confondre; que l'univers soit devenu la dupe de cette sublime supercherie; qu'eux-mêmes, après s'être représentés dans le tableau qu'ils en ont fait, remarquez-le bien, comme incrédules et infidèles à leur héros, en aient embrassé toutes les vertus et soient morts pour le soutenir; enfin, que mille et mille autres diffi-

cultés aient pu être traversées : c'est imaginer soi-même un monde de chimères auprès desquelles la simple foi à la réalité devient un soulagement et une délivrance.

Qu'on me pardonne d'avoir poussé si loin cette injure à la raison; mais, d'autre part, il était bon de faire voir que l'incroyance à Jésus-Christ tient à autre chose qu'à celle-ci, et que, comme un tonneau sans fond, elle infligerait à qui voudrait la remplir le supplice des Danaïdes.

C'est une question de *bonne volonté;* et en lui faisant appel, l'Évangile se montre aussi vrai que salutaire.

Quand on l'ouvre dans cette disposition, et à mesure qu'on y pénètre, à quelque endroit qu'on le prenne, on s'en veut d'avoir douté de tant de probité, d'honneur, de vérité, de sagesse, de sainteté, de confiance dans le lecteur, sans précaution aucune contre lui. On lui rend foi pour foi; et on en est bientôt récompensé par un prodige moral qui vous fait croire à tous les prodiges sensibles qui en sont la signification et le témoignage. On devient plus léger, comme si on déposait le poids du temps; l'âme se sent, pour ainsi parler, pousser des ailes, à la divine chaleur de cette beauté et de l'amour qu'elle

inspire. Chaque parole de Jésus-Christ déchire un nuage et fait tout à la fois percer et aimer une vérité. On reconnaît en lui, à ne pas pouvoir en douter, LE MAITRE, auprès duquel les plus fameux sont effacés; et dans le Maître, le médecin, l'ami, le sauveur, le Dieu de toute miséricorde et de toute consolation : ce guide, ce refuge et cet appui dont nous avons si fort besoin parmi tant d'obscurités, de périls et de défaillances, et dans la vie et dans la mort. On fait choix de lui, avec d'autant plus de résolution et d'élan qu'il ne s'impose pas, et que, ne voulant nous avoir que de nous-mêmes, il ménage ses lumières et ses obscurités d'une façon si délicate, que nous avons assez de celles-là pour être assurés, et assez de celles-ci pour avoir le mérite de l'être; pour nous dire à nous-mêmes : *Scio cui credidi :* « Je sais quel est celui à qui « j'ai cru et confié le dépôt de ma destinée, et « qu'il est assez fidèle et assez puissant pour me « le rendre au dernier jour[1] ! » On se fait de sa suite dans toutes les vicissitudes de sa vie mortelle, et on quitte volontiers tout pour cet heureux privilége d'être des *siens*. On s'étonne de

[1] *IIe à Timothée,* I, 12.

ce jeune homme qu'arrêta cette dernière condition, et qui, le malheureux! *s'en retourna tout triste*[1]; on envie Madeleine, fût-ce au prix de ses honteux désordres, qui l'attachèrent si étroitement à lui par la rémission qu'elle en obtint en échange des larmes qu'elle en versa sur les pieds adorés de sa miséricorde. On plaint Pierre de son renoncement, et on ne se l'explique que par le dessein de le rendre d'autant plus humble qu'il devait être plus élevé, et d'autant plus fort, par l'expérience de la faiblesse humaine, qu'il devait fortifier ses frères en compatissant à leurs maux. On aime Jean d'avoir aimé celui qui lui avait donné de reposer la tête sur sa poitrine au divin banquet, jusqu'à se retrouver au pied de sa croix et de nous y représenter dans le don qu'il lui fit de sa divine Mère. On en veut à Thomas d'avoir voulu mettre son doigt dans les plaies de son Sauveur pour croire à sa divinité, et on comprend ce cri à jamais retentissant : « Mon Seigneur et mon Dieu! » qu'il proféra, après lequel il fut porter la foi jusqu'au fond des Indes. Mais on se console de ne pas avoir été contemporain du Fils de

[1] Matth., XIX, 16.

Dieu sur la terre par cette parole qu'il fit entendre, dans cette circonstance, de tous ceux qui succèderaient : « Bienheureux ceux qui « n'auront pas vu, et qui auront cru ! » On se dit que si on ne l'a pas vu dans sa chair, on le voit dans son œuvre, et que le prodige constant et croissant de celle-ci, par sa durée même et sa résistance à tous les assauts, conformément à l'annonce formelle qu'il en a faite, est un gage de sa vérité qui vaut bien tous ceux qu'il en donna de son vivant, et plus que de sa vérité, de sa *Présence réelle* au milieu de nous à travers les siècles, qui nous permet de le suivre et de nous attacher à lui comme nous l'eussions fait dans la Judée. On se félicite que la foi en lui, si largement assise qu'elle soit, soit encore éprouvée par ce mystère de son amour, et que les délaissements et les outrages dont il est l'objet nous donnent à boire de son calice. On se promet, enfin, de le venger, par une inébranlable fidélité parmi tant d'épreuves, en vivant et mourant pour lui, et on sent venir du cœur aux lèvres ce mot de son premier persécuteur, devenu son plus ardent apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*[1].

[1] *Ad Philip.*, I, 23.

Telles sont, bien affaiblies, quelques-unes des impressions que produit en nous l'Évangile.

L'âme de bronze de Napoléon n'y aurait pas été, dit-on, insensible, et cela fait songer au mot étrange de Lamartine :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?

Sur le rocher de l'Atlantique, où ce nouveau Prométhée fut cloué pour avoir voulu faire le dieu, il aurait confessé le Christ en des expressions, en effet, de génie. J'ai cité ailleurs, dans son entier, cet éclatant morceau, je me bornerai à rappeler ici ce qu'il dit de l'Évangile :

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne « sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur « l'entendement et qui charme le cœur; on « éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à con- « templer le ciel. L'Évangile n'est pas un livre, « c'est un être vivant, avec une action, une « puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à « son extension. Le voici sur cette table, ce « Livre par excellence (et ici l'empereur le « toucha avec respect) : je ne me lasse pas de « le lire, et tous les jours avec le même plaisir.

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais

« dans son enseignement, et la moindre affir-
« mation de lui est marquée d'un cachet de
« simplicité et de profondeur qui captive l'igno-
« rant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent
« leur attention.

« Nulle part on ne trouve cette série de belles
« idées, de belles maximes morales, qui dé-
« filent comme des bataillons de la milice cé-
« leste, et qui produisent dans notre âme le
« même sentiment que l'on éprouve à considé-
« rer l'étendue infinie du ciel resplendissant,
« par une belle nuit d'été, de l'éclat des astres.

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile
« captive notre cœur. Dieu même est notre
« ami, notre père, et vraiment *notre Dieu*. Une
« mère n'a pas plus de soins de l'enfant qu'elle
« allaite. L'âme séduite par la beauté de l'Évan-
« gile ne s'appartient plus. Dieu s'en empare
« tout à fait; il en dirige les pensées et les fa-
« cultés, elle est à lui.

« Quelle preuve de la divinité du Christ ! »

L'Evangile n'est pas connu, par négligence ou même par habitude de sa lecture, dans des conditions contraires à son esprit. Il est devenu pour les chrétiens ce que les Prophéties sont

pour les Juifs. Il y a comme un voile sur ses pages, ou plutôt sur l'intelligence et sur le cœur de la plupart de ceux qui y jettent les yeux. Encore s'ils l'ignoraient entièrement, il se pourrait que, venant à le découvrir, ils en reçussent l'impression que Baruch fit sur la Fontaine, ou celle qui fit dire au chevalier, depuis comte de Grammont entendant sa femme réciter le *Pater* auprès de son lit de mort : « Comtesse, cette « prière est belle ; qui a fait cela? »

Nous avons un exemple plus digne et plus heureux, et qui est bien propre à montrer tout à la fois et l'ignorance inexplicable où un esprit d'ailleurs cultivé peut être de l'Évangile, qu'il a tous les jours sous la main, et la révolution qu'il est de nature à opérer en lui.

Le célèbre historien Jean de Müller, au plus fort de ses immenses études historiques, s'avisa d'ouvrir le Nouveau Testament ; l'effet qu'il en ressentit, il faut le laisser lui-même le dire dans sa lettre à Charles Bonnet :

« Vous m'aimez, mon cher et véritable ami ; « ne m'aimerez-vous pas plus encore quand je « vous ressemblerai davantage, quand vous « saurez que rien ne nous séparera plus jamais? « Depuis que je suis à Cassel, je lis les anciens,

« sans en excepter aucun, dans l'ordre des
« temps où ils ont vécu, et je n'omets pas un
« fait remarquable sans l'extraire. Je ne sais
« comment il me tomba dans l'esprit, il y a
« deux mois, de jeter les yeux sur le Nouveau
« Testament, avant que je fusse entièrement
« parvenu par mes lectures à l'époque où il a
« été écrit. Comment vous exprimerai-je ce que
« j'y ai trouvé? Je ne l'avais pas lu depuis bien
« des années, et, en le commençant, j'étais
« prévenu contre. La lumière qui aveugla saint
« Paul sur le chemin de Damas ne fut pas plus
« prodigieuse, plus surprenante pour lui que
« le fut pour moi ce que je découvris tout d'un
« coup : l'accomplissement de toutes les espé-
« rances, de toutes les révolutions, la clef de
« toutes les contradictions apparentes du monde
« physique et moral, la vie et l'immortalité. Je
« vis la chose la plus étonnante opérée par les
« plus petits moyens. Je vis le rapport de toutes
« les révolutions de l'Asie et de l'Europe avec
« ce misérable peuple qui conservait le dépôt
« des promesses, comme on aime à confier les
« écritures à quelqu'un qui, ne sachant pas
« écrire, ne saurait les falsifier. Je vis la reli-
« gion paraître au moment le plus favorable à

« son établissement, et de la manière la plus
« propre à la faire adopter. Le monde parais-
« sant être arrangé uniquement pour favoriser
« la religion du Sauveur, je n'y comprends plus
« rien, si cette religion n'est pas d'un Dieu. Je
« n'ai lu aucun livre là-dessus; mais, en étu-
« diant tout ce qui s'est passé avant cette
« époque, j'ai trouvé toujours *quelque chose qui*
« *manquait,* et, depuis que je connais Notre-
« Seigneur, tout est clair à mes yeux; avec
« lui il n'y a rien que je ne puisse résoudre.

« Pardonnez-moi de vous faire l'éloge du
« soleil, comme le ferait un aveugle qui, tout
« d'un coup, aurait reçu le don de la vue[1]. »

[1] Ce témoignage est loin d'être complet dans ses motifs, mais il est décisif dans ses conclusions. Jean de Müller a été frappé de la lumière évangélique à son point de vue d'historien. Le drame historique de l'humanité avait été *préordonné* en vue du moment précis où est venu Jésus-Christ, et de la solution que lui seul lui a donnée. C'est le même point de vue que celui du *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet. Restent, dans *l'exécution,* les obstacles et les moyens, qui ne prouvent pas moins sa divinité que la *préparation* historique : *la chose la plus étonnante opérée par les plus petits moyens,* comme dit Müller.

Le naturalisme de notre âge oppose néanmoins la préparation à l'exécution, c'est-à-dire Dieu à Dieu. Le monde, selon lui, aurait été si bien préparé, par les révolutions des Empires aboutissant au seul Empire romain, à recevoir l'Évangile, que l'établissement du christianisme n'a plus rien de miraculeux. Mais

Il faut donc en prendre notre parti, qui n'est le parti de la foi que parce qu'il est celui de la raison : l'Évangile est vrai, vrai de toutes façons qui s'entre-justifient, historiquement, doctrinalement, expérimentalement. Il n'est pas seulement vrai, il est la vérité même, comme le soleil n'est pas seulement lumineux, mais la lumière même du jour. Son Auteur a

que devient alors l'histoire même de cet établissement : le soulèvement universel du paganisme attesté par trois cents ans de martyre contre la doctrine de la Croix, et le triomphe de celle-ci sans autres moyens que sa vertu propre? C'est là le premier plan, où on ne peut éviter de voir le miracle sans fermer les yeux. Que si, outre cette manifeste action du surnaturel divin dans l'établissement du christianisme, l'arrière-plan nous présente, dans ses grandes lignes, l'action providentielle et prophétique amenant le monde dès son origine à cette prodigieuse agglomération du mal universel qui, tout en se prêtant par sa forme au vrai remède, ne s'y opposait que plus par son excès, ce n'est qu'une merveille de plus qui vient s'ajouter à la manifestation de Dieu dans le christianisme et la faire ressortir loin de l'amoindrir.

C'est ce qu'a très-bien vu et très-bien dit le patriarche de la libre pensée moderne, qui entrecoupait si souvent ses blasphèmes de bonnes et rudes vérités contre les siens et contre lui-même (Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église,* t. III, p. 133) : « Ajoutez, dit-il, cet établissement « prodigieux de l'empire, LA PLUS GRANDE DES MERVEILLES, « avant que le christianisme fût devenu LE PLUS GRAND DES « MIRACLES. »

On ne saurait mieux dire, et cela résume en deux mots toute la vérité apologétique du christianisme.

fait preuve à sa manière, à sa manière de Dieu traitant miséricordieusement avec la liberté humaine, de ce qu'il a avancé de lui lorsqu'il a dit : EGO SUM VERITAS. EGO SUM LUX MUNDI. Quelle que soit notre malheureuse disposition de douter de ce qui nous oblige, CELA EST, et cela ressort de plus en plus jusqu'à la suprême évidence, jusqu'à la splendeur de la vérité, à mesure que, nous y conformant, nous en devenons meilleurs, et, en cela, plus aptes à la lumière. Enfin, tels sont les témoignages de divinité prodigués au monde par cet Évangile de notre Rédemption, que nous ne pouvons y répondre que par ce cri du Prophète-Roi, à la vue des grands spectacles de la nature, évangiles de la Création : *Mirabiles elationes maris; mirabilis in altis Dominus : testimonia tua credibilia facta sunt nimis!* « Sublimes sont les bonds de « la mer; sublime est Dieu dans les hauteurs : « vos témoignages, ô Dieu! ont été faits, par « vous, croyables au delà de tout[1] ! »

[1] Ps. XCII, 5.

LES

UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

Renovabitur ut aquilæ juventus tua.

« Ta jeunesse sera renouvelée « comme celle de l'aigle. »

(Ps. cii, 5.)

LES

UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, si vrai, si pressant qu'il soit, ne peut avoir qu'une influence bien minime sur l'esprit public, l'influence d'une plume perdue dans le torrent des agitations et des préoccupations de nos temps tourmentés. Il faut avoir un triple courage aujourd'hui pour exercer la mission d'écrivain de la vérité, et, à vrai dire, il faut plus et moins : le sentiment du devoir désintéressé du succès, comme le soldat qui, sans apparence de victoire, ne combat plus que pour l'honneur.

Cependant c'est quelque chose encore; car, dans un pays surtout comme la France, c'est la foi au drapeau, la foi à la vérité, à son empire inamissible sur la conscience humaine, dans laquelle on ne la sème jamais en vain. Ce n'est

qu'une question d'avenir, d'avenir que le semeur ne verra sans doute pas, mais qui fleurira sur sa tombe. — C'est notre ferme espoir.

Ce qu'il faut dire, c'est que les livres sont passés au second plan, et que le premier, aujourd'hui, appartient à *l'action,* à la mise en œuvre de la vérité.

La résurrection des Universités Catholiques me paraît être, en cela, l'événement le plus considérable et le plus providentiellement secourable de ce siècle. C'est, à mes yeux, la seule issue du labyrinthe, le seul rayon d'espoir qui se soit dégagé dans la nuit de cet âge de confusion de toutes les idées dont celle des événements n'est que l'effet.

Il faut y aider; et la première chose, à cet effet, c'est de le bien comprendre.

Mais pour cela, il faut en revenir à sonder la plaie qui en attend sa guérison.

I

Or, le point de départ de tous nos maux, arrivés aujourd'hui à l'extrême, est, avons-nous

dit, dans ce préjugé qui fit irruption, il y a cent cinquante ans, que les lumières et les forces de l'esprit humain devaient être en raison de sa séparation de la foi chrétienne, et, dans la foi chrétienne, de toute foi. Ce préjugé a été tel, que, pour que l'esprit humain déployât ses ailes, on a cru qu'il n'y avait rien à faire, sinon de s'attaquer à toute croyance, de faire table rase de toute religion. Procédé commode pour avoir du bon sens, de la science, des lumières, et qui, étant à la portée de tout le monde, dut séduire et gagner l'esprit public. Il a paru être favorisé par les prodigieuses découvertes de ce siècle dans l'ordre physique et industriel, et le mot de *progrès*, qui en est légitimement sorti, a été complaisamment étendu à toutes les connaissances humaines. On a été ainsi toujours, à travers bien des révolutions, bien des catastrophes, bien des ruines, croyant néanmoins avancer, croyant grandir, se le disant de plus en plus fort, jusqu'à l'état où nous sommes.

Cependant qu'en est-il? car un tel préjugé a régné assez longtemps pour avoir dû faire ses preuves, et le sujet, d'ailleurs, finirait par manquer.

Les découvertes de l'ordre physique et indus-

triel, sans vouloir le moins du monde diminuer leur véritable valeur, n'ont d'abord rien à voir à la question : soit parce qu'elles ne procèdent que de l'intelligence mécanique, sans parti pris pour ou contre la foi, inférieures qu'elles sont à la région où s'agitent les grands problèmes; soit parce que, pour elles, il y a encore une vérité : la vérité mathématique dans ses applications à la matière; soit encore parce qu'elles ne mettent à notre disposition que des instruments d'action, qui, si merveilleux qu'ils soient, ne valent que ce qu'en vaut l'usage; soit, enfin, parce qu'une société, comme ce roi de la Fable qui avait eu le don fatal de convertir tout en or, peut mourir de son bien-être matériel, ou s'effondrer sous le poids de ses industries tournées contre elle par les mêmes mains qui lui ont servi à en produire les miracles.

Mais, pour cette intelligence mécanique qui ne conclut à rien dans la question de la valeur spécifique, pour ainsi parler, de l'esprit humain, que n'ont pas perdu les autres facultés qui y sont intimement engagées : l'intelligence morale, l'intelligence métaphysique, l'intelligence philosophique, l'intelligence esthétique et littéraire qui enrichit de ses œuvres le patri-

moine immortel du genre humain, l'intelligence scientifique elle-même à cette hauteur où se découvrent les grandes lois, l'intelligence politique qui domine les événements et imprime leur marche aux nations, l'intelligence du droit public qui prévient ou dénoue les conflits entre elles et en amortit les chocs à leur honneur commun, l'intelligence économique qui pourvoit aux besoins et aux maux changeants de l'humanité : la raison, en un mot, la raison, maîtresse de la vie humaine, cette raison qui devait grandir et resplendir de tout son affranchissement de la foi! L'homme, l'homme, qu'est devenu l'homme? Qu'est devenue la société qui l'enfante pour son honneur et pour son salut?

Il suffit de poser ces questions, et Dieu me garde du lieu commun.

Je préfère donner l'explication de cet état, sans précédent dans le monde moderne; ce sera en même temps en faire mesurer toute la profondeur.

C'est que la raison, qui est l'homme même, est sur le point de périr : elle est en défaite. Comment cela? Le voici :

La raison, qu'est-ce? C'est cette lumière naturelle et universelle qui nous sert à distinguer

le vrai du faux, le bien du mal. A tous les degrés de l'intelligence, depuis le bon sens le plus vulgaire jusqu'aux plus sublimes intuitions du génie, ce n'est pas autre chose qui constitue la raison. L'esprit humain reçoit sa forme, sa justesse, sa capacité, de la vérité, pour qui il est fait uniquement; il est moulé, en quelque sorte, sur la vérité dans l'ordre intellectuel, comme sur la justice dans l'ordre moral. Il est *informé* par elles.

Mais cela suppose préalablement et fondamentalement qu'il y a un vrai et un faux, un bien et un mal, et cela ne suppose pas moins qu'ils sont de telle sorte qu'on puisse les distinguer, et les distinguer d'un commun accord par un criterium certain. Eh bien, on en est venu, par une série de dégénérescences de la raison, telle qu'on l'entend, qu'on la professe et qu'on la pratique de nos jours, à nier cela ouvertement ou implicitement, dans les journaux, dans les livres, dans les chaires de l'enseignement, dans les maximes et les pratiques de l'État, dans tout ce qui peut agir sur l'esprit public. Ainsi, on professe le droit égal pour tous à la vérité et à l'erreur, et nécessairement, au bien et au mal, qui n'en sont que la pratique.

Est-ce que, positivement, on entend par là le droit à l'erreur pour l'erreur, et au mal pour le mal ? Non : on ne va pas jusque-là, mais on va plus loin. On professe que l'erreur et le mal n'ont pas de marques certaines qui les distinguent assez de la vérité et du bien pour que, dans une large mesure, qui va s'élargissant démesurément tous les jours, on ne doive les laisser se produire à titre de liberté de penser, chacun comme il l'entend. Je le demande, n'est-ce pas là la négation systématique de la lumière qui constitue la raison et la conscience, la négation du sens commun et moral, puisqu'il n'y a plus rien de *commun* et de *moralement* certain entre les hommes en fait de vérité et d'erreur, de bien et de mal moral? N'est-ce pas retirer leur *support* à la raison et à la conscience?

Cette conséquence, du reste, on ne la conteste pas : on l'érige même en principe. On nie formellement la raison générale, comme impliquant la *vérité* qui en est la lumière unique, laquelle n'étant pas, rend la raison inutile, et même importune, en ce qu'elle fait supposer une telle vérité.

La raison partage, en cela, le sort de la foi

dans l'esprit moderne. Le tort, le grand tort irrémissible de l'Évangile, objet de cette foi, c'est d'être la vérité, de s'affirmer tel : non pas telle ou telle vérité, mais la Vérité même à sa plus haute puissance, comportant certainement des vérités secondaires et des applications contingentes, mais aucune qui lui soit contraire sans être convaincue d'erreur. *Ego sum Veritas :* voilà son crime devant l'esprit moderne, qui n'est, en cela, que l'esprit païen. Le Dieu de l'Évangile n'eût pas soulevé toutes les fureurs de l'esprit païen, s'il se fût contenté d'une place au Panthéon, parmi les divinités du vieux monde. Mais il voulut régner au Capitole; il voulut plus : il voulut, sur les ruines des jardins de Néron et de toute idolâtrie, rendre seul des oracles universels de vérité, par la bouche de son Église, au Vatican. Il le voulut, il y parvint, et il y est encore : prétention toute naturelle à un Dieu. En voulant rompre avec lui, après dix-neuf siècles, que fait l'esprit moderne, sinon que revenir à l'esprit païen? Jésus-Christ n'est pas la Vérité, et son Église n'est pas son Organe infaillible? Soit. Mais alors, où est la vérité dans le monde des intelligences? qu'est la vérité? à quelle doctrine la reconnaître? Y a-t-il une

vérité universelle, et, dès lors, nécessairement *unique* entre les hommes? — Il n'y en a pas, répond-on unanimement. Soit encore. Mais alors, que devient la raison générale, dont elle est la lumière? Elle devient ce qu'elle était lorsque, par la bouche de Cicéron, écho de tous les sages de l'antiquité, elle s'écriait comme un voyageur en détresse : « J'atteste les dieux de la patrie « que mon plus vif désir est de découvrir la « vérité. Mais pour arriver à cette vérité, *qui* « *doit être unique,* il me faudrait *un guide* « *unique*[1]. » L'état de l'esprit moderne est pire encore; car, au lieu de cette aspiration à la vérité, c'est la haine de la vérité qui l'anime, et de la vérité manifestée; haine poussée jusqu'à nier systématiquement, pour s'y soustraire, le principe même d'une vérité unique, reconnaissable et obligatoire entre les hommes; jusqu'à nier la raison générale, qui ne peut s'en passer, et qui y ramènerait; jusqu'à se précipiter dans cette promiscuité de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, qui est un véritable suicide intellectuel et moral.

La raison devait encore partager le sort de la

[1] *Académiques*, I, liv. II.

foi sous un autre rapport que je me bornerai à indiquer ici. La raison et la foi se pénètrent réciproquement. Comme il y a infiniment de raison dans la foi, il y a plus de foi qu'on ne pense dans la raison; de foi naturelle, et même, depuis le christianisme, de foi surnaturelle. Les notions d'infinité, d'espace, de force, de spiritualité, d'éternité, etc., qui sont comme le milieu où flotte la raison; l'absolu, sans lequel il n'y a pas de relatif, et tous les premiers axiomes de l'esprit humain participent de la foi; les vérités de Dieu, de Providence, d'âme, d'immortalité, de liberté, de responsabilité, sont indispensables au fonctionnement moral et social de l'intelligence : et combien ces grandes vérités n'ont-elles pas acquis de consistance, de précision et de diffusion depuis l'Évangile, si on les compare à ce qu'elles étaient chez les anciens! Or la haine de la foi a dû les ébranler dans la raison; elles les y a poursuivies comme communes à l'une et à l'autre; elles les a arrachées de la raison comme tenant de la foi même. Et alors la raison, dont elles sont le condiment, a dû tomber en décomposition : de là la corruption des esprits, dont la foi était l'arome.

On a beau jeter l'insulte au Dieu de l'Évan-

gile en un style dont on peut dire, à son déshonneur universel, qu'il *est l'homme même* qui se l'est permis, il n'en est pas moins vrai que c'est à ce *bateleur* que le genre humain doit cette connaissance de Dieu unique et personnel, créateur et providence, qu'en l'an de grâce 1876 on a la prétention d'inventer, sans parler de ses attributs de sainteté, de justice, d'amour et de miséricorde, sans lesquels il est pour l'âme humaine comme s'il n'était pas. Cette connaissance n'était nulle part dans le monde naturel des intelligences avant le Révélateur[1] : *elle fut de toutes pièces la création de sa grande âme,* comme dit, à sa manière, M. Renan. Elle ne saurait subsister hors de lui : qu'est-ce donc contre lui? Et si ce fut une création, on peut dire de cette grande notion dans le monde, comme du monde même, que c'est une *création continuée* et qui ne cesse de tenir à son Auteur. L'expérience de nos jours en est décisive. En rompant avec la foi chrétienne, l'esprit moderne n'a pu s'arrêter sur la pente de la négation : il n'a fait que tra-

[1] « Platon n'entendait pas le mot *Dieu* comme nous. Chez les « anciens, c'était un nom *générique;* chez nous c'est un nom « *propre* et *personnel.* » — Très-juste réflexion de M. de Rémusat, *Revue des Deux Mondes,* 1er janvier 1870.

verser le déisme, le spiritualisme, et il en est aujourd'hui au pur athéisme, à l'abject matérialisme. Vous n'êtes pas de taille à le faire remonter. Il vous faudrait faire plus de miracles que vous ne voulez en croire. Les sectateurs de la libre pensée, que vous voulez convaincre, ne vous pardonneront pas de croire au Père, même en blasphémant le Fils. Et ils ont sur vous la logique, qui ne permet pas de les diviser, soit dans l'amour, soit dans la haine; qui leur fait voir en Dieu ce grand *Surnaturel* dont vous professez avec eux l'horreur, et en Jésus-Christ de si visibles marques qu'il l'est lui-même, qu'il ne saurait y en avoir d'autre après lui, et que la ruine et la mort d'une société sans Dieu peuvent seules hériter de lui : suprême hommage qui lui est rendu par ceux-là mêmes qui le répudient! *Si vous reconnaissez un Être Suprême,* vous diront-ils par la bouche de leur maître, *à genoux devant le* CRUCIFIÉ[1] !

Voilà comment la raison et la vérité sont sur le point de périr, avec la foi, dans l'esprit humain.

Ai-je besoin de dire, après cela, qu'il n'y a

[1] Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. II, p. 207.

plus de science, qu'il n'y a plus de lumières possibles, soit pour l'entendement, soit pour la conduite? Je saluais, il y a un instant, les belles découvertes de notre siècle dans l'ordre physique et industriel. Mais pourquoi cela? C'est qu'il y a encore une vérité de cet ordre reconnue entre les hommes : la vérité mathématique. Supposez que cette vérité vienne à être contestée, et que la liberté de penser à cet égard vînt à s'abattre dans toutes nos usines et dans tous nos ateliers : que deviendrions-nous? Précisément ce que nous sommes menacés de devenir dans l'ordre métaphysique et moral. Les sciences de cet ordre, celles-là qui importent le plus, ne sont que des aspects et comme des versants divers de la vérité, gravie et conquise par l'esprit humain. S'il n'y a pas de vérité en métaphysique, que deviennent les sciences philosophiques? S'il n'y a pas de vérité en morale, que deviennent les sciences morales? S'il n'y a pas de vérité dominante en histoire, que deviennent les sciences historiques? S'il n'y a pas de vérité en politique et en économie, que deviennent les sciences politiques et économiques? S'il n'y a pas de vérité de droit public et civil, que deviennent les sciences diplomatiques et juridiques?

On en aura le sujet sans l'objet; sans le principe, la règle et la fin, qui ne peuvent être que la Vérité, la Vérité nécessairement unique dans cette diversité de sciences; unique comme la lumière de la raison, unique comme le sommet où elles tendent de toutes parts, et où les esprits peuvent se rencontrer. Eh bien, on en est venu à nier cette unité de la raison et de la vérité. On fait par là même les ténèbres. Et cela par haine de la lumière même dans son unité et dans son foyer, parce qu'on en serait, de près ou de loin, redevable à l'Évangile, et qu'elle nous y ramènerait.

Mais qu'est-ce donc de la maîtresse science, la science de la vie, pour les peuples comme pour les individus; celle dont on ne peut absolument pas se passer? Je me bornerai à citer à cet égard un païen. Le bon sens romain par excellence, aspirant à tout ce que nous répudions, s'exprimait ainsi : « Il est impossible, sans y « être déterminé par des raisons claires, fixes, « certaines, évidentes, sans *croire* des choses « qui *ne peuvent être fausses,* d'estimer la droi- « ture et la bonne foi au point de braver les plus « affreux supplices. Comment la sagesse osera- « t-elle même former une entreprise ou l'exé-

« cuter avec confiance, si elle n'a pas de « *guide* assuré dont elle suive les traces? Il faut « donc un *principe* que la sagesse puisse suivre « en commençant à agir, et une connaissance « du *but* où doivent tendre ses actions. Sans « cette assurance, toute la vie humaine est ren- « versée... Aussi, ajoute avec un sens profond « Cicéron, *c'est un crime de trahir le dogme.* « SCELUS EST DOGMA PRODERE[1]. »

Quel mot! et de quel poids il tombe sur nous! D'autant que Cicéron, rappelant *les philosophes les plus savants de l'antiquité,* se prend à gémir aussitôt avec eux sur la privation de ce *dogme,* auquel il voudrait pouvoir se rattacher dans le doute antique de l'esprit humain. « O Lucullus! « ces secrets sont cachés à nos yeux dans d'é- « paisses ténèbres, et nul génie *parmi les* « *hommes* ne peut les pénétrer... » Puis il ajoute, avec cette candeur admirable qui est le propre des grands esprits : « J'envie le sort de « ceux qui se cramponnent, pour ainsi dire, à « la première secte qui s'offre à eux, comme à « un rocher sur lequel la tempête les aurait je- « tés... Cependant, si on me reprend modére-

[1] *Académiques*, I, liv. II.

« ment de ne m'arrêter à aucun raisonnement,
« je me vaincrai moi-même et je choisirai *un*
« *guide*. Mais lequel? car il ne saurait y en avoir
« *qu'un*, et, celui-là trouvé, tous les autres, si
« nombreux et si glorieux qu'ils soient, s'en
« iront rejetés et condamnés. Notre philosophie,
« si elle était vraie, serait la seule ; car *la vérité*
« *est unique*[1]. »

L'orateur philosophe ne cesse de revenir, dans ses divers traités, sur la nécessité pour l'esprit humain de cette *Vérité unique* et de ce *Guide unique* qui y conduise et préserve de s'en écarter. Il en vient même jusqu'à dire, avec cette expérience de l'antiquité qui fait de lui comme un prophète de l'Évangile, que ce n'est pas des hommes qu'il faut attendre cette grande découverte et ce souverain secours. « C'est déjà
« une grande question, *pour nous autres hom-*
« *mes*, dit-il, de discerner le moindre degré de
« vraisemblance; mais, pour ce qui est de la
« vérité même, *Deus aliquis viderit*[2]. »

Qu'ajouter à de telles paroles et à la leçon qui en éclate au milieu de nous, alors que ce Dieu, répondant à ces touchants appels de

1 *Académiques*, I, liv. II.
2 *Tusculanes*, liv. I, § 2.

l'âme humaine, est venu disant à la terre : « Je « suis la voie, la vérité et la vie... Je suis la lu- « mière du monde : qui me suit ne marche « point dans les ténèbres; » et que néanmoins, plutôt que lui devoir la lumière, nous nous vouons à des ténèbres plus profondes que celles d'où il a tiré l'esprit humain.

II

Mais enfin, c'est assez sonder le mal, et il faut en venir aux remèdes.

Cet état est-il sans ressource?

J'espère encore que non.

Mais voici où gît la difficulté et comme le nœud du problème à résoudre.

Il faut laisser de côté les *libres penseurs* de profession pour ne s'attacher qu'à l'*esprit public,* qui est l'enjeu en question. Il est bien malade, il est vrai, du poison dont on l'a nourri; mais il n'est pas incurable, si on peut le désabuser de ce préjugé séculaire que la foi est l'ennemie de la raison et de ses lumières. On l'a égaré par là : c'est de là qu'il faut le faire revenir.

Or, ce que j'appelle l'*esprit public* n'est pas capable d'observation, d'analyse et de raisonnements comme ceux auxquels nous venons de nous livrer, surtout lorsqu'il est porté en sens inverse. C'est bon pour les particuliers, dont le nombre n'ira jamais jusqu'à réformer la masse. Il faut pour lui des faits patents, publics comme lui.

Il en est un déjà sur lequel l'illusion n'est pas possible : les pertes de l'esprit humain. L'expérience est assez manifeste; mais la cause n'en ressort pas assez. Pourquoi? Parce que cette expérience n'apparaît que comme *négative*. On se dit : C'est vrai; mais cet état est-il imputable à la répudiation de la foi? La discussion à cet égard, si démonstrative et concluante qu'elle soit, ne suffit pas. Pour que cela fût clair et décisif, il faudrait une autre expérience, une expérience *positive;* que la foi fît ses preuves en sens contraire, qu'elle fît la lumière dans nos ténèbres, et que sa vertu intellectuelle éclatât à tous les yeux sur le grand terrain de l'esprit humain.

Tout ce qu'on a fait jusqu'ici : les pèlerinages, les congrès, les comités, les cercles, les œuvres, les livres, est admirable et excellent. Cela ranime la foi, enflamme le zèle, établit des courants et

des foyers ; mais entre croyants seulement, sans entamer l'esprit public, en soulevant même ses aveugles préjugés, et en offrant à l'ennemi un texte pour les exploiter. Il n'y avait pas que cela aux âges de foi : il y avait aussi de doctes chaires d'enseignement à tous les degrés qui versaient à flots la lumière, et intéressaient à la foi l'esprit public, qui la lui devait. Du reste, loin de vouloir déprimer ces grandes manifestations et ces généreux efforts de la foi catholique de nos jours, c'est à cela, dans ma conviction, que nous devrons, que nous devons déjà le grand moyen plus décisif qui va venir les couronner : les Universités Catholiques.

Je dis plus décisif, parce qu'il ira plus directement contre ce préjugé de l'incompatibilité de la foi et des lumières de la raison, qui est le talisman de mensonge dont on a tant trompé notre âge. L'opinion publique est comme une fille qu'on a détachée de sa mère, et qu'on a nourrie de préventions haineuses à son égard. Il faut que celle-ci se fasse reconnaître d'elle à son sein et à ses mamelles, en la réenfantant et en l'allaitant.

Le succès, selon moi, n'est pas douteux, et nous en avons déjà pour gage les fureurs de la

libre pensée, qui, se voyant acculée à cette grande épreuve, foule aux pieds le titre même dont elle s'est si faussement prévalue jusqu'à ce jour, le double titre de la liberté et de la pensée, parce que, dans cette décisive expérience, elles peuvent profiter à la vérité.

Cette liberté, nous la tenons enfin, si parcimonieuse qu'elle nous ait été octroyée; et quant à la pensée, quant à la science et à ses enseignements, nous nous verrons à l'œuvre.

Voici nos raisons d'espérer.

L'enseignement chrétien fait déjà ses preuves aux deux premiers degrés de l'instruction primaire et secondaire, et elles sont si numériquement décisives que l'opinion publique ne s'y trompe plus, et que tout père de famille, à quelque opinion qu'il appartienne, s'il a quelque souci de l'avenir de son enfant, n'hésite pas dans son choix. Mais cet avenir se noue surtout, comme le fruit dans sa fleur, à l'âge de l'enseignement supérieur. C'est là que se forme l'homme, que s'acquièrent les grades, que s'ouvrent les carrières. C'est le passage redoutable où tout se perd ou se gagne, et où l'homme devient ce qu'il restera dans la société : bon ou mauvais, capable ou incapable, classé

ou déclassé. Quelle portée pour les familles, pour la société, qu'une telle formation! quel intérêt! quelles conséquences! Comment l'esprit public pourrait-il ne pas s'y intéresser dès le premier jour, et ne pas en être modifié par la suite!

Les Universités Catholiques auront dans cette œuvre un avantage, le plus avouable et le plus indiscutable de tous.

Le succès de l'enseignement se compose de la double valeur des élèves et des maîtres. On s'occupe beaucoup de la valeur des maîtres, et on a bien raison. Mais on ne tient pas assez compte de celle des élèves. Or, les Universités Catholiques se trouveront avoir les meilleurs, et achèveront de les rendre tels, ne laissant aux facultés de l'État que ces vagabonds d'école qui flottent entre l'estaminet et le théâtre, et ne se retrouvent étudiants que pour forcer les chaires et déshonorer les professeurs, de leurs ovations plus encore que de leurs outrages. De bons élèves! c'est plus que la moitié de l'enseignement. Ils ont l'ardeur de l'âge comme les autres; mais une ardeur qui, épurée et préservée, ne se perd dans aucun écart, et se dirige vers le haut au lieu de s'échapper par le bas. Il en est de la vapeur du sang dans la

jeunesse comme de toute vapeur, dont le jet et la force sont en raison de la réserve et du frein. A nature égale, la moralité se transforme alors en intelligence, elle affine, comme d'une pointe de diamant, *l'acumen* de l'esprit, elle lui envoie une vigueur de pénétration merveilleuse, et la bonne éducation devient la nourrice de l'instruction. « Elle se transforme en humanité chez « le religieux, dit Chateaubriand ; elle se change « en étude chez le savant ; elle devient médi- « tation dans le solitaire : caractère essentiel de « l'âme et de la force mentale, il n'y a point « d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se « livrer aux travaux de l'esprit[1]. » L'esprit alors s'appartient, il est ouvert à la lumière, il va au-devant de la vérité, il s'intéresse, il s'échauffe, il s'enflamme à son étude, il en forcerait les sentiers, à cet âge surtout où il prend son essor, et où les grands horizons s'ouvrent devant lui.

Les bons élèves font les bons maîtres. A capacité égale d'enseignement, quelle avance pour le professeur d'avoir un auditoire, et un auditoire fidèle, attentif, appliqué, soutenu,

[1] *Génie du Christianisme,* liv. I, chap. IX.

soutenant! Cela se comprend de reste et n'a pas besoin d'être développé.

Mais le grand avantage pour tous, maîtres et élèves, la grande avance, c'est d'avoir *la Vérité*. Les Universités Catholiques en seront comme les puits d'où elle jaillira de toute la force de son bannissement et de sa négation dans la société moderne, et dont *elle arrosera les plants de son jardin et abreuvera les fruits de son pré*[1]. Tout ce que nous avons dit plus haut sur l'appauvrissement des études, sur la négation de la vérité et de la raison dans leur unité, sans laquelle elles ne sont pas, se retrouve ici dans toute sa puissance inverse de supériorité et de production. L'homme ne fait pas la vérité, il l'apprend; maîtres et élèves ne sont que ses disciples à divers degrés, et c'est elle qui fait l'homme. Elle seule est la grande maîtresse, et, si j'ose ainsi dire, l'Université des universités : *l'Alma Mater*. Comme le disait Cicéron, elle ne peut être qu'*unique* dans ses diverses applications, dont aucune ne saurait lui être contraire

[1] Doctrinam effundam et relinquam illam quærentibus veritatem, et non desinam in progenies illorum... Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum. (*Eccli.* XXIV, 42, 46, 47.)

sans être convaincue d'erreur, sans *être rejetée et condamnée;* unique, et dès lors universelle, et le mot *catholique,* qui ne veut pas dire autre chose, n'existerait pas, qu'il faudrait l'inventer pour caractériser la vérité. Ainsi en est-il encore de la vérité en mathématiques. Ainsi en sera-t-il de la vérité dans toutes les autres carrières de l'esprit humain. Ce sera là le trésor des Universités Catholiques : la vérité dans son universalité, dans sa catholicité.

Et la vérité morale autant qu'intellectuelle, formant le cœur en même temps que l'esprit, l'éducation et l'instruction, réédifiant tout l'homme, réédifiant par là même la société, par la nouvelle race qui en sortira, et, dès à présent, par l'intérêt que ne pourront manquer de prendre à ces institutions les familles auxquelles elles assureront ce qu'on ne sacrifie jamais, même aux plus aveugles préventions : l'honneur et le succès de ses fils.

Et pourquoi les Universités Catholiques auront-elles ainsi la vérité, la double vérité intellectuelle et morale, la vérité totale dans toutes ses directions? C'est qu'elles procèderont de LA VÉRITÉ même. C'est qu'elles pourront inscrire, sur le *Rational* de leur enseignement, ces deux

grands mots, que Dieu, au sein de la discordance universelle des religions et des systèmes, prescrivit à Moïse de graver sur le rational du jugement : DOCTRINE ET VÉRITÉ [1]. C'est que la Vérité est Dieu, et que, comme elle est Dieu, elle ne peut être que *de Dieu,* guide des intelligences vers lui-même, qui en est la vie, dans la diversité des voies de l'esprit humain, partant de lui comme de son principe, et tendant à lui comme à sa fin.

On le nie ou on n'en tient pas compte aujourd'hui : aux Universités Catholiques de le montrer, de le démontrer, par l'expérience la plus décisive et qui sera le plus de nature à frapper l'esprit public, par *le fait* de leur supériorité, dans des conditions, d'ailleurs, si peu favorables, et dont la crainte fait déjà rugir les écoles sans Dieu.

Dieu et la Vérité-Dieu, voilà la grande question de vie ou de mort engagée cette fois sur son véritable terrain, et comme à son sommet.

Et on entend bien tout ce que renferme ce grand nom de Dieu. Ce n'est pas le *dieu inconnu* des anciens, lui, qui doit faire tout connaître; ce n'est pas le *dieu cherché* de la philosophie,

[1] Exode, ch. XXVIII, 30.

lui, qui doit présider à toutes nos recherches : c'est Dieu révélé en Jésus-Christ, c'est le Dieu de l'Évangile, le Dieu du *Credo* chrétien.

Il est méconnu de notre âge, il est insulté ou confiné. Ayons-en moins de haine que de pitié : les malheureux! ils l'ignorent! et en lui, que n'ignorent-ils pas? Ce sera tout à la fois la grande mission et le grand profit des Universités Catholiques de le manifester, en replaçant la lumière de Dieu sur son candélabre, en réintégrant la foi dans les intelligences et dans les âmes par les grandes portes du savoir. Elles seules me paraissent pouvoir le faire de la manière la mieux adaptée à ce suprême besoin de nos malheureux temps.

Voici pourquoi et comment. Je recommande ceci à toute l'attention.

La science de Dieu est, depuis plusieurs générations, dans les conditions les plus anormales. « C'est le propre de la vérité chrétienne (disions-nous il y a plus de trente ans), tout en restant identique à elle-même, de se prêter aux évolutions de l'intelligence, et de lui découvrir plus de preuves et de rapports à mesure que celle-ci devient plus capable de les saisir et de les comprendre. Lors donc que cette vérité con-

tinue à régner dans un esprit, elle s'y déploie avec ses facultés, elle s'éclaire de toutes les connaissances qui y pénètrent, elle s'enrichit de tous les trésors d'expérience qu'il acquiert, elle se fortifie de tout le poids des réflexions dont il devient capable; elle devient, comme lui, virile : et s'il était donné à l'homme de franchir la borne de ses connaissances naturelles, elle la franchirait avec lui, parce qu'elle a de quoi fournir une carrière infinie d'intelligence. Mais, par contre, s'il arrive que cette vérité connue et pratiquée dans l'enfance ait été mise de côté avec elle, l'esprit ayant continué à s'éclairer et à grandir sur tout le reste, pendant que la connaissance qu'il avait de la vérité chrétienne est restée au même point; bien que cette connaissance fût suffisante pour l'époque où elle a été abandonnée, elle cesse de l'être par son désaccord avec le progrès que l'esprit a fait sans elle depuis lors. Elle s'appauvrit et se rapetisse dans la proportion des richesses et des développements de l'intelligence, et, de connue qu'elle était, elle devient ignorée, quoiqu'elle soit restée, ou plutôt, parce qu'elle est restée où elle en était (sans parler des détériorations qu'elle subit, comme les murailles d'un édifice

qui, n'ayant pas été poussées jusqu'à recevoir le comble qui devait les affermir et les préserver, sont bientôt ruinées, quoique neuves, par l'intempérie des saisons). On la juge alors avec une exigence progressive sur une connaissance stationnaire, c'est-à-dire qu'on l'ignore d'autant plus qu'on est plus instruit des autres vérités. Il en est absolument comme des lieux qu'on a cessé de voir depuis la première enfance, et qui paraissent petits à l'œil habitué à d'autres proportions.

Illusion funeste, qui est la grande cause de l'ignorance religieuse de ce siècle; car ce que nous venons de dire d'un esprit particulier s'applique à l'esprit humain collectivement. Sans doute, beaucoup ont oublié ou n'ont pas même appris la religion, parce que les traditions ont été rompues, et qu'entre nous et nos ancêtres dans la foi, l'irréligion a creusé un abîme d'ignorance : mais ce qu'il y a peut-être de pis, c'est que ceux qui l'ont apprise, et qui ont gardé le souvenir de ce qu'ils en savaient sans l'avoir cultivée depuis leur jeune âge, l'ignorent de cette ignorance relative dont nous venons de parler, et qui est pire que l'ignorance absolue, parce qu'elle s'ignore elle-même, et qu'elle se

croit en droit de prononcer, du haut des sciences humaines, sur une foi d'enfant[1]. »

Nous n'aurions pas dit autrement si nous avions visé dès lors les Universités Catholiques comme remède à cet état. Mais elles ne s'offraient pas même de loin à notre espoir, et nous en étions réduits à ce mot de Pie IX à un de nos fils, qui appelait sa bénédiction sur une œuvre de catéchisme pour les pauvres à laquelle il appartenait : « Oui, mon fils, je la bénis, ainsi que « vous; allez : catéchisez les pauvres... et, s'il « vous reste du temps, *tâchez d'apprendre aussi « le catéchisme à vos bacheliers.* »

Ce sera là l'œuvre des Universités Catholiques : apprendre le catéchisme aux bacheliers et, par eux, à la société tout entière qui en sortira, le grand Catéchisme, la Religion, la Philosophie sacrée, se dilatant en eux avec leurs facultés et leur savoir sur tous les autres points, et les dilatant.

Je ne sais qui a dit, d'Alembert, je crois, que la philosophie était moins une science que l'esprit de toutes les autres sciences. On peut dire aussi de la religion qu'elle est l'esprit et comme

[1] *Études philosophiques sur le Christianisme*, t. III, chap. XIX, *Conclusion.*

l'air ambiant de toutes les sciences, qu'elle doit être la base de toute alimentation intellectuelle et comme son pain. Mais elle a cette supériorité sur la philosophie que, science elle-même, elle se trouve être la Science des sciences.

C'est pourquoi, dans l'intérêt même de celles-ci, autant que pour l'honneur auquel elle a droit, elle doit toujours tenir la tête de l'esprit humain.

Si elle perd sa place, elle est déprimée. C'est la Reine : le second rang ne vaut pas plus pour elle que le dernier. Elle est divine, ou elle n'est pas.

C'est là précisément ce que le siècle actuel ne comprend pas, les libres penseurs exceptés, qui le comprennent fort bien, eux, et qui, logiques en cela, lui refusent toute place, et font le vide de Dieu dans l'esprit humain.

Pour dire toute notre pensée à ce sujet, après de bons esprits qui ont émis les premiers cette importante vérité, les Universités Catholiques doivent tendre à restaurer le plus tôt possible, au centre et au sommet de leur enseignement, pour en vivifier toutes les parties, en inspirer les professeurs et, par eux, les élèves, de véritables Facultés de Théologie.

Ceci veut un examen plus approfondi.

III

Notre siècle, ayant banni Dieu des affaires de ce monde, a conséquemment banni la science de Dieu de l'enseignement : *la Théologie.* Cette grande science ne rappelle plus pour lui qu'une superfétation surannée, qu'un foyer de disputes, et, tout au plus, qu'une pieuse fantaisie de l'esprit humain.

La pratique invariable et universelle de l'esprit humain, en dehors même du christianisme, s'élève contre ce préjugé. Si régnant qu'il soit, il ne saurait prévaloir contre notre *nature,* laquelle, en cela comme en tout le reste, se venge de nos atteintes par notre dépérissement.

Partout et de tout temps, les inquisitions invincibles de l'intelligence ont été à la découverte des *causes* et des *fins* des choses, en vue de leur parfaite connaissance et de la conduite humaine à travers ce monde, dont les limites ne sauraient nous emprisonner : *Rerum cognoscere causas.* Il n'y a pas de science qui puisse tendre à moins sans perdre son nom. Que se propo-

saient, dans le paganisme même, toutes ces Écoles, si nombreuses et si diverses, sinon le même objet que le christianisme dans sa révélation? « Ce que sont et quels sont les Dieux ; quelle « opinion on doit se former des Enfers, des « Larves et des Génies; quelle est la condition « des âmes immortelles; quelles régions elles « habitent; ce qu'elles y font; ce qu'elles peu- « vent, et ce qu'elles veulent : notre initiation « enfin, non aux mystères d'un temple muni- « cipal, mais du monde universel, ce vaste « temple de la Divinité[1]? » Voilà le programme de toute philosophie et des diverses sciences qu'elle doit employer comme ouvrières de ce grand dessein; et sous le nom de philosophie, n'est-ce pas là bien évidemment, considérée dans son objet, la Théologie? Et ne croyez pas qu'on tînt cette science comme de pur loisir et de vaine fantaisie : c'était la noble fièvre de l'esprit humain, qui y aspirait comme à l'art des arts et à la discipline des disciplines : *Ars artium et disciplina disciplinarum;* ce qui est le propre titre qu'on pourrait donner encore aujourd'hui à la Théologie.

[1] Sénèque, *épître* XC.

L'esprit humain, livré à lui-même, a divergé, il est vrai, en mille sectes dont aucune n'a atteint le but de cette grande poursuite, et qui toutes ont offert le spectacle de la divagation. Mais là n'est pas la question; ou plutôt la question étant la nature de l'esprit humain et ses impérieuses exigences, cela ne prouve que plus combien est naturel et violent un souci que ne décourageait pas tant d'impuissance, et quel besoin il avait d'une Révélation, que ses plus illustres représentants avaient fini par invoquer.

Cette Révélation, est venue le satisfaire. La Théologie, fondée sur des vérités révélées, d'où elle tire des conclusions sur Dieu, sur sa nature, sur ses attributs, sur ses volontés et ses desseins, réunissant ainsi dans sa manière de procéder l'usage de la raison à la certitude de la révélation, les lumières de la foi à celles de l'intelligence; la Théologie, dis-je, a été constituée en véritable science. Elle s'est dégagée de la philosophie. De naturelle elle est devenue surnaturelle dans ses fondements, sans cesser d'être rationnelle dans ses déductions; et en cela exempte d'erreur, parfaitement déterminée dans sa sublimité autant que féconde dans ses consé-

quences : la seule avec les mathématiques qui ait des principes indiscutables, et qu'on pourrait appeler une sorte de mathématique divine, dont les dogmes sont autant de théorèmes qui nous servent à résoudre tous les problèmes de nous-mêmes et de l'univers. Elle a été dès lors, comme elle apparut aux regards émerveillés de Dante, la *Béatrix* de l'humanité.

Et ce serait alors qu'elle aurait perdu tout crédit! L'esprit humain, qui ne pouvait s'en passer et qui la poursuivait de toutes ses ardeurs à travers tant de périls et de mécomptes, en aurait perdu le besoin et le souci alors qu'elle venait le combler de son opulence, l'assurer de son infaillible vérité, le ravir de sa beauté souveraine!

Mais c'est surtout au point de vue des autres sciences qu'il faut envisager cette aberration d'un siècle qui prétend s'affranchir des lois de l'esprit humain lui-même et se constituer en opposition avec la nature des choses.

L'Univers est un. Quelque nombreuses et diverses que soient les choses qui le composent, il n'en est aucune qui ne soit en rapport avec les autres, et qui ne soit constituée à cet effet,

comme toutes convergent vers l'Unité. De là le nom d'*Uni-vers*.

La science des choses ne peut donc être, en fin de compte, que la science d'une seule chose, qui les comprend toutes : de l'Univers.

Or, la première question qui se pose, pour bien connaître une chose, c'est *comment* et *pourquoi* elle est, autrement dit la *cause,* de qui elle tient, et la *fin,* en vue de laquelle elle est organisée, cause et fin nécessairement antérieure et supérieure à elle.

Voici donc la science naturelle, pour connaître cet Univers, qui est son propre objet, forcée d'en sortir, et de sonder des abîmes qui réclament une autre science que celle des choses mêmes. La Nature ne s'explique pas elle-même.

De plus, l'Univers est une copie. Il exprime un ordre, une harmonie, des perfections qui supposent au plus haut point un archétype, un modèle idéal, à la recherche duquel la science ne peut pas se soustraire davantage, et qui, autre nécessairement que ces perfections sensibles et éphémères, qui n'en sont que le reflet, veut encore une autre science que celle de celles-ci.

Enfin, il est un être à part de l'univers dans cet univers même, qui, occupant le degré le plus élevé de la spirale ascendante de la création sensible, à laquelle il tient par son corps, la domine, la résume, et en a seul conscience par la pensée : la pensée, qui non-seulement le porte à se rendre compte de ce grand spectacle, dont il est lui-même l'objet le plus étonnant, mais qui ouvre, pour ainsi parler, sur un autre monde, monde de la vérité, de la justice, de la perfection essentielle et infinie, sans forme et informant néanmoins toutes choses, douée au plus haut degré de cette unité, ou plutôt seule unité simple, qui fait l'union universelle, qui fait la vie des corps et des esprits, et à laquelle cet être dont je parle aspire de toutes les puissances de connaître et d'aimer qui le distinguent, comme à son principe et à sa fin propres, et, en lui, au principe et à la fin de l'Univers. J'ai nommé l'homme et l'humanité : l'homme et l'humanité, qui, néanmoins, par un accident étrange, tenant à l'abus du don prééminent de la liberté, offrent seuls le spectacle du désordre et de la contradiction au sein de l'harmonie universelle, sans cependant pouvoir s'y résigner, comme un aigle blessé qui s'indigne de sa chute,

et, de la poudre où il se débat, aspire à remonter vers le ciel.

Ainsi donc, la nature des choses, leur cause, leur fin, l'énigme de l'univers, l'énigme de l'homme et de l'humanité, telles sont les questions que l'esprit humain s'est toujours posées à lui-même de toute antiquité, et dont les solutions constituent *la Science.*

Mais son ambition étant plus grande que ses prises naturelles, il a toujours divagué. Pour avoir voulu trop embrasser, il n'a rien étreint. Et néanmoins il n'a jamais cessé de vouloir tout embrasser, il a sacrifié la science à son inquisition, tant sa nature l'y emporte!

On dirait cependant qu'il a fini par se lasser ou qu'il a jugé devoir mieux s'y prendre. De la synthèse il se serait réduit à l'analyse, de la contemplation il se serait rabattu à l'observation.

De là *les sciences :* celle des choses physiques, ou *Sciences naturelles;* celle des choses humaines, ou *l'Histoire;* celle de la justice appliquée à l'ordre des sociétés, ou *la Jurisprudence;* celle des expressions de l'âme humaine, ou *les Lettres;* celle de cette âme elle-même dans ses facultés, ses affections et ses destins, ou *la Philosophie*

dans ses trois branches : la psychologie, la morale et la théodicée, etc.

De grands progrès ont été faits dans ces diverses sciences, grâce à cette méthode d'analyse et d'observation. Qu'en conclure? L'esprit humain n'aurait-il poursuivi, en dehors de là, qu'une chimère? Aurait-il abdiqué cette aspiration à la Science par excellence, celle de l'origine et de la fin des choses, de son origine et de sa fin propres, la théologie naturelle ou surnaturelle, et, s'enfonçant de plus en plus dans l'analyse et l'observation seules, devrait-il rejeter tout ce qui ne tombe pas sous le microscope ou le scalpel, pour arriver au positivisme, au matérialisme et à l'athéisme, comme au dernier mot de la science, comme à la science même? N'y aurait-il d'autre synthèse que celle du néant?

On le dit, et on aurait raison, si la synthèse de l'Être, autrement dit la Théologie, avait fait son temps. Seulement, ce qui porte à en douter, c'est qu'on aurait trop effroyablement raison.

Mais il n'en est rien, et une seule observation va ramener la lumière.

Jamais ces progrès des sciences n'auraient

eu lieu dans l'antiquité, et ils ne se sont produits que sous le christianisme.

Il en est deux raisons :

La première, c'est que l'esprit humain ne s'est résigné à ces procédés de l'analyse et de l'observation, que parce qu'il a été déchargé, par la Révélation, du souci de l'inquisition de la cause et de la fin synthétique des choses auxquelles il s'était butté jusque-là.

La seconde, c'est que, s'inspirant de cette Révélation même, il en est devenu plus éclairé, plus pénétrant, mieux renseigné, et qu'il y a trouvé comme les tenants et les aboutissants de toutes ses connaissances, sans lesquels il aurait erré à l'aventure de tous les écarts et de tous les écueils, comme le navigateur dépourvu de l'instrument qui lui sert à prendre la hauteur des astres, et à reconnaître les diverses latitudes qui déterminent sa direction.

La Théologie chrétienne a été comme l'astrolabe de l'esprit humain.

Du reste, c'est gratuitement que nous consentirions à bannir la Théologie, et ce serait une véritable duperie à nous. La Théologie ! mais jamais elle n'a plus envahi les sciences que de nos jours : seulement ce sont nos ennemis qui

en font, à leur façon, contre nous. Ils s'occupent de Dieu, eux, ils l'ont sans cesse sur leurs lèvres et dans leurs leçons, mais pour le nier, pour l'effacer de ses œuvres et de l'âme humaine. Tous les grands combats qui se livrent depuis cent ans, aux confins des sciences, sur l'origine des choses, les révolutions du globe, l'ordre d'apparition des êtres et leur génération, la fixité des espèces ou leurs transformations, la plus ou moins grande antiquité de la race humaine et son unité, l'histoire de sa dispersion et de ses premiers établissements, dans ses rapports de véracité avec Moïse et avec la Bible, etc. etc., à propos de géologie, de chimie, de chronologie, d'histoire, ne sont, au fond, que des combats théologiques, provoqués, au détriment des sciences elles-mêmes, par ceux-là mêmes qui font fi de la théologie, pour faire de la théologie de négation et de perdition. Et ils appellent cela *la Science,* ce qui l'est, en effet, mais en démolition.

Mais, par cet euphémisme, ils rendent hommage à la grande vérité que je cherche à établir : c'est que les diverses sciences ayant pour objet la connaissance des choses, et les choses ne pouvant être isolées les unes des autres,

puisqu'elles n'existent qu'à l'état de rapport entre elles, et toutes avec un plan primordial et final qui les constitue en unité, la science de ce plan est indispensable aux sciences. Et de là le nom d'*Université* donné à leur enseignement, qui exprime cette grande *unité* de science dans la *diversité* des sciences.

La seule question est maintenant de savoir si ce doit être une unité de démolition ou de reconstruction.

Que si ce doit être une unité de reconstruction, on se demande si elle peut s'opérer sans la Théologie positive.

Une simple comparaison va faire ressortir la vérité à cet égard.

Les ouvriers qui travaillent à préparer les matériaux destinés à la construction d'un vaste édifice, la pierre, le bois, le fer, si appliqués qu'ils soient à faire leur œuvre d'après les données partielles qu'ils en ont, recevraient un grand secours de la connaissance générale de l'édifice où cette œuvre doit s'adapter. Ainsi les diverses sciences, travaillant à construire l'édifice général de la science d'après les épures de la nature, sont aidées par la philosophie, qui est cette science générale des choses par rap-

port à leur fin dans l'univers, et qui est comme le *contre-maître* à l'égard des *ouvriers* qui nous servent de comparaison. — Mais la philosophie elle-même, ne connaissant l'édifice que par conjectures et par hypothèses, peut singulièrement hésiter et se tromper dans ses plans, l'histoire de ses erreurs est là pour attester son insuffisance. Dans cette situation, que le *Maître,* que l'*Architecte* lui-même survienne en personne, qu'il explique son propre plan, qu'il daigne s'abaisser au contre-maître et aux plus humbles ouvriers, qu'il se mette lui-même à leur tête pour les élever à la connaissance de l'édifice et au partage de sa destination : quelles lumières, quelle émulation, quelle ferveur et quelle impulsion n'en résultera-t-il pas dans le travail!

Cet Architecte est venu; c'est le Verbe incarné : Jésus-Christ.

Sans doute, il n'est pas venu comme savant ni comme philosophe, étant la Science et la Sagesse increées; sa Révélation n'a pas pour objet la science des choses mêmes; et c'est là ce qui laisse l'esprit humain libre dans son domaine : mais il est venu comme *Principe,* comme *Voie* et comme *Fin* des choses; et c'est là ce qui

éclaire et ordonne ce domaine de l'esprit humain, et en fait comme l'orientation.

A cette vérité se rapporte cette parole de son Apôtre : « Instaurer toutes choses sur le Christ, « soit celles qui sont au ciel, soit celles qui sont « sur la terre[1]. » Dans le Christ, tout a été mis respectivement à sa place : Dieu, l'homme, les créatures, la famille, les sociétés, les pouvoirs, les peuples, le genre humain, les destinées terrestre et céleste de l'humanité. Tout a été ordonné sur Lui. Il a apparu dans le monde comme la raison des choses et le mot de l'énigme de l'univers. En cela, évidemment, il influe sur la science des choses, puisqu'elles ne sont que par rapport à Lui, et qu'il en fait toute l'ordonnance. Ce qui a fait dire au même Apôtre que, « dans le Christ, tous les trésors de la « sagesse et de la science de Dieu sont con- « tenus[2]. »

Cela vous étonne! Je le crois bien, dans l'ignorance absolue où vous êtes de la richesse de cette solution. Mais ce qui m'étonne à mon tour, c'est que, n'en ayant aucune autre, et l'humanité à laquelle vous appartenez s'étant

1 *Aux Éphésiens*, I, 10.
2 *Aux Colossiens*, II, 3.

jetée sur les plus absurdes et les plus grossières plutôt que de n'en pas avoir, vous vous en teniez à cet étonnement sans creuser celle-ci et en faire l'expérience, alors qu'elle a au moins pour elle la réformation de l'univers.

Elle ne craint pas, d'ailleurs, le contact de l'observation, non-seulement par rapport à la science en général, mais par rapport à chaque science en particulier : aux Sciences naturelles, à l'Histoire, à la Jurisprudence, aux Lettres, à la Philosophie.

Les Sciences naturelles, qui ont pour objet la connaissance des lois qui régissent les corps, et qui vont de l'anatomie à l'astronomie, semblent n'avoir aucun rapport à la théologie. Un physicien et un théologien semblent être, l'un par rapport à l'autre, aux antipodes. N'en croyez rien, vous répond l'Académie des sciences elle-même, par son brillant secrétaire Fontenelle, qui s'inspirait, en cela, de l'esprit de cet illustre corps, à l'époque la plus féconde en savants véritables : « Ce n'est pas une chose que l'on doive « compter parmi les simples curiosités de la « physique, que les sublimes réflexions où elle « nous conduit sur l'Auteur de l'univers. Ce « grand ouvrage, toujours plus merveilleux à

« mesure qu'il est plus connu, nous donne une « si grande idée de son Ouvrier, que nous en « sentons notre esprit accablé d'admiration et « de respect. Surtout l'astronomie et l'anatomie « sont les deux sciences qui nous offrent le plus « sensiblement deux grands caractères du Créa- « teur : l'un son immensité, par les distances, « la grandeur et le nombre des corps célestes; « l'autre son intelligence infinie, par la méca- « nique des animaux. *La véritable physique « s'élève jusqu'à devenir une espèce de théolo- « gie*[1]. » Et la théologie, à son tour, comme nous le disions, par la certitude, l'enchaînement, la précision et la magnifique ordonnance de ses dogmes et de toutes les solutions qui en sortent dans toutes les directions, se présente à nous comme une espèce de mathématique spirituelle et surnaturelle. Elles diffèrent et se rapportent en ceci, que la physique s'élève du fini à l'infini, et que la théologie descend de l'infini au fini. Mais, l'Être infini ayant pu seul

[1] *Préface sur l'utilité des Mathématiques et de la Physique et sur les travaux de l'Académie des sciences*, en tête des *Éloges académiques*, recueil qui fait le plus d'honneur à Fontenelle en en faisant à la Religion, où il fait ressortir, dans ces savants illustres, *un grand fonds de religion et, ce qui est encore plus, sa pratique.* (Éloge de Cassini et autres.)

se faire connaître lui-même et déterminer son rapport avec le fini, connaissance et rapport absolument hors de la portée de l'esprit humain, la Théologie, qui est la science de cette connaissance et de ce rapport, prime par là toutes les autres sciences. Elle leur apprend par qui et pourquoi cet univers qu'elles étudient a été fait. Il a été fait par le Verbe, sagesse éternelle de Dieu, pour que ses perfections invisibles fussent rendues visibles. C'est là le sens de ce discours dont tous les êtres de la nature sont les expressions, de cet hymne dont les cieux, les terres et les mers sont les strophes. Et c'est pour le même Verbe, et Dieu par lui, que tout a été fait : il est venu s'incarner dans son propre ouvrage, *in propria venit,* pour en être la fin dans son humanité, comme il en est le principe dans sa divinité, pour clore ainsi le cercle universel des choses dans sa Personne, et les rapporter, glorifiées en lui, à leur Auteur. Assurément, cette solution n'est pas tant à dédaigner à qui n'en a pas d'autres, si ce n'est de misérables. Elle a pour elle le préjugé de la beauté dans la simplicité. Sans gêner le moins du monde nos sciences dans leurs observations de détail, elle constitue une vue sublime qui, bien

approfondie, est des plus fécondes pour la science, dont elle illumine toutes les issues et dont elle est comme la clef.

Ce qui est certain, c'est que la science de Dieu ne saurait être étrangère à la science des œuvres de Dieu. Ce sont comme deux théologies, l'une surnaturelle, l'autre naturelle; l'une où nous connaissons Dieu directement et de face, pour ainsi parler, par la révélation qu'il nous a faite de lui-même; l'autre d'une manière réflexe et comme à l'échappée, par la connaissance que ses créatures nous donnent de lui. « J'ai vu « Dieu en passant et par derrière, comme Moïse, « s'écrie l'illustre Linné; je l'ai vu et je suis « demeuré muet, frappé d'admiration et d'é« tonnement. J'ai su découvrir quelques traces « de ses pas dans les œuvres de la création, et « dans ces œuvres, même les plus petites, même « dans celles qui paraissent nulles, quelle force! « quelle sagesse! quelle inexplicable perfec« tion! »

Aussi un savant irréligieux est un être anormal, et fait l'effet d'un prêtre apostat. Infidèle à Dieu, il l'est par là même à la Nature, qui est comme l'autel d'où il rayonne; à la Création, qui *le fait entendre aux yeux;* et par une suite

nécessaire à la science de la création. Si l'aspect superficiel et général de celle-ci le proclame à tous, quelle est donc la surdité et l'aveuglement du singulier savant qui, initié au mécanisme plus admirable encore de ce grand ouvrage, y méconnaît l'Ouvrier, qui se fait un titre d'intelligence à pénétrer une œuvre où il n'y en aurait pas, et qui ne se pique d'être ainsi savant que pour être moins clairvoyant que le vulgaire, *faisant servir les lumières de l'esprit humain à l'aveugler lui-même,* comme dit très-sensément Leibnitz. La science de l'Ouvrier, au contraire, dégage singulièrement la science de l'ouvrage. Elle prépare et commence le vrai savant. Elle lui donne les vertus et les vues de son état : la modestie, la gravité, l'intégrité, la régularité de mœurs, la discipline de la vie; et aussi la première des connaissances, celle de lui-même : l'attention, l'impartialité, la droiture, la pénétration, l'intuition ; elle fait de lui comme le premier instrument de ses expériences. Elle lui fait l'avance, la grande avance du principe et du terme de toutes ses opérations et de toutes ses découvertes, sans le gêner le moins du monde dans la pratique de son art, qui, s'il se propose le

vrai, ne peut que gagner à avoir les grands points de repaire et les grandes lignes de la Vérité même.

En un mot, s'il est vrai que les sciences naturelles portent à Dieu comme à leur objet médiat dans ses œuvres, le savant chrétien, par la connaissance et la pratique de Dieu, est dans le parfait courant de la science et tout à celle-ci; tandis que le prétendu savant qui se pose contre Dieu va contre le courant de la science, il cherche naturellement à l'arrêter ou à le détourner par mille systèmes factices et pernicieux qu'il est obligé de se faire pour expliquer autrement la création. Il ramènerait la science aux erreurs antiques et à l'indigence où elle était avant la Révélation, avec cela de pis, qu'ayant pris parti contre la lumière, il fait à coup sûr les ténèbres.

Les sciences naturelles ont langui pendant quatre mille ans par l'épuisement de toutes les forces de l'esprit humain, représenté comme il ne l'a jamais mieux été, à rechercher la solution de l'énigme de l'univers, soit dans le principe des choses, soit dans le rapport qui les relie à leur fin. Depuis la solution chrétienne seulement, elles ont pris une marche ascendante :

ce qui devait être si elle est vraie; ce qui ne s'expliquerait pas si elle ne l'était pas. Or ce qui les a fait grandir peut seul les préserver ou les relever.

Il ne faut pas nous faire illusion sur cette civilisation industrielle dont les merveilles nous consolent si aisément des pertes de l'esprit humain dans les hautes sphères où il planait autrefois. Nous ne sommes que des *praticiens* de science, et nous en sommes redevables aux grands théoriciens, aux vrais savants, qui disparaissent tous les jours emportant avec eux le culte des principes et des grandes lois. Tous les grands inventeurs des procédés scientifiques que nous ne faisons qu'appliquer aujourd'hui à nos industries, Newton, Leibnitz, Pascal, Descartes, Képler, Cassini, etc., tous ces beaux génies de la mathématique, de la physique, de l'astronomie, qui nous ont lancés dans les découvertes dont nous sommes si fiers, étaient de grands métaphysiciens, et ils n'étaient tels que parce qu'ils étaient de grands chrétiens, et en cela des théologiens. Ne cultivant plus comme eux cet arbre de la Science, nous n'aurons plus les sciences, et il ne nous restera que le métier, s'abâtardissant lui-même encore tous les jours

dans nos mains par la corruption dont il sera l'esclave. « ... Si les lumières qui nous éclairent « venaient jamais à s'éteindre, disait Alexis de « Tocqueville, elles s'obscurciraient peu à peu « comme d'elles-mêmes. A force de se renfer- « mer dans l'application, on perdrait de vue « les principes; et quand on aurait entièrement « oublié les principes, on suivrait mal les mé- « thodes qui en dérivent; on ne pourrait plus « en inventer de nouvelles, et, comme il en est « en Chine, on emploierait, sans intelligence et « sans art, de savants procédés qu'on ne com- « prendrait plus... Il ne faut donc point se ras- « surer en pensant que les barbares sont encore « loin de nous (?); car s'il y a des peuples qui « se laissent arracher des mains la lumière, il « y en a d'autres qui l'étouffent d'eux-mêmes « sous leurs pieds[1]. »

Voilà pour ce qui est des Sciences naturelles.

Quant aux autres sciences, l'Histoire, la Jurisprudence, les Lettres, la Philosophie, le rapport de la Théologie avec elles est plus immédiat encore, parce que ces sciences ont leur sujet non plus dans les choses extérieures à l'homme,

[1] *De la Démocratie en Amérique*, t. III, chap. x.

mais dans l'homme même et l'humanité, que touche plus directement la Révélation. Un mot donc sur chacune d'elles suffira.

Ainsi, en ce qui est de l'Histoire, tous les événements qui composent la destinée du genre humain de passage sur cette terre, toutes les révolutions des sociétés et des empires sont l'objet de cette science, et elle est libre dans ce vaste champ. Mais elle ne serait libre que pour s'égarer, se désespérer ou s'avilir, comme elle se voit dans *Candide* ou l'*Essai sur les mœurs des nations*, que pour nous accabler de cette horrible conclusion qu'au sein de l'ordre universel de la création nous serions le jouet d'une infernale ironie, si Jésus-Christ ne s'offrait encore à nous, dans les événements qui ont précédé et suivi sa venue, comme la loi de l'histoire, le dénouement de toutes ses révolutions, le redresseur de tous les griefs, le purificateur de toutes les misères, le miséricordieux sauveur de tous les maux, et le redoutable vengeur des iniquités humaines.

Il en est de même de la Jurisprudence. Que signifieraient les lois humaines et leur codification, objet de cette science, qu'un arsenal confus de prescriptions arbitraires dont le vainqueur,

peuple ou César, cherche à enchaîner le vaincu, si, au-dessus, ne planait la Loi des lois, lesquelles ne sont telles qu'autant qu'elles se rapportent à cette Justice qui en est l'impérieuse essence, à cette Lumière incréée procédant de l'éternelle Raison qui éclaire tout homme venant en ce monde, et que les ténèbres ne comprenaient plus, lorsque Jésus-Christ, cette Justice même, est venu la poser dans son Évangile, l'exprimer en s'immolant lui-même à elle pour nous sur la croix, et lui ériger un siége à jamais indéfectible dans son Église?

Les Lettres encore n'ont leur raison d'être que dans cet archétype du vrai, du bien et du beau dont elles sont l'expression, et qui est ce même Verbe qui se fait entendre dans la nature et dans la conscience, et qui a paru dans le Christ, selon que lui-même s'est annoncé en ces paroles : « Moi « qui parlais autrefois, me voici présent[1]. Le « principe qui parle en vous, c'est moi-même[2]. » Quelle influence l'audition de ce Verbe divin ne doit-elle pas exercer sur le verbe humain, qui n'en est que l'écho, influence de vérité et de beauté, non de formes creuses, mais de fonds,

[1] Is. LII, 6.
[2] Joan. VIII, 25.

non de mots, mais de choses! Quelles inspirations n'en a pas reçues l'âme humaine, depuis celles qui descendirent sur ces pêcheurs de Galilée qui prirent dans les filets de leur parole les discoureurs d'Athènes et de Rome, jusqu'à celles qui éclatent dans les tonnerres de Bossuet!

La Philosophie enfin. Dieu, l'homme et leur rapport, la théodicée, la psychologie et la morale, voilà son objet naturel, et elle ne saurait trop s'y exercer pour l'honneur de l'esprit humain. Mais pour ce même honneur, qu'elle ne rejette pas la science du Verbe fait chair, si elle ne veut donner dans les écarts les plus humiliants et les plus funestes. Ce Verbe, en effet, étant dans sa génération divine le miroir en qui Dieu même se voit et se connaît; dans sa génération humaine celui où l'homme apprend à se connaître; et dans l'union de l'une et de l'autre la *Voie* qui conduit de la science à la sagesse, de la raison à la foi, de la foi à l'intelligence, de la vérité à la vie, toute philosophie n'arrive à sa certitude et à sa plénitude qu'en Jésus-Christ.

C'est ainsi que le Verbe incarné, Jésus-Christ, étant la raison première et finale des choses, éclaire les sciences dont elles sont l'objet : les

Sciences naturelles, l'Histoire, la Jurisprudence, les Lettres, la Philosophie. Il est leur fin synthétique, le sommet commun vers lequel elles gravissent par des sentiers divers, et où elles se fondent dans la lumière.

De là le nom de *Dieu des sciences* qu'il s'est donné lui-même par son prophète[1]. De là le mot de Bacon, que la *Foi est l'aromate des sciences;* et cette parole d'un grand naturaliste : *La Révélation est le port et le lieu de toutes les contemplations humaines*[2].

Sur quoi M. de Maistre fait cette solide réflexion : « Plus la Théologie sera cultivée, hono-« rée et dominante dans un pays, et plus, toutes « choses égales d'ailleurs, ce pays sera fécond « en véritable science. Voilà pourquoi les na-« tions chrétiennes ont surpassé toutes les autres « dans les sciences. Copernic, Képler, Des-« cartes, Newton, les Bernouilli, etc., sont des « productions de l'Évangile[3]. »

Voilà pourquoi les Universités Catholiques surpasseront toutes les autres, si elles posent la Théologie au cœur de leur enseignement, comme

1 I Reg. II, 3.

2 De Luc, *Precis de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 288.

3 Œuvres posthumes, *Examen de la philosophie de Bacon.*

l'inspiratrice et la régulatrice de toutes les autres sciences.

Et comment ne pas rappeler encore ici, comme témoignage expérimental de cette vérité, cette belle confession du malheureux Jouffroy, échoué sur les plages du naturalisme, d'où il jetait des regards désolés sur le naufrage de sa foi, et, en elle, de tout savoir et de tout bonheur; confession qu'on ne saurait trop opposer à un siècle qui prétend vivre de ce dont ce grand esprit est mort, et que nous nous permettrons de soumettre aux cinq classes de l'Institut?

« Il y a un petit livre qu'on fait apprendre « aux enfants, et sur lequel on les interroge à « l'église : lisez ce petit livre, qui est le caté- « chisme; vous y trouverez une solution de « toutes les questions que j'ai posées, de toutes « sans exception. Demandez au chrétien d'où « vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va. « il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui « de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, « et ce qu'il deviendra après sa mort; il vous « fera une réponse sublime qu'il ne comprendra « pas, mais qui n'en est pas moins admirable. « Demandez-lui comment le monde a été créé, « et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des ani-

« maux, des plantes; comment la terre a été « peuplée; si c'est par une seule famille ou par « plusieurs; pourquoi les hommes parlent plu- « sieurs langues; pourquoi ils souffrent; pour- « quoi ils se battent, et comment tout cela « finira : il le sait. Origine du monde, origine « de l'espèce, question des races, destinée de « l'homme en cette vie et en l'autre, rapports « de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme « envers ses semblables, droits de l'homme sur « la création, il n'ignore rien; et quand il sera « grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit « naturel, sur le droit politique, sur le droit des « gens; car tout cela sort, tout cela découle « avec clarté, et comme de soi-même, du Chris- « tianisme[1]. »

Quand il sera grand, sans doute, s'il ne jette pas son catéchisme, si, loin de lui apprendre à le mépriser, on en développe en lui les solutions avec les développements mêmes de son intelligence, et si on le fait passer de la petite à la grande *Somme.*

On sait, par un écrit posthume de Jouffroy, à quel prix il avait ainsi apprécié la foi catho-

[1] *Mélanges philosophiques, Du Problème de la destinée humaine,* p. 424.

lique; au prix des lamentables suites de sa perte : « de l'obscurité et du vide de son âme; « de n'avoir plus rien au fond de lui-même qui « fût debout; d'avoir vu son intelligence, élar- « gie par les enseignements du Christianisme, « réduite, par l'enseignement de l'école normale « universitaire, comme à un trou où l'on man- « quait d'air, et où son âme, récemment exilée « du Christianisme, étouffait, » et d'avoir ainsi compris, à ses dépens, la valeur sacrée de cet enseignement chrétien, *qui résout seul toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme*[1].

Et quelle n'est pas, en effet, la valeur d'une doctrine dont la perte laisse après elle de telles ruines et de tels regrets; qui ne saurait être remplacée par aucune autre; et qu'on ne saurait non plus retenir (tant sa lumière tient à sa vertu!) quand on est infidèle à sa pratique!

Naufragés, nous aussi, de la vérité et de la science, comme Jouffroy, ne répudions donc pas,

[1] *De l'Organisation des sciences philosophiques.* Voir dans nos *Études philosophiques*, t. II, p. 256 et suivantes, de larges citations de cet écrit, chant funèbre d'une grande intelligence en détresse, un des plus beaux et des plus émouvants accents de l'âme humaine.

au moins pour nos fils, le suprême secours de cette Doctrine Catholique, qui s'offre à nous comme le seul vaisseau ne craignant pas les tempêtes, et qui, construit d'un bois d'essence divine, comme l'était des chênes de la forêt de Dodone, au dire de la Fable, celui que montèrent les Argonautes allant à la conquête de la Toison d'or, a bien véritablement la vertu, celui-là, de *rendre des oracles.*

Mais voici que, pour nous en détourner, on agite devant nous des spectres injurieux (injurieux, en effet, pour l'intelligence et le caractère de ceux qui s'en émeuvent) : le Cléricalisme, — le *Syllabus,* — l'Infaillibilité du Pape.

Abordons-les froidement, et demandons-leur compte de ce qu'ils veulent dire et de ce qu'ils renferment, sous l'étrange peur qu'ils font.

IV

Et d'abord, qu'entend-on par cléricalisme? Qu'est-ce, au fond et en réalité, qu'un clérical?

Un clérical est un homme qui professe le *Credo* chrétien, dont le premier article, d'où

procèdent et dans lequel rentrent tous les autres, est : Je crois en Dieu;

Qui, professant ce *Credo* du genre humain, le pratique : ce sans quoi il serait comme ne le professant pas;

Qui, le pratiquant, fréquente le ministère des apôtres, à qui il a été donné de le définir et d'en administrer les saints effets : ministère qui n'est autre que celui de Jésus-Christ dans son Église et dans ses prêtres;

Qui s'inspire de cette Doctrine sublime dont le ciel a doté la terre, s'offense des attaques dont elle est l'objet, la rayonne autour de lui, et, pénétré de son bienfait, voudrait le faire partager.

Un clérical, en un mot, est un chrétien, qui n'est tel que pour être meilleur, que pour mieux suivre les inspirations de sa raison et de sa conscience, et accomplir sa destinée d'honnête homme et de citoyen du temps, en vue du compte qu'il est appelé à en rendre par delà; un chrétien, en cela, conséquent; qui va jusqu'au bout de sa raison dans sa foi, pour ne pas être exposé au péril de rétrograder jusqu'à sa perte, et qui n'est ainsi clérical que pour ne pas être athée, sans Dieu : car qu'est-ce qu'un Dieu

confiné par l'homme hors de ce monde qu'il a créé et qu'il est venu sauver!

Est-ce là de l'exagération, du fanatisme, de l'obscurantisme, toutes choses qu'on voudrait faire passer sous ce mot louche de *cléricalisme,* qui se prête à tout et à tous; mot indigne d'un esprit net et d'un cœur droit?

Non, Dieu étant reconnu, c'est de la simple logique, c'est de la fidélité, c'est de l'honneur, s'il est vrai qu'il ne saurait y avoir de Dieu sans autel, d'autel sans prêtres, et de prêtres sans doctrine et sans ministère s'exerçant sur les intelligences et sur les mœurs.

J'ajoute que, en matière d'enseignement, c'est une condition, et la première.

Expliquons-nous bien :

Est-il question de livrer la société exclusivement au clergé, comme on voudrait la livrer exclusivement à la *laïcité?*

Non. Il s'agit précisément de faire cesser ce malheureux antagonisme, en associant les forces et les lumières des laïques, aussi bien que du clergé, à relever la France.

Il fut un temps de barbarie et d'ignorance, où, par tous les services qu'il rendit aux sciences, aux lettres et aux arts, le prêtre ca-

tholique mérita ce beau nom de *Clerc* (qui a le savoir en partage) dont on fait une étymologie d'injure aujourd'hui[1]. Ce nom, il a encore le droit d'en être fier; car c'est à lui que nous devons de le partager avec lui dans cette belle signification. Tout laïque, en ce sens, éclairé de la vraie doctrine, est clérical. Or, ne veut-on pas d'hommes éclairés dans l'enseignement? Qu'on le dise! et qu'on fasse ouvertement profession d'ignorance!

C'est ce qu'on veut, en effet; du moins, c'est ce dont, par haine de la vraie lumière, on veut faire courir le risque certain à l'esprit français. Et vraiment, il faut être dupe volontaire pour ne pas le voir, tant on l'affiche!

Pour avoir, en effet, le vrai sens du mot clé-

[1] Clerc était synonyme de *Lettré*, comme laïque ou séculier, d'*idiot*. (Bingham. *Origin. Eccles.*, t. I, liv. I, chap. v, § 2.) *Clergie* désignait toute espèce de sciences. Les clercs avaient particulièrement charge d'étudier le droit romain et la médecine et de les enseigner. A la fondation des Universités, toutes les chaires durent-elles aussi être remplies par des clercs. Ces établissements de sciences furent envisagés comme des actes de religion, qui devaient se faire sous l'autorité du chef de l'Église. A Rome, surtout, les études se soutinrent et se ranimèrent par le soin des Souverains Pontifes. C'est de Rome que Charlemagne fit venir des maîtres pour rétablir la culture des lettres, notamment le célèbre Alcuin.

ricalisme, il suffit de voir le sens très-net qu'on attache à celui de *laïcisme* qu'on lui oppose. On ne s'en cache pas : c'est l'athéisme; c'est la négation de l'Être, cause des causes, loi des lois, dont la connaissance est l'objet de toutes les sciences; la négation de la vérité, qui en est la lumière; la négation de la raison, qui en est le concept : l'athéisme; c'est-à-dire le grand éteignoir de l'esprit humain. Le cléricalisme, de l'aveu même de l'ennemi, n'est pas autre chose que le contre-pied et l'objectif de l'athéisme; c'est le *non-athéisme,* dernier rempart qui couvre encore la société : tellement qu'on l'étend à tout laïque qui a le courage (le courage!) de professer ouvertement Dieu, et que cette appellation n'est tirée du mot clergé, que parce que le clergé est le gardien de ce feu sacré des intelligences; que parce qu'il est le corps sacerdotal de Jésus-Christ, qui est venu l'allumer sur la terre, et le fixer à jamais dans son Église, avec tous ses rayonnements.

Voilà le vrai. Et maintenant, ramassant dans ce seul mot la coalition de tout ce qui n'est pas vraiment catholique, que des hommes honnêtes se fassent à eux-mêmes l'injure de le recevoir, ainsi déshonoré, de la bouche de nos pires en-

nemis, pour le proférer à leur tour, nous nous permettrons de leur dire ce que Franklin disait des impiétés de Beaumarchais, que c'est *cracher contre le vent;* contre le vent de la vérité, et de plus en plus, n'en doutons pas, contre celui de l'opinion, qui finira par accepter l'injure de Croire en Dieu.

Mais le *Syllabus!*

Le *Syllabus* n'est pas autre chose qu'une déclaration de sens commun contre les erreurs de ce temps qui y portent le plus atteinte, et avec lesquelles il n'y a pas de société possible. Pour moi, j'avoue que j'ai été stupéfié lorsque, le lisant, j'ai vu que de telles propositions avaient eu besoin d'être condamnées; et je me ferais fort de tirer le *Syllabus* des principes sociaux professés par les hommes éclairés de tous les temps, même en dehors du christianisme. Que les ennemis de toute société, nos ennemis à tous, les radicaux du despotisme ou de la démagogie, en aient été furieux, je le comprends; mais que des esprits sages, intéressés à l'ordre, et qui doivent voir qu'il est plus que temps de fermer le puits de l'abîme, aient pris fait et cause pour eux et s'en soient émus de concert, c'est ce que je ne

comprends pas. Aussi, quand il s'agit de motiver leur chagrin, sont-ils singulièrement embarrassés. Ils font à cette déclaration un double grief : d'avoir été inutile et inopportune, ne s'apercevant pas que ces deux reproches se détruisent l'un par l'autre; car pourquoi le *Syllabus* aurait-il été inopportun, si ce n'est parce qu'il devait soulever l'irritation des esprits? mais cette irritation même, n'est-elle pas la plus forte preuve qu'il était utile, et étant utile, n'était-il pas par là même opportun? Non, le tort véritable du *Syllabus,* à notre époque, c'est d'avoir été un *acte* de caractère et de courage qui nous obligeait nous-mêmes à en avoir. Nous souscririons *in petto* à sa vérité, de plus en plus manifeste depuis qu'il a paru, ce en quoi il a été un grand acte de prévoyance; mais nous déclarer pour lui? rompre ouvertement avec toutes les erreurs qu'il dénonce? c'est ce que nous n'osons pas faire. Et cependant notre salut social est à ce prix! Quant aux Universités Catholiques, bien évidemment, elles ne s'inspireront en rien des erreurs notées par le *Syllabus;* car ces erreurs procédant toutes de l'antichristianisme et de l'athéisme social, elles ne sauraient trop en purger les générations qui viennent, et nous

ne leur en voudrons pas, ayant au moins pour nos fils le courage que nous n'avons pas pour nous-mêmes : celui de ne pas les jeter aux gémonies de la libre pensée.

Il en sera de même du dernier épouvantail au moyen duquel on veut encore nous les disputer : l'*Infaillibilité du Pape*.

Ici je pourrais être bref. On est catholique ou on ne l'est pas; et, n'étant pas catholique, qu'est-on?... Que seraient des *Universités Catholiques* qui ne seraient pas simplement catholiques? Toute addition, tout alliage ici serait pour le moins ridicule, et nous ne devons pas avoir plus de souci pour l'Église que le Saint-Esprit. Je pourrais reproduire, à ce sujet, l'argument sur le contradictoire de l'inutilité et de l'inopportunité que je faisais valoir tout à l'heure pour le *Syllabus;* je pourrais ajouter la remarquable observation de M. Adolphe Déchamp, dans sa belle lettre au R. P. Gratry, que jamais, jamais l'Église n'a frappé une hérésie, n'a promulgué un article de foi sans avoir à surmonter la même objection d'inopportunité qu'on lui a faite de nos jours. Le monde a pu se déclarer manichéen, arien, nestorien, protestant,

janséniste, par sa révolte contre les décisions de l'Église qui le forçaient à se prononcer : elle a sauvé par là ce qui sauvera toujours le monde : la Vérité. Il en aura été de même, à notre époque, du dogme de l'Infaillibilité, avec cette différence que l'Église, aujourd'hui, ne perd que les perdus, en raffermissant les faibles et en fortifiant les forts. Et combien l'intérêt contraire, l'intérêt de la foi même est-il sauvé! Il a été toujours engagé dans le divin privilége de l'infaillibilité de l'Église. Cette infaillibilité, pour être toujours vigilante et active contre l'erreur, devait être de tous les jours, conformément, du reste, à la Promesse : *Je serai avec vous,* — non pas de loin en loin, — mais *tous les jours*[1]. A cet effet, l'Église devait être infaillible, non-seulement dans son corps, mais dans son chef, qui la résume, et qui, par sa permanence, peut seul en exercer, *tous les jours,* l'infaillibilité. Aussi telle a été *la pratique* de tous les temps[2]. Mais

[1] Matth., XXVIII, 20.

[2] Quels cris d'aigle n'aurait pas poussés Bossuet si, comme tous les hérésiarques, pour se donner le temps de propager son erreur, Fénelon en eût appelé au futur concile, et combien, après avoir provoqué les foudres de Rome, s'en serait-il armé contre lui! Mais la prompte soumission de Fénelon sur la ques-

dans ce siècle de tempête universelle contre toute foi, cette pratique n'étant pas elle-même *de foi,* en ce sens qu'elle avait pu être théoriquement contestée, pouvait-elle suffire? Qui ne se serait autorisé de certains grands noms du catholicisme pour être plus infidèle qu'ils ne l'ont été? Il fallait donc armer le Pilote d'un titre formel qui l'autorisât lui-même de la plus haute Autorité, qui relevât en lui la Primauté, qui resserrât, dans sa personne, le nœud de l'Unité, qui le manifestât au monde comme la bouche de la Vérité. C'est ce qu'a fait l'Église elle-même, déclarant de sa propre infaillibilité celle de son Chef, comme article de foi, ainsi qu'elle avait toujours été de pratique : de sorte que c'est l'infaillibilité de l'Église même qui est engagée dans celle de son Chef.

Et combien les événements sont-ils venus donner déjà raison à cette providentielle déclaration de l'Église! Combien l'auguste personne de Pie IX était-elle faite pour l'inaugurer!

tion du Quiétisme (fidèle en cela à sa meilleure doctrine, *de Summi Pontificis Auctoritate*) devint la condamnation de Bossuet sur celle de l'Infaillibilité, comme le duc de Beauvilliers l'insinua à Louis XIV, et, des deux parts, ce fut la vérité seule qui triompha.

Quelle fidélité, quelle unanimité, quelle unité dans le corps entier des évêques, des prêtres et des fidèles, et cela parmi les plus terribles épreuves! Que le vent souffle maintenant, que l'orage gronde, que la tempête déchaîne ses fureurs : tout cela ne fera qu'enfoncer le mât, que serrer les nœuds, qu'exalter la Barque, non-seulement en vertu des promesses divines, mais par réaction de la conscience universelle de tout ce qui a de la justice et de l'honneur, catholique en cela. La Déclaration de l'Infaillibilité Pontificale n'a pas fait les événements qui ont éclaté le jour même où elle a été promulguée; elle n'a pas fait davantage les hostilités qui se sont produites depuis : elle les a démasqués. Et, en cela, l'Église a conjuré le suprême danger; car mieux vaut cent fois un ennemi qui attaque à force ouverte et suscite la résistance sur tous les points, que celui qui s'insinue dans la place et y sème la désunion et la défection.

La question en elle-même se réduit d'ailleurs à une question de bon sens. On a parlé ironiquement d'un *pape des mathématiques;* mais « si les hommes, comme dit très-justement Malebranche, avaient quelque intérêt que les côtés

des triangles semblables ne fussent pas proportionnels, et que la fausse géométrie fût aussi commode pour leurs inclinations perverses que la fausse morale et la fausse doctrine, ils pourraient bien faire des paralogismes aussi absurdes en géométrie qu'en morale et en doctrine, parce que leurs erreurs seraient agréables, et que la vérité ne ferait que les embarrasser, que les étourdir et que les fâcher[1]; » et alors qui n'applaudirait à un pape des mathématiques, et qui ne bénirait son infaillibilité préservatrice de tous les accidents physiques que pourrait causer le mépris des lois qui régissent les corps? N'y a-t-il pas même un *Bureau des longitudes* justement apprécié pour les instructions qu'il trace aux astronomes, aux géographes et aux navigateurs? Qu'est-ce donc des longitudes morales et du méridien de la vérité! Quoi! les sciences physiques ont leurs axiomes et leur *syllabus*, et les sciences morales et doctrinales n'auraient pas les leurs! Est-ce qu'on est moins exposé à errer en celles-ci qu'en celles-là? Ou est-ce qu'elles sont moins importantes et de moindre conséquence? Ou enfin est-ce qu'elles

[1] *Recherche de la Vérité*, liv. IV.

affectent moins les hommes et sont moins de nature *à les embarrasser, à les étourdir et à les fâcher?* Qu'on en juge par l'état d'où l'Église a tiré l'esprit humain, et par celui où il est retombé en lui devenant infidèle. Qu'est-ce donc si l'on considère que cette morale et cette doctrine dont l'homme ne peut se passer, et sur lesquelles, par les mauvais instincts du cœur autant que par les aventureuses faiblesses de l'esprit, il est si loin d'être lui-même infaillible, procèdent de l'Évangile, prennent leur point de départ à cette hauteur céleste et mystérieuse de la Révélation, où il ne se serait jamais élevé par lui-même, et dont la seule Église a le dépôt! Comment ne pas errer en cet ordre, où on n'aurait jamais pu arriver? Si la Vérité qui influe sur toute vérité est surnaturelle et infaillible dans son divin Révélateur, croit-on qu'elle a perdu sa nature, ou que nous sommes devenus capables de la sienne sans son secours continu? Chacun de nous est-il devenu Dieu ou pape en cette science, qui passe toutes nos sciences naturelles, où nous n'avons pas cependant le ridicule d'une telle prétention? La Révélation, en un mot, ne doit-elle pas avoir son observatoire, son siége, sa chaire d'enseignement et d'aver-

tissement pourvus de cette infaillibilité et de cette précision qui la caractérisent, et qui importent en cette Science des sciences plus qu'en toute autre?

Si l'infaillibilité de l'Église et de son Pontife n'existait pas, il faudrait l'inventer, comme on l'a fait pour nos législatures et nos magistratures, par la maxime *Pro veritate habetur,* bien que leurs constitutions et arrêts soient sujets à révision et à cassation. Mais l'infaillibilité véritable ne s'invente pas; elle ne pouvait émaner que de Celui qui l'a par nature; qui, sans hyperbole et sans emphase, a dit à la terre : *Je suis la Vérité*[1]*;* à son Église : *Voici que je suis avec vous, chaque jour, jusqu'à la consommation des temps*[2]*;* à celui qu'il lui a préposé pour chef, se renouvelant comme elle dans ses successeurs: *Simon, Simon, voilà que Satan t'a demandé pour te cribler comme le froment, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi* NE DÉFAILLE POINT, *et toi, quand tu seras converti,* AFFERMIS TES FRÈRES[3]. *C'est pourquoi je te donne le nom de Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de*

[1] Jean, XIV, 6.
[2] Matth., XXVIII, 20.
[3] Luc, XXII, 31, 32.

l'enfer ne prévaudront jamais contre elle[1]; et qui, depuis deux mille ans que ces affirmations ont été posées, au sein de l'instabilité incessante des choses humaines, n'a pu être trouvé un seul jour ni sur un seul point en défaut : prodige qui n'a d'égal au monde que l'aveuglement de ceux qui n'en sont pas frappés, et qui, par leur obstination à en renouveler toujours l'épreuve sur eux-mêmes, ne servent qu'à le faire ressortir.

Combien donc la *déclaration de foi* à cette infaillibilité est-elle justifiée! Combien aussi était-elle opportune, en cet âge où *Pierre* devait être plus que jamais *passé au crible de Satan,* et où il n'y aurait plus de vérité, d'autorité et d'unité sur la terre, sans cette citadelle de Jésus-Christ dans son Vicaire, d'où il tient tête à tous les assauts.

V

Il en est ainsi d'une manière générale. Mais qu'est-ce donc en matière d'enseignement?

[1] Matth., XVI, 18.

Tout enseignement doit s'inspirer d'une *doctrine :* enseigner, *docere,* tire de là son étymologie et son unique sens; et ce sens lui-même suppose un fonds qui ne peut être que la vérité. Il n'est personne qui ose se déclarer maître d'erreur. Il fut un temps, à partir du dernier siècle, où il y eut plusieurs doctrines coexistantes ou successives d'enseignement. Cette multiplicité était marque d'erreur; car la vérité ne peut être qu'unique. Mais chacune de ces doctrines pouvait faire encore illusion, en ce qu'elle retenait quelque chose de la vérité en décomposition. Cette décomposition aujourd'hui est achevée. La négation est devenue totale. Non-seulement il n'y a pas de doctrine, mais on professe qu'il ne saurait y en avoir. La doctrine du néant, qui a prévalu, qu'est-ce autre chose que le néant de la doctrine, s'il est vrai que toute doctrine présuppose la vérité, autrement dit *ce qui est?* Enseigner qu'il n'y a rien, c'est ne rien enseigner. C'est pis que cela : c'est *désenseigner ;* c'est défoncer les intelligences.

Je sais bien, et Dieu me garde de l'injustice de le méconnaître, qu'il subsiste encore, à divers degrés, des chaires qui n'en sont pas arrivées là, qu'il en est même qui se recommandent

individuellement par la pure et vraie doctrine. Mais ce qui est incontestable (je parle surtout de l'enseignement supérieur), c'est que ce sont là des enseignements *facultatifs,* plus ou moins notés de cléricalisme; c'est que l'État, le premier, n'ayant pas de doctrine et ne devant pas en avoir, selon le principe sur lequel il repose, ne peut en prescrire à ses professeurs; c'est que, usant de ce principe pour eux mêmes, ceux-ci peuvent professer le matérialisme et l'athéisme, et qu'ils le font; c'est que la même autorité les recommande à la jeunesse, la même exigence la leur assujettit, le même intérêt d'admission aux examens incite à se les rendre favorables; c'est enfin que, outre la démoralisation qu'une telle promiscuité du vrai et du faux doit nécessairement produire dans les intelligences et dans les âmes, les passions et l'esprit d'indépendance se déclarent ouvertement pour les professeurs qui leur ôtent tout frein, et leur font une célébrité qui les consacre.

Quelles que soient les honnêtes et respectables intentions de tel ou tel ministre, passagèrement préposé au département de l'Instruction publique, je le lui demanderai à lui-même, que peut-il autre chose que gémir de ce désolant

état des choses, sans pouvoir y obvier, lié qu'il est par le principe moderne de la libre pensée, même en matière d'enseignement?

On a dit, avec quelque apparence de vérité, que ces excès ne se produisaient que dans les écoles de médecine, mais que les autres Facultés, notamment celles de droit, en étaient exemptes. Exemptes? il faut s'entendre : de scandale et de cynisme, c'est possible (et encore!); mais tel discours d'un doyen d'une de nos premières facultés de droit à la tribune nationale, applaudi de toutes les gauches, n'a-t-il pas fait voir l'esprit et le fond de cet ordre d'enseignement? Tel autre professeur de la faculté de Paris, en plein conseil municipal de la Seine, où il a *mérité* d'être élu, n'a-t-il pas fait entendre ces paroles, dont l'allusion n'a pas moins été soulignée par les mêmes applaudissements : « Je ne connais « d'autres lois que celles de France, » qui rappellent celles d'Isnard à la Convention, qui elle-même s'en indigna : « La loi, voilà mon Dieu, je « n'en connais point d'autre?... » Qu'est un enseignement du droit qu'auraient désavoué les païens eux-mêmes; qui pétrifie la loi civile en un fétichisme fermé à toute origine supérieure, comme à toute amélioration et à tout progrès?

qui en est à ignorer cette première vérité, qui devrait être gravée au fronton de nos Assemblées législatives et de nos Écoles de droit : ON NE FAIT PAS LES LOIS, ON LES DÉCOUVRE.

J'ai parlé des païens : il est triste, après dix-huit siècles de christianisme, d'avoir à revenir à leur école, et de constater par là cette douloureuse vérité : que nous sommes tombés autant au-dessous d'eux qu'eux-mêmes étaient au-dessous de l'Évangile. Ils avaient au moins ce christianisme de nature et de raison qui aspirait au christianisme de grâce et de foi, et que, par haine de celui-ci, nous arrachons de nos esprits et de nos consciences.

Qu'on en juge par les quelques citations à notre adresse qui vont suivre :

« O ma patrie! suis la route de la justice. Ne « souffre point qu'on te ravisse la gloire d'hono- « rer les dieux[1]. Celui qui n'en sent pas le prix « touche aux bornes de la folie. Trop de raisons « s'élèvent pour le confondre[2]!

« O fol orgueil, qui prétends être plus sage « que les sages et antiques lois! doit-il coûter à

[1] « Vous allez à Athènes : n'oubliez pas d'honorer les dieux! » (Montesquieu.)

[2] Euripide, *les Héraclides*.

« notre faiblesse d'avouer la force d'un Être « Suprême, quelle que soit d'ailleurs sa nature, « et de reconnaître *une* Loi *sainte, antérieure à* « *tous les temps*[1]?

« Justes dieux! faites que je règle ma vie sur « ces lois, *ces lois divines descendues des cieux.* « Le Roi de l'Olympe en est le Père; en elles « est un Dieu, le grand Dieu qui ne vieillit « point[2].

« Ce n'est point Jupiter ni sa justice qui ont « dicté votre arrêt, et *je n'ai pas cru qu'une loi* « *humaine eût assez de force pour engager les* « *hommes à violer les divines lois*[3].

« Ce que je sais bien, c'est que désobéir *à ce* « *qui est meilleur que soi* est contraire au devoir « et à l'honneur. Voilà le mal que je redoute. « C'est pourquoi, Athéniens, je vous honore et « je vous aime...; mais *j'obéirai à Dieu plutôt* « *qu'à vous*[4]. »

Je m'arrête; il faudrait citer toute l'antiquité, tout le genre humain, qui se dresse contre nous.

Mais peut-être ne verra-t-on dans ces accents

[1] Euripide, *les Bacchantes.*
[2] Sophocle, *Œdipe.*
[3] *Ibid., Antigone.*
[4] Platon, *Apologie de Socrate.*

que de la poésie, de l'exaltation religieuse, en vue de produire des effets dramatiques, et qui ne répondent pas aux exigences de la vie civile et politique.

Il me serait aisé de montrer que la vie civile et politique de l'humanité chez tous les peuples a toujours été pénétrée de ces sentiments. Mais il me suffira de citer un de ses plus éminents représentants, un politique, un légiste par excellence, parlant *ex professo,* au nom du droit pur et de la froide raison, la raison romaine, justement appelée, dans le monument de législation qu'elle nous a transmis, la *raison écrite.*

« Le mot de *loi* bien entendu, écrit Cicéron « dans son *Traité des lois,* renferme la pensée « et la nécessité de *légaliser* LE JUSTE ET LE « DROIT. C'est le comble de l'insanité, en effet, « *jam vero illud stultissimum,* de tenir pour « juste tout ce qui est réglé par les institutions « et les lois des peuples quelles qu'elles soient... « Non, *il n'existe qu'*UN DROIT, *dont la société* « *humaine fut enchaînée,* et qu'une LOI UNIQUE « institua... Cette loi, écrite ou non, quiconque « l'ignore est injuste... Si la justice est l'obser- « vation des lois écrites, et si tout doit se me- « surer sur les expédients de l'utilité, il les

« mettra de côté ou les brisera, s'il le peut, « celui qui croira que la chose lui sera profi- « table! C'est fait alors de toutes les vertus. « Et non-seulement les obligations envers les « hommes disparaissent, mais, avec elles, les « cérémonies du culte et de la religion, qu'on « ne saurait trop maintenir, à cause de ce lien « sacré qui unit l'homme à Dieu [1]. »

Et quel est donc *cet unique droit, cette loi unique* qui prime toutes nos lois, et dont celles-ci doivent s'inspirer pour revêtir ce caractère?

« La Loi véritable et première, ayant *seule* « caractère pour ordonner et pour défendre, est « LA DROITE RAISON DE DIEU, *coéternelle à l'intel- « ligence divine, d'où elle émane,* et qui, une fois « qu'elle s'est affermie et développée dans l'es- « prit de l'homme, est *la loi:* ce qui établit une « première société de raison entre l'homme et « Dieu [2]... Cette Loi véritable et absolue, on ne « peut l'infirmer par aucune autre loi; ni le « peuple ni le sénat ne peuvent dispenser d'y « obéir. Elle ne sera pas autre à Athènes, « autre dans Rome; autre aujourd'hui, autre

[1] *De Legibus,* lib. I, XV.

[2] *Ibid.,* lib. I, XI.

« demain. Partout, dans tous les temps, règnera « cette Loi immuable et sainte et, avec elle, « Dieu, le Maître et le Roi du monde... La mé- « connaître, c'est s'abjurer soi-même, c'est « fouler aux pieds sa nature, c'est s'infliger par « cela seul le plus cruel châtiment, quand même « on pourrait échapper aux autres supplices « qu'on pense être réservés ailleurs[1]. »

Si le grand publiciste romain et tous les génies de l'antiquité païenne reparaissaient de nos jours, ils n'échapperaient pas au reproche de *cléricalisme;* car tout cela, au fond, c'est le *Syllabus,* et il n'y manque pas même l'anathème. C'est que, il faut bien le dire, la conscience humaine, de sa nature, est cléricale, autrement dit religieuse, *naturellement chrétienne;* et c'est nous qui sommes hors la conscience et la raison, par répulsion pour cette *droite raison de Dieu coéternelle à l'intelligence divine d'où elle émane,* que l'humanité professait, sous le voile de l'abstraction, comme le principe de toute raison et de toute loi, et qui s'est révélée personnellement à nous dans son Évangile, d'où elle a influé, d'une manière si

[1] *De Republica,* XVIII.

admirable, sur le droit civil du monde romain, qu'elle a réformé sur elle-même[1].

Mais la nature des choses n'en subsiste pas moins, et *l'esprit moderne* n'y pourra rien, si ce n'est nous perdre. Il n'en reste pas moins que *c'est le comble de l'insanité,* de poser en principe, datant de 89, que *la loi est l'expression de la volonté générale;* de *ne reconnaître aucune loi supérieure à celles de France;* de professer que *la loi civile est athée, et qu'elle doit l'être,* etc. etc. C'est ôter à ces lois tout respect, en leur ôtant l'autorité seule qui peut les recommander : celle du Droit dans sa supériorité et dans son essence, *dont la société humaine fut enchaînée;* c'est tarir la science même qu'on est chargé d'enseigner; c'est douer l'œuvre de l'homme de l'infaillibilité qu'on dénie à celle de Dieu; c'est vouer cette œuvre même à l'immobilité de son indigence, ou à la mobilité des passions populaires ou des caprices d'un tyran[2].

[1] Voir le beau *Mémoire* de M. Troplong sur ce sujet.

[2] Nous ne ferons pas ici le procès au *Code civil :* il nous suffira d'écarter le voile sur un seul point pour faire juger l'idole, et encore ne le ferons-nous que de la main même de son auteur. On verra à quel point il mérite le titre de *Code Napoléon.*

Il s'agit, — non du mariage civil, ou athée, sur lequel nous nous sommes déjà exprimé dans l'*État sans Dieu,* — mais de la

Voilà cependant le fond de l'enseignement officiel du droit en France. Il ne s'affiche pas toujours ainsi, je le veux bien; mais le poison est-il une question *d'excès* dans la manière de l'administrer, et n'est-il pas d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil et plus délétère, surtout en matière d'enseignement, où la jeunesse n'est que trop complice de ses ravages, et où, loin de le lui faire respirer, on devrait l'en prémunir par une alimentation saine et forte qui la développe virilement? Le seul fait de l'inanité de doctrine, ôtant tout intérêt et toute

restriction de tester et de la loi de partage, qui ont découronné la famille et morcelé indéfiniment la propriété : deux attentats contre ces deux fondements de toute société dont continue à périr la société française. Quel en a été le mobile?

« Mon frère,

« Je veux avoir à Paris *cent* fortunes (pas une de plus), toutes « s'étant élevées *avec le trône,* et restant *seules* considérables, « puisque ce ne sont que des fidéicommis, et que ce qui ne sera « pas elles, par l'effet du Code civil, *va se disséminer*. Établis- « sez le Code civil à Naples : *tout ce qui ne vous est pas attaché* « *va se détruire en peu d'années,* et ce que vous voulez conser- « ver se consolidera. Voilà le grand avantage du Code civil. Il « faut établir le Code civil chez vous; *il consolidera votre puis-* « *sance,* puisque, par lui, tout ce qui n'est pas fidéicommis « *tombe*, et qu'il ne reste plus de grandes maisons que celles « que vous érigez en fiefs. *C'est ce qui m'a fait prêcher un Code* « *civil, et m'a porté à l'établir.* »

(Lettre de Napoléon Ier au roi Joseph, en date du 5 juin 1806.)

grande portée à l'enseignement, ne passionnant pas la jeunesse de cette noble et féconde passion de la vérité qui tourne et élève à soi toutes les autres, est un mal qui appelle un remède[1].

Ce remède, bien tardif, hélas! les Universités Catholiques en ont la possession et la mission. Elles n'auront pas seulement une doctrine, elles auront LA DOCTRINE. Elles auront une doctrine et la Doctrine, parce qu'elles seront *Catholiques :* Catholiques, c'est-à-dire chrétiennes, croyantes, morales, pourvues de la vérité; parce qu'elles professeront Dieu, Jésus-Christ, l'Évangile; parce qu'elles auront l'arome et la lumière de tout parfait enseignement; parce qu'elles l'au-

1 « Quant à l'École de droit, — a écrit le P. Lacordaire dans « son *Testament,* — ce n'était qu'un enseignement technique « d'articles de loi arithmétiquement enchaînés, sans perspec- « tives sur le passé, sans introduction dans les profondeurs « éternelles du droit, sans regards sur les lois générales de la « société humaine; enseignement, enfin, propre à faire des « gens de métier, incapable de faire de grands jurisconsultes, « d'illustres magistrats et de vrais citoyens... Heureusement, « parmi les deux cents étudiants qui fréquentaient ces cours, « il s'en rencontrait une dizaine dont l'intelligence penétrait « plus avant que le Code civil. Presque tous ces jeunes gens « devaient au Christianisme leur supériorité naturelle ; ils vou- « lurent bien, quoique je n'eusse pas leur foi, me reconnaître « comme l'un d'entre eux... »

ront de source; parce que leurs chaires s'appuieront sur la Chaire par excellence, unique, infaillible, divine, sur la Colonne et le Fondement de la Vérité même; parce que, par cette adhérence fidèle à la Pierre angulaire de l'édifice, elles ne laisseront s'insinuer aucune de ces erreurs bien ou mal intentionnées de pseudo-catholicisme qui décomposent tout ce qu'elles touchent, et se décomposent elles-mêmes si rapidement, sous nos yeux, en apostasie; parce qu'elles seront autant de forteresses de sciences se reliant à la suprême, hors laquelle il n'y a plus aujourd'hui que démolition et que débris : en un mot, parce qu'elles seront *Universités Catholiques*, deux beaux noms qui s'appellent réciproquement et qui font entre eux un heureux pléonasme.

Alors la raison et la foi ne seront plus en cette compétition que j'ai essayé de signaler dans cet écrit, comme le mal des maux de notre malheureux et cependant grand siècle, grand par l'expérience même de ses malheurs. Elles s'honoreront réciproquement : la foi en se manifestant savante; la raison en devenant croyante. La raison, entée sur la foi, comme l'olivier dégénéré sur l'olivier resté franc, lui emprun-

tera sa séve et la couronnera de fruits. Des générations neuves, fortes, saines, désabusées, éclairées, pénètreront dans tous les sens l'esprit public égaré dans le désert : comme ces envoyés à la reconnaissance de la Terre Promise, qui, revenant chargés des produits de cette heureuse région, remirent Israël dans la voie de ses grands destins, en le désabusant des oignons d'Égypte.

Qu'on ne voie pas en ceci, de notre part, un combat à mort : que ce soit plutôt un combat à vie! qu'il y ait entre tous une généreuse et patriotique émulation! que les Universités Catholiques luttent de savoir et de solide instruction avec les Facultés de l'État; que les Facultés de l'État luttent, s'il est possible, de réforme doctrinale et morale avec les Universités Catholiques. Nous leur souhaitons ce succès-là, qui deviendra le nôtre, comme nous comptons sur la justice de l'opinion et du pays contre tout autre de mauvais aloi. L'esprit public, si fort intéressé dans cette grande question, où se trouve engagé tout l'avenir des familles et de la société, en jugera et en profitera.

Qu'il en soit ainsi, et notre chère France,

politiquement perdue, sera chrétiennement sauvée; et il en sera d'elle comme de l'aigle, rallumant son œil et renouvelant sa jeunesse aux feux du soleil, après les orages.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA RAISON

L'ÉVANGILE

LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

FIN DE LA TABLE

5732. — Tours, impr. Mame.

DU PROTESTANTISME
ET DE TOUTES LES HÉRÉSIES
DANS LEUR RAPPORT AVEC LE SOCIALISME

3e édition, honorée d'un bref de N. S. P. le pape Pie IX

2 forts vol. in-8°. . . . 12 fr.

Le même ouvrage, 4e édition, 2 vol. gr. in-18. 7 fr.

PIE IX, PAPE, A L'AUTEUR

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique,

« L'orgueil, cette source de *non serviam* et de tous les crimes qui le suivirent, prit au XVIe siècle des proportions telles, que, repoussant l'autorité de l'Église, il en vint à enseigner que l'examen des choses divines appartenait à tout homme, quel qu'il fût. Ce principe admis, et une fois consacré, il en résulta nécessairement que chacun, au gré de son caprice, se mit tantôt à défigurer tel ou tel dogme, tantôt à en repousser tel ou tel autre, et qu'on finit par rejeter, comme inaccessible à la raison, tout ce qui était d'ordre surnaturel.

« Quand on eut mis ainsi de côté l'autorité divine, l'autorité humaine, dont elle est la base, ne put se maintenir, et du jour où elle fut foulée aux pieds, les liens de la société civile furent brisés, et l'on vit se succéder cette série de commotions qui ne cessent d'ébranler l'édifice social. Mais comme en reléguant au rang des fables tout ce qui est d'ordre surnaturel, les hommes ont dû placer le souverain bonheur dans la possession des choses qui passent, leurs cœurs, si naturellement enclins aux jouissances terrestres, s'y sont nécessairement cramponnés avec une suprême violence, et à ces passions insensées sont venues se joindre ces basses excitations, mères du socialisme, ce monstre hideux qui menace d'une perte assurée la famille humaine.

« Aussi pensons-nous que c'est bien à propos, au milieu de ces circonstances si difficiles, que dans l'édition nouvelle et considérablement augmentée de votre livre déjà si recommandable : *Du Protestantisme et de toutes les hérésies en rapport avec le Socialisme,* vous vous efforcez, en montrant la cause du mal, de conjurer les ruines qui menacent, et de faire connaître à ceux qui, trompés, ont abandonné la vérité, que c'est par elle seule que l'ordre social tout entier qui chancelle et dont la chute est imminente pourra être rétabli et raffermi. Ce noble résultat, nous le souhaitons à votre ouvrage, que nous avons reçu avec reconnaissance, et nous vous donnons avec amour, comme signe des divines faveurs et comme gage de notre paternelle bienveillance, notre bénédiction apostolique.

« Rome, 17 novembre 1869. PIE IX, Pape. »

LA VIERGE MARIE

ET LE PLAN DIVIN

NOUVELLES ÉTUDES SUR LE CHRISTIANISME

4 vol. in-8°. . . . 24 fr.
Le même ouvrage, 7e édition, 4 vol. gr. in-18. 16 fr.

L'auteur envisage l'ensemble du sujet qu'il veut traiter sous trois points de vue distincts :

1° La Vierge dans le plan divin : plan divin par rapport à la création ; plan divin par rapport à la chute, et ministère de Marie à ce double point de vue ; corollaire du plan divin, relations sublimes de Marie avec Dieu et avec le monde.

2° La Vierge Marie d'après l'Évangile.

3° La Vierge Marie vivant dans l'Église. Cette troisième partie se compose de quatre expositions : Exposition théorique du culte d'honneur, d'imitation et d'invocation dont la très-sainte Vierge est l'objet dans l'Église. — Exposition liturgique de ce culte, prières, offices, fêtes, dévotions qui en composent l'exercice. — Exposition historique de ses origines, de ses développements, de ses triomphes, de ses institutions et de ses œuvres dans le monde. — Exposition pratique et sociale de son influence et de ses effets.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

DÉMONSTRATION NOUVELLE

TIRÉE DES DERNIÈRES ATTAQUES DE L'INCRÉDULITÉ

4e ÉDITION

1 beau vol. in-8°. . . . . 6 fr.
Le même ouvrage, 3e édition, 1 vol. gr. in-18. 4 fr.

M. Nicolas s'empare des affirmations et des aveux de ses adversaires, et les transforme en preuves péremptoires de notre foi ; il montre ensuite que les explications naturelles sont détruites par les aveux, les négations par les affirmations, et que, par conséquent, soit qu'ils édifient, soit qu'ils renversent, M. Renan et les siens ne font que préparer d'inébranlables fondements à la divinité de Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION A L'ÉVANGILE

ÉTUDIÉ ET MÉDITÉ A L'USAGE DES TEMPS NOUVEAUX

1 vol. in-8°. . . . . 7 fr.
Le même ouvrage, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50.

« La division de votre dernier ouvrage, — science historique, science doctrinale de Jésus-Christ, — se trouve merveilleusement remplie par les documents et les témoignages les plus irrécusables. Après ceux que vous tirez de l'Ecriture sainte, vous en appelez au paganisme, et Socrate, Platon, les Tragiques, Polybe, Tite-Live, Cicéron, Confucius, viennent apporter leur tribut à la vérité de notre foi.

« La question du dogme vient après celle de l'histoire. Ici, même puissance d'argumentation. Vous faites admirer cette doctrine si sublime, propagée par des hommes sans lettres, sans nom, et cependant acceptée par le genre humain tout entier. A votre suite, nous contemplons le Christ préexistant dès l'origine des temps; le Christ incarné, Dieu homme, naissant parmi nous, et, après l'œuvre de la Rédemption, prolongeant son séjour sur la terre par le sacrement de son amour. Enfin, nous le voyons dirigeant la marche des siècles du sein de son Eglise, et la faisant triompher des erreurs, des persécutions et de tous les efforts de l'enfer conjuré.

« Ce plan si vaste et si magnifique, vous avez eu le mérite de le resserrer dans les limites d'un seul volume, sans négliger aucun détail. »

(*Lettre du cardinal archevêque de Bordeaux à l'auteur.*)

L'ÉTAT SANS DIEU

MAL SOCIAL DE LA FRANCE

Édition populaire. . . 50 c.

Extrait de la table des matières contenues dans ce volume.

Avertissement. — Prologue. — I. Critiques de l'Etat sans Dieu. — Justifications et explications. — II. Raisons de craindre. — III. Raisons d'espérer. — IV. Moyens de salut. — V. Quelle peut être aujourd'hui en France la meilleure forme gouvernementale de l'ordre chrétien. — Epilogue.

LA RÉVOLUTION ET L'ORDRE CHRÉTIEN

Ouvrage complémentaire

DE L'ÉTAT SANS DIEU

SUIVI

DE LA MONARCHIE ET LA QUESTION DU DRAPEAU

1 vol. in-8°. . . . 6 fr.

Le même ouvrage, 2e édition, 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50.

« Le sujet des méditations de M. Nicolas ne pouvait être mieux caractérisé, et le nom de l'auteur est une garantie du livre. Clarté, dialectique, bel ordre, et magnifique abondance des preuves, devenues nouvelles par la manière dont elles sont présentées; ce sont les qualités qui placent si haut les *Etudes philosophiques ;* aucune ne manque ici. Quoique le savant apologiste ait gagné des années, sa manière a pris autant de vigueur qu'il a rendu de jeunesse, et nous saluons aujourd'hui avec plaisir le retour d'un athlète dont chaque combat a été un service rendu à la vérité et pourrait être appelé un acte de magistrature. »

L. VEUILLOT, *Univers du* 24 *juillet* 1872.

LA MONARCHIE ET LA QUESTION DU DRAPEAU

APPENDICE A LA RÉVOLUTION ET A L'ORDRE CHRÉTIEN

Brochure in-8°. . . . . 50 c.

ÉTUDE SUR MAINE DE BIRAN

D'APRÈS LE JOURNAL INTIME DE SES PENSÉES

1 vol. grand in-18. . . . 2 fr.

MÉMOIRES D'UN PÈRE

SUR LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

1 vol. grand in-18. . . . 3 fr.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

(de la librairie **BRAY** et **RETAUX**)

L'ART DE CROIRE

OU

PRÉPARATION PHILOSOPHIQUE A LA FOI CHRÉTIENNE

5e ÉDITION.

Deux volumes grand in-18. — Prix : 7 fr.

LIVRE I. **Besoin de croire.**
LIVRE II. **Raison de croire.**
LIVRE III. **Moyen de croire.**
LIVRE IV. **Bonheur de croire.**

Tel est le plan que l'auteur s'est proposé.

M. l'abbé Maynard, dans la *Bibliographie catholique*, a consacré une longue étude à cet ouvrage. Après avoir dit que *l'Art de croire* est à la fois le complément et la préparation des *Études philosophiques sur le Christianisme*, et qu'il répond aux nouveaux besoins de l'universalité des âmes de ce temps, le critique fait ressortir dans une savante analyse la beauté du plan de M. Nicolas. Il résume ainsi son jugement :

« *L'Art de croire* est un grand et bel ouvrage, plus même que les *Études*, en ce qu'il convient davantage à notre temps, en ce qu'il appartient plus en propre à l'auteur, quoique, de tous ses livres, ce soit celui où il a le plus cité ; mais ses emprunts sont si bien pliés à sa pensée, qu'ils deviennent sa chose, et que leur appropriation si personnelle en fait une véritable création. »

CONFÉRENCES DU R. P. DE RAVIGNAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

4 volumes in-12. . . . . 12 fr. 50

OUVRAGES DE M. AUGUSTE NICOLAS

Jésus-Christ, introduction à l'Evangile, étudié et médité à l'usage des temps nouveaux. 1 volume in-8 . . . . 7 fr.

— Le même ouvrage, 2ᵉ édition. Grand in-18 . . . . 3 fr. 50

Études philosophiques sur le christianisme. 23ᵉ édition. 4 volumes in-8 . . . . 24 fr.

— Le même ouvrage, 21ᵉ édition. 4 volumes grand in-18. . . 14 fr.

La Vierge Marie et le Plan divin, nouvelles études sur le Christianisme. 4 volumes in-8. . . . . 24 fr.

— Le même ouvrage, 7ᵉ édition. 4 volumes grand in-18. . . 16 fr.

Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme. 3ᵉ édition, honorée d'un bref de N. S. P. lePape Pie IX, 2 forts volumes in-8. . . . . 12 fr.

— Le même ouvrage, 4ᵉ édition. 2 volumes grand in-18. . . . 7 fr.

La Divinité de Jésus-Christ, démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité. 4ᵉ édition. 1 beau vol. in-8. 6 fr.

— Le même ouvrage, 3ᵉ édition. 1 volume grand in-18. . . . . 4 fr.

Étude sur Maine de Biran, d'après le journal intime de ses pensées. 1 vol. grand in-18. . . . . 2 fr.

L'État sans Dieu, mal social de la France. Edition populaire, 1 volume in-18. . . . . 50 c.

La Révolution et l'ordre chrétien, ouvrage complémentaire de *l'Etat sans Dieu.* 1 volume in-8. . . . . 6 fr.

— Le même ouvrage, 2ᵉ édition. 1 volume grand in-18 . . . 3 fr. 50

La Raison et l'Evangile, suivi de considérations sur les Universités catholiques. 1 volume in-8. . . . . 4 fr.

MÉMOIRES D'UN PÈRE

SUR LA VIE ET LA MORT DE SON FILS

1 volume grand in-18. 3 fr.

LES TRÉSORS DE CORNÉLIUS A LAPIDE

EXTRAITS DE SES COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

A L'USAGE DES PRÉDICATEURS, DES COMMUNAUTÉS ET DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Par l'abbé BARBIER

3ᵉ édition. — 4 forts volumes grand in-8. Prix : 32 fr.

LA SAINTE BIBLE

TRADUCTION DE L'ANCIEN TESTAMENT, D'APRÈS LES SEPTANTE,

Par P. GIGUET

Revue et annotée, 4 volumes in-12 : 15 fr.

HISTOIRE DE Mme BARAT

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

Par M. l'abbé BAUNARD.

aumônier du lycée d'Orléans, docteur en théologie et docteur ès-lettres
2e édition. 2 beaux et forts volumes in-8, avec gravure et portrait
(*Sous presse*)
Prix net, 11 fr. — Franco, 13 fr.

HISTOIRE DE SAINT AMBROISE

Par M. l'abbé BAUNARD

Deuxième édition. Un beau volume in-8, avec portrait d'après J.-B. de Champagne, et plan de la ville de Milan au IVe siècle. 7 fr. 50

L'APOTRE SAINT JEAN

Par M. l'abbé BAUNARD

Deuxième édit., gr. in-18, avec une grav. d'après ARY SCHŒFFER. 4 fr.

HISTOIRE DE LA Bse MARGUERITE-MARIE

ET DES ORIGINES DE LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL

Par M. l'abbé BOUGAUD, VICAIRE GÉNÉRAL, ARCHIDIACRE DU DIOCÈSE D'ORLÉANS

1 beau vol. in-8, 7 fr. — Le même, 3e édit., gr. in-18, 3 fr. 75

HISTOIRE DE SAINTE CHANTAL

ET DES ORIGINES DE LA VISITATION

Par M. l'abbé BOUGAUD

6e édit., revue avec soin et précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans sur la manière d'écrire la vie des saints. 2 vol. in-8, avec 2 portraits. . . . . 12 fr. 50
— LA MÊME. 8e édit. 2 vol. gr. in-18. . . . . 8 fr.

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE

Par M. l'abbé Em. BOUGAUD

Sixième édition, ornée d'une gravure de sainte Monique et saint Augustin, d'après ARY SCHŒFFER. Un beau vol. in-8. . 7 fr. 50
— *La même.* 7e édition. Un volume grand in-18. . . . . 4 fr.

HISTOIRE DE SAINTE PAULE

Par M. l'abbé LAGRANGE, VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS

3e édit., un beau vol. in-8 avec une grav. d'après FLANDRIN : 7 fr. 50

LETTRES CHOISIES DE SAINT JÉROME

Par M. l'abbé LAGRANGE, VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS

Nouvelle traduction française avec le texte en notes

2e édition, grand in-18. . . . . 4 fr.

HISTOIRE DE SAINT PAULIN DE NOLE

Par M. l'abbé LAGRANGE (*Sous presse*).

HISTOIRE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

OU ESSAI HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DU P. DE LA COLOMBIÈRE

Par le **P. Eugène SÉGUIN, S. J.**

Gr. in-18, avec portrait. 3 fr. 50.

VIE DE LA MÈRE MARIE-TÉRÈSE

FONDATRICE ET PREMIÈRE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DES SŒURS DE L'ADORATION RÉPARATRICE

Par l'abbé D'HULST

2e édition. Grand in-18 avec portrait : 3 fr. 50

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS

PRIEURE DU COUVENT DE SAINTE-CATHERINE DE SIENNE, A LANGEAC, DE L'ORDRE DE ST-DOMINIQUE

Par M. DE LANTAGES

Nouvelle édition, soigneusement revue et considérablement augmentée, d'après les documents originaux, par M. l'abbé Lucot. 2 beaux vol. in-8 avec portrait, gravures et autographe. . . . 12 fr. 50

LA MARQUISE DE BAROL

SA VIE ET SES ŒUVRES SUIVIES D'UNE NOTICE SUR SILVIO PELLICO

Par M. le Vicomte de MELUN

In-8, avec portrait. . . . . 6 fr.

La même, 2e édit., gr. in-18 : 2 fr. 50

VIE DE Mlle DE MELUN

(1618-1619)

Par M. le Vicomte de MELUN

3e édition. In-12. . . . . 2 fr.

VIE DE LA SŒUR ROSALIE

FILLE DE LA CHARITÉ

Par M. le Vicomte de MELUN

Ouvrage couronné par l'Académie française. 5e édit. Gr. in-18, avec portrait. . . . . 1 fr. 25

VIE DE LA R. M. MARIE-MADELEINE GIPOULON

EN RELIGION SŒUR VICTOIRE, URSULINE

Fondatrice de la Congrégation des sœurs Hospitalières-Institutrices de Saint-Roch, à Felletin (Creuse)

Par M. l'abbé P. G. PENAUD

SUPÉRIEUR DE LA MÊME CONGRÉGATION ET DU PETIT SÉMINAIRE DE FELLETIN

In-12. . . . . 2 fr. 25

VIE DE SAINTE CATHERINE DE RICCI

Par le R. P. H. BAYONNE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

2 volumes in-12. . . . . 6 fr.

VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

PAR LE B. RAYMOND DE CAPOUE, SON CONFESSEUR

Suivie du Supplément du B. Thomas Caffarini et des témoignages des disciples de sainte Catherine au procès de Venise

TRADUITE PAR E. CARTIER

3e édit. gr. in-18 : 3 fr. 50

HISTOIRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

ET DE LA PAPAUTÉ DE SON TEMPS

Par le R. P. CAPECELATRO, de l'Oratoire de Naples

Traduite de l'italien par Mme Élise Jal, et revue par un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs. Grand in-18 . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE POPULAIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Par le marquis Anatole de SÉGUR

Troisième édition. In-12. . . . . . . 1 fr. 25

LE POËME DE SAINT-FRANÇOIS

Par le marquis Anatole de SÉGUR

Deuxième édition. In-12. . . . . . 1 fr. 30

— Le même, édition de luxe avec une photographie. . . 2 fr. 50

VIE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ ET COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE

Avec une histoire abrégée de ce qui s'est passé de plus considérable dans la réforme du Carmel.

Par le R. P. Dosithée DE SAINT-ALEXIS

CARME DÉCHAUSSÉ

Nouvelle édition revue par la R. Mère Marie-Élisabeth de la Croix, carmélite déchaussée, prieure du Carmel de Pie IX (Meaux). 3 volumes in-12. . . . . 10 fr.

VIE DU P. FR. LIBERMANN

Par S. E. le cardinal PITRA

Deuxième édition. In-8. . . . . . 7 fr. 50

VIE DE FRA ANGELICO DE FIESOLE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Par E. CARTIER

In-8. . . . . 4 fr.

VIE DU R. P. HYACINTHE BESSON

Par E. CARTIER

Deuxième édition. Grand in-18. . . . . 3 fr. 50

LETTRES DU R. P. BESSON

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Deuxième édition. Grand in-18. . . . . 3 fr. 50

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE ÉMILIE

Fondatrice et première supérieure générale des religieuses de la Sainte-Famille de Villefranche de Rouergue, décédée le 16 septembre 1852, à Villefranche, diocèse de Rodez.

Par M. Léon AUBINEAU

Troisième édition refondue et augmentée. In-12 : 3 fr.

VIE DE SAINT BENOIT

PAR SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

Traduite par E. CARTIER.

In-12. . . . . . 1 fr.

VIE INTÉRIEURE DU FRÈRE MARIE-RAPHAEL H. MEYSSON

DIACRE

De l'ordre des Frères prêcheurs, de la province d'Occitanie de l'Immaculée-Conception, d'après ses notes et ses lettres.

PAR LE R. P. F. PIE BERNARD, DU MÊME ORDRE.

In-12. . . . . 3 fr.

VIE DE LA VÉNÉRABLE LOUISE DE MARILLAC

VEUVE DE M. LEGRAS

Fondatrice et première Supérieure
de la Compagnie des filles de la charité servantes des pauvres malades

PAR **M. GOBILLON**, CURÉ DE SAINT-LAURENT

Revue, corrigée et augmentée par M. COLLET, prêtre de la Congrégation de la Mission, Dr en théologie. Nouvelle édit. In-12. 2 fr.

VIE ET ŒUVRES DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Recueillies et publiées d'après des manuscrits authentiques et inédits

PAR LES RELIGIEUSES DU MONASTÈRE DE LA VISITATION DE PARAY-LE-MONIAL

2 forts vol. in-8 : 15 fr.

VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL

INSTITUTEUR ET PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

Par L. ABELLY, ÉVÊQUE DE RODEZ

Nouvelle édition. 2 volumes grand in-18. . . . . . 7 fr. 50

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

DU DOCTEUR SEPP

TRADUITE DE L'ALLEMAND PAR **M. Ch. SAINTE-FOI**

Approuvée par S. E. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux

3 volumes grand in-18, ... 9 fr.

JÉSUS-CHRIST

ÉTUDES SUR SA VIE ET SA DOCTRINE DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Par le docteur J.-M. SEPP

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH

2 vol. in-8 : 12 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Par LHOMOND

Édition revue, complétée et continuée jusqu'à nos jours, par M. l'abbé MAUNOURY. In-12 cartonné. . . . . 2 fr. 60

EXPLICATIO FORMALIS

SUMMÆ THEOLOGICÆ D. THOMÆ AQUINATIS

Auctore Fr. HIERONYMO DE MEDICIS, A CAMERINO, S. THEOL. MAGISTRO, ORD. PRÆD.

Accedunt appendices Fr. Seraph. Capponi, ejusd. ord.
11 vol. gr. in-8 : 125 fr.

PHILOSOPHIA ELEMENTARIA

AD USUM ACADEMICÆ AC PRÆSERTIM ECCLESIASTICÆ JUVENTUTIS

OPERA ET STUDIO R. F. Fr. Zephirini GONZALÈS, ORDINIS PRÆDICATORUM

3 volumes grand in-8 : 20 fr.

BREVIARIUM THEOLOGICUM

Continens definitiones, descriptiones et explicationes terminorum theologicorum

Auctore Joanne POLMANO

Editio nova, revisa et annotata a R. P. Marcolino Chery, sacri ordinis Prædicatorum. Grand in-18. . . . . 3 fr. 50

CATECHISMUS THEOLOGICUS

AD ORDINANDOS COMPENDIUM THEOLOGIÆ COMPLETUM

EDITIO QUARTA, A REV. P. FR. MATTHÆO JOSEPH, SACRI ORDINIS PRÆDICATORUM

ACCEDUNT :

1° Institutiones S. Caroli ad confessarios cum canonibus pænitentialibus; 2° Brevissimus catechismus D. Hunnæi cum ordine ad summam D. Thomæ annotatus; 3° Pia exercitia ad acquirendam scientiam divinam utilissima.

In-12 : 3 fr. 50

L'ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE 1864

Et les principes de 1789

OU L'ÉTAT, L'ÉGLISE ET LA LIBERTÉ

Par Émile KELLER, DÉPUTÉ

Deuxième édition. Grand in-18. . . . . 3 fr.

CONCILII VATICANI

OMNIUM DOCUMENTORUM QUÆ AD DOCTRINAM ET DISCIPLINAM PERTINENT

Collectio per Conradum MARTIN, EPISCOPUM PADERBORNENSEM

In-8 : 5 fr.

LES TRAVAUX DU CONCILE DU VATICAN

Par Mgr Conrad MARTIN, ÉVÊQUE DE PADERBORN

In-8 : 2 fr. 50.

De Theoria probabilitatis dissertatio theologica, concinnata A. R. P. Fr. Maria-Ambrosio Potton, ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ lectore. In-8. . . . . 3 fr. 75

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CRAISSON

Ancien vicaire-général, ancien supérieur de grand séminaire.

Des communautés à vœux simples. Législation canonique et civile. In-8 . . . . 7 fr.

Notions élémentaires sur les fabriques et l'administration temporelle des paroisses. . . . . 1 fr. 50

Notiones theologicæ circa sextum Decalogi præceptum et usum matrimonii artis medicæ recenter inventis adaptatæ seu de rebus venereis ad usum confessariorum. In-12 . . . . 2 fr. 25

ŒUVRES DU R. P. DEBREYNE

DOCTEUR EN MÉDECINE, PRÊTRE ET RELIGIEUX DE LA GRANDE TRAPPE

Physiologie catholique et philosophique, pour servir d'introduction aux études de la philosophie et de la théologie morale, suivi d'un Code abrégé d'hygiène. 5[e] édition, augmentée d'une nouvelle théologie de la longévité et d'un chapitre sur les tables tournantes et le magnétisme animal. In-12. 4 fr. 50

Mœchialogie, ou traité des péchés contre les sixième et neuvième commandements du décalogue et de toutes les questions matrimoniales qui s'y rattachent directement ou indirectement. 5[e] édition, suivie d'un Essai d'embryologie sacrée. Gr. in-18. . . 4 fr.

Essai sur la théologie morale, considérée dans ses rapports avec la physiologie et la médecine. 5[e] édition augmentée. Gr. in-18. . . . . 4 fr.

Thérapeutique appliquée ou Traitements spéciaux de la plupart des maladies chroniques. 4[e] édition, notablement augmentée. In-8. . . . . 6 fr.

Pensées d'un croyant catholique, ou Considérations philosophiques, morales et religieuses sur le matérialisme moderne, l'âme des bêtes, la phrénologie, le suicide, le duel et le magnétisme animal. 3[e] édit. augmentée. In-8. 6 fr.

Théorie biblique de la Cosmogonie et de la géologie; doctrine nouvelle fondée sur un principe universel puisé dans la Bible. Nouvelle édition. In-8. 4 fr.

SUJETS D'ORAISON POUR TOUT LE COURS DE L'ANNÉE

A L'USAGE DES PRÊTRES

Par G. RENAUDET, PRÊTRE DE LA COMPAGNIE ET DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

4 vol. in-18 : 5 fr.

DU SAINT OFFICE

Considéré dans son ensemble et dans ses parties principales au point de vue de la piété

PAR UN DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

Deuxième édition. In-12 : 3 fr.

THESAURUS SACERDOTALIS

In usum piè precandi seu Preces, orationes, mentis elevationes, ex SS. Patribus lectissimisve libris decerptæ atque in ordinem digestæ

Accurante Presbytero V. POSTEL,

È CLERO PARISIENSI, CAN. HON., IN S. THEOLOGIA DOCTORE, MISSIONARIO APOSTOLICO

Grand in-32 : 3 fr. 50

DES PEINES ECCLÉSIASTIQUES, DES APPELS ET DES CONGRÉGATIONS ROMAINES

Par M. l'abbé J. STREMLER,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN DROIT CANON, ANCIEN ÉLÈVE D SÉMINAIRE FRANÇAIS A ROME

In-8 : 6 fr,

DE LA FALSIFICATION DES SUBSTANCES SACRAMENTELLES

Par le R. P. Fr. Pie-Marie ROUARD DE CARD,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

In-8 : 1 fr.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE M. OLIER

Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. Édition conforme aux éditions primitives. Gr. in-32. . . . . . 40 c.

Esprit d'un directeur des âmes (L'). In-32. . . . . 50 c.

Explication des cérémonies de la Grand-Messe de la paroisse, selon l'usage romain. Gr. in-32. . . . . . 1 fr. 25

Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes, nouvelle édit. Gr. in-32. 1 fr.

Journée chrétienne (La). Nouvelle édit. corrigée et augmentée. Gr. in-32. 1 fr.

Lettres spirituelles. Nouvelle édition. 2 vol. gr. in-32. . . . . 2 fr. 50

ŒUVRES DU VÉNÉRABLE LOUIS DE GRENADE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUITES PAR M. L'ABBÉ **M. B. COUISSINIER,**

Avec l'approbation de Mgr l'évêque de Marseille et du T. R. P. Provincial des Dominicains de France.

Méditations sur la Passion de N. S. Jésus-Christ et sur les grandes vérités de la foi. In-12. 3e édition. . . 2 fr. 50

Mémorial chrétien, suivi d'un dialogue sur le mystère de l'Incarnation entre saint Ambroise et saint Augustin, traduit pour la première fois de l'espagnol. In-12. . . . . 2 fr.

Traité de la doctrine chrétienne. 2 vol. in-12 . . . . 4 fr. 50

Le guide des pécheurs. 2 volumes in-12. . . . . 4 fr. 50

Mémorial de la vie chrétienne. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Traité de l'oraison. 2 vol. in-12. 6 fr.

Traité de la perfection de l'amour de Dieu. In-12. . . . . 2 fr. 75

Traité de la vie de N.-S. Jésus-Christ. 2e édition. In-12 . . . . . . 2 fr. 25

VISIONS D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

Sur la vie de N.-S. Jésus-Christ, la douloureuse Passion, la vie de la Sainte Vierge et l'établissement de l'Église

COORDONNÉES DANS UN SEUL TOUT SELON L'ORDRE DES FAITS

Par le R. P. Alvaré DULEY, DES FRÈRES PRÊCHEURS

Traduction nouvelle de l'allemand, par M. Charles D'EDELING. 3 forts volumes in-12. . . . . 10 fr.

LE LIVRE DES VISIONS ET INSTRUCTIONS

DE LA B. ANGÈLE DE FOLIGNO

Traduit du latin par **ERNEST HELLO,** avec une préface du traducteur

Deuxième édition. In-18 : 2 fr.

RUSBROCK L'ADMIRABLE

ŒUVRES CHOISIES TRADUITES PAR ERNEST HELLO

In-18 : 1 fr. 80

PENSÉES ET AFFECTIONS SUR LA PASSION DE N.-S. J.-C.

Pour tous les jours de l'année

Tirées des divines Écritures et des Saints-Pères, par le **R. P. CAJETAN-MARIE DE BERGAME**

DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

Traduites de l'italien par le R. P. BENOIT, du même ordre. 3 volumes in-12. 6 fr.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Vie de la très-sainte Vierge Marie révélée
par la Sainte Vierge elle-même à la vénérable Mère Marie de Jésus d'Agréda
de l'ordre de saint François
PRÉCÉDÉE DE LA VIE DE L'AUTEUR
Traduite de l'espagnol par le R. P. CROSET, franciscain
ET REVUE PAR UN RELIGIEUX DU MÊME ORDRE
6 volumes grand in-18. . . . . 20 fr.

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

Par le R. P. LIBERMANN,
FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE MARIE,
ET PREMIER SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DE L'IMMACULÉ CŒUR DE MARIE
Grand in-8 : 7 fr.

LETTRES SPIRITUELLES DU R. P. LIBERMANN

PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION
DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE
Publiées par un Père de la même Compagnie
2 vol. in-12 : 8 fr. 50

SERMONS DE JEAN TAULER

LE DOCTEUR ILLUMINÉ
TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR **M. Charles SAINTE-FOI**
DIMANCHES ET FÊTES DE L'ANNÉE
2 volumes in-8. . . . . 10 fr.

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES
Édition revue et publiée par le P. Marcel BOUIX, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
Très-beau vol. grand in-8, avec grav. : 12 fr.

FAMILLES ROYALES DE FRANCE

PRIÈRES ET FRAGMENTS RELIGIEUX
Recueillis et publiés par M. Paul VIOLLET,
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
In-8. . . . . 6 fr.

VIE CHRÉTIENNE D'UNE DAME DANS LE MONDE

Par le R. P. DE RAVIGNAN
Troisième édition. In-12. . . . . 3 fr.

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

D'après les meilleurs auteurs ascétiques
PAR M. L'ABBÉ **D. BOUIX,** DOCTEUR EN THÉOLOGIE, VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES
4 vol. in-12 : 10 fr.

ABRÉGÉ DES MÉDITATIONS DU P. LOUIS DUPONT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
Suivi d'une Retraite de huit jours, par le R. P. Nicolas FRIZON
Nouvelle édition, revue par le R. P. Ch. Aubert, de la même Cie.
4 volumes in-12. . . . . 8 fr.

OFFICES DE L'ÉGLISE COMPLETS, EXPLIQUÉS & ANNOTÉS

Suivis d'un recueil de prières tirées des œuvres de saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, etc.

Par Madame DE BARBEREY

Quatrième édition, revue, augmentée et revêtue de nombreuses approbations. Grand in-32. . . . . 4 fr.

NOUVEAU MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES

Par le R. P. Théodore RATISBONNE

SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DE N.-D. DE SION, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ARCHICONFRÉRIE DES MÈRES CHRÉTIENNES

Un volume in-18. . . . . 3 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'UNE FEMME CHRÉTIENNE

Par M. E. CHASSAY

Difficultés de la vie de famille (Les). 2e édit. gr. in-18. . . . . . 2 fr. 50

Épreuves du mariage. 2e édition. Grand in-18. . . . . 2 fr. 50

Femme chrétienne (La) dans ses rapports avec le monde, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Bayeux. 4e édition. grand in-18. . . . . 2 fr. 50

Manuel d'une femme chrétienne. 3e édition. Grand in-18. . . . . . 2 fr. 50

ŒUVRES DE M. CHARLES SAIMTE-FOI.

Heures sérieuses d'un jeune homme. 8e édition, in-32 . . . . 1 fr. 25

Heures sérieuses du jeune âge. 2e édition, in-32. . . . . . . 1 fr. 25

Heures sérieuses d'une jeune personne. 5e édition, in-18 . . . . 1 fr. 50

Heures sérienses d'une jeune femme. 6e édition, grand in-18. . . . . 2 fr.

PENSÉES DE M. LOUIS VEUILLOT RECUEILLIES DE SES ŒUVRES

Par M. l'abbé CHARBONNEL

Grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Livre de prières, à l'usage des hommes, avec des notions, des explications et des maximes sur les principaux devoirs du chrétien, recueillies par Auguste Riche, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice. Grand in-18. . . . . 1 fr. 50

OUVRAGES DU R. P. BLOT

Au ciel on se reconnaît; lettres de consolation. 23e édition, revue et augmentée. In-18. . . . . 1 fr

Jour de Marie (Le). In-32 raisin. 12e édition. . . . . 40 c.

Cœur agonisant (Le). Salut des moribonds, consolation des affligés. 1 vol. In-18. . . . . 1 fr.

Cœur Eucharistique (Le), ou le cœur de Jésus dans le St-Sacrement; approuvé par NN. SS. les évêques de Versailles et du Mans; honoré d'un bref du Pape. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

MÉLODIES RELIGIEUSES

Paraphrasées des textes sacrés, mises en musique en latin et en français
par **G. DUPREZ**
Grand in-4.

BIBLIOTHÈQUE DU SAINT-SACREMENT

LE PRÊTRE DE L'EUCHARISTIE OU LE R. P. EYMARD

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DU TRÈS-SAINT-SACREMENT
2e édit. In-18 : 1 fr.

LA DIVINE EUCHARISTIE

Sujets pour l'adoration du très-saint Sacrement extraits des écrits du R. P. EYMARD

PREMIÈRE SÉRIE
La présence réelle. 3e édition. Grand in-32. . . . . 1 fr. 50

DEUXIEME SÉRIE
La sainte Communion et la vie de Communion à Jésus-Christ. Grand in-32. 2e édit. . . . . 1 fr. 50

TROISIÈME SÉRIE
Retraites aux pieds de Jésus-Eucharistie. 2e édition. Grand in-32. 1 fr. 25

QUATRIÈME SÉRIE
L'Eucharistie et la perfection chrétienne. Grand in-32. . . . 2 fr. 25

Mois de Marie de N.-D. du très-saint Sacrement. Méditations extraites des écrits du T.-R. P. EYMARD ; avec un exemple, une pratique, une aspiration pour chaque jour, et un appendice sur la légitimité de la dévotion envers N.-D. du T.-S. Sacrement ; approuvé par Mgr l'évêque d'Arras et de Boulogne-sur-Mer. Deuxième édition. Grand in-32. . . . . 1 fr. 25

Mois de saint Joseph. Extraits des écrits du T.-R. P. EYMARD. Grand in-32. . . . . 90 c.

L'abbé Bonnel de Longchamp. Son séminaire à Saint-Sulpice, son noviciat chez les religieux du Saint-Sacrement. In-18. 2 fr. 50

Cuers (Le comte Raymond de), par le docteur Evariste BERTULUS. Grand in-18. . . . . 1 fr. 25

SAINT JOSEPH, SES GLOIRES ET SES PRIVILÈGES

Par le R. P. POTTON, des Frères prêcheurs.
In-18. . . . 1 fr. 80.

LE MOIS DE SAINT JOSEPH

D'APRÈS LES DOCTEURS ET LES SAINTS
Ouvrage honoré d'un Bref du Saint-Père, et approuvé par NN. SS. les évêques d'Orléans et de Grenoble, etc.
Par Mademoiselle NETTY DU BOYS.
4e édition. In-18. 1 fr.

MOIS DE SAINT JOSEPH

LE PREMIER ET LE PLUS PARFAIT DES ADORATEURS
Extrait des écrits du P. EYMARD, et précédé d'une lettre de Mgr l'évêque de Tarbes sur le Saint-Sacrement et saint Joseph.
Grand in-32. 90 c.

Mois de Saint Joseph, ou Méditations des vertus du saint Patriarche pour sanctifier le mois qui lui est consacré, par M. Antonio BIANCHINI, ancien député au Parlement romain et membre du Sénat romain. In-32. . . . . 1 fr.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR

Mois du Sacré-Cœur, extrait des écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie. Grand in-32. . . . . 1 fr. 25

Mois du Sacré-Cœur de Jésus, A. M. D. G., 29e édition, augmentée d'une visite au Saint-Sacrement pour chaque jour du mois. In-32, grand raisin. 75 c.

Pratique de l'amour envers le Cœur de Jésus, par l'auteur du *Mois du Sacré-Cœur*, 5e édition, considérablement augmentée. In-32, grand-raisin. Cet ouvrage fait suite au *Mois du Sacré-Cœur*. . . . . 1 fr. 50

Mois du Sacré-Cœur de Jésus (Nouveau). ou les trente-trois années de la vie du Divin Sauveur honorées pendant le mois de Juin, par le R. P. GAUTRELET, S. J.; 21e édition. Gr. in-32. 1 fr. 25

Le salut de la France par le Sacré-Cœur de Jésus, pèlerinage de Paray-le-Monial, par le R. P. GAUTRELET, de la Cie de Jésus, 2e édition. Grand in-32. 75 c.

Élévations aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par M. l'abbé Jules HERBERT. 2e édiion. In-8. . . . . 3 fr. 50

MOIS DE MARIE

Mois de Marie paroissial (Le), par M. l'abbé LADEN, approuvé par Monseigneur l'évêque de Clermont. 6e édition revue et augmentée d'exemples pour chaque jour du mois. Gr. in-18. 2 fr. 25

Mois de Marie paroissial (Nouveau), ou le prédicateur du mois de mai, par M. l'abbé LADEN. In-12. . . 2 fr. 25

Mois de Marie de Notre-Dame du très-saint Sacrement. Extraits des écrits du R. P. EYMARD, avec un exemple, une pratique et une aspiration pour chaque jour, approuvée par Monseigneur l'Évêque d'Arras. 2e édit. Gr. in-32. 1 fr. 25

Mois de Marie, pour les associées du très-saint Rosaire, par le R. P. Fr. Marie-Ambroise POTTON, des Frères-Prêcheurs. 2e édit. In-32. . . . . 80 c.

Mois de Marie extraits de la *Cité mystique* de la vénérable MARIE DE JÉSUS D'AGRÉDA, par un religieux de l'ordre des Frères Mineurs capucins.

Première année. In-18. . . . 1 fr. 25

Deuxième année. In-18. . . 1 fr. 25

Troisième année. In-18. . . 1 fr. 25

Mois de Marie de Notre-Dame de Séez, par M. l'abbé COURVAL, supérieur du petit séminaire de l'Immaculée-Conception; approuvé par Mgr l'évêque de Séez. In-18. . . . . 1 fr. 25

Mois de Marie (Nouveau), ou suite de lectures sur les mystères de la vie de la sainte Vierge, et méditations sur les vérités du salut, par le P. DEBUSSY. In-18. . . . . 1 fr. 25

Bibliothèque dominicaine.
Bibliothèque du saint Rosaire.
Ouvrages du P. Chéry, du P. Pradel et autres auteurs sur le saint Rosaire.
Bibliothèque franciscaine.
Musique religieuse.
Ouvrages classiques, etc.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.